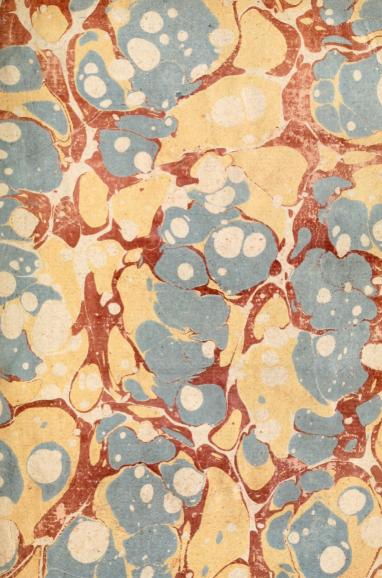




Lieut Col! Thomas Frott de Havilland



UNIVERSITY OF PITTSBURGH



LIBRARY

AND STREET, ST



LIBRARY

ESSAIS HISTORIQUES ET POLITIQUES SUR LA RÉVOLUTION DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

ESSAIS SAIS HISTORIQUES ET POLITIQUES SUR MARRIQUES DE FINNERIQUES

ESSAIS HISTORIQUES

ET POLITIQUES SUR LA RÉVOLUTION

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. Par M. HILLIARD D'AUBERTEUIL.

TOME SECOND.

PREMIÈRE PARTIE



A BRUXELLES,

Et se trouve

A PARIS,

Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans-Saint-Honoré.

M. DCC. LXXXII.

ESSAIS HISTORIQUES ET POLITIQUES MERCEUTION

TUOINENTERNICE

TO NOTE STOND,

A BRIOKESSES,

A R A R F

-soft share and the Edis-

TABLE

DU TOME SECOND.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE SEPTIÈME.

Réunion des forces anglaises à Staten-Island, prise de Long-Island & de New-York; les Anglais pénètrent dans le Jersey.

Table des Chapitres, ou ordre des matières du Livre VII.

(Carte des Provinces du sud-ouest.)

CHAP. I.er Juin 1776.

Les flottes anglaifes s'engagent dans la baie de Boston, ignorant que cette ville était évacuée. pages I

Composition de l'armée de Washington, Affection des peuples pour ce général, 3

Découverte d'une conjuration contre l'autotité du Congrès & la personne de Washington.

Amours secrettes de Washington & de Marie
Connor. pages 6
Réunion des flottes de l'amiral Howe, de
l'amiral Shuldham & des commodores
Hotham & Parker à Staten-Island. Assem-
blée de toutes les troupes anglaises dans
ta même isle.
Le lord & le général Howe cherchent à
occuper une partie des peuples par des
négociations.
Les maladies & la désertion s'introduisent
dans la nouvelle armée du chevalier
Howe. 13
Le gouverneur Tryon va joindre William
Howe à l'isse de Staten.
La Nouvelle-York forme une convention pour
instituer un nouveau gouvernement.
Projet de Dunmore. Il est chasse du repaire
qu'il s'était formé dans l'isle de Givin. Ibid
'Arrêté du Congrès contre William Franklin
gouverneur du Nouveau-Jersey; sa con-
damnation & celle de tous les conjurés. 20
Prise de Long-Island. 23
Attaque de l'îste Manahatan, débarquemen
des Royalistes & prise de New-York. 20
Incendie de New-York.
Estampe : (Dans leur désespoir elles veulent tou
embrafer) Ibid

177
Etrange traitement fait aux prisonniers
Americains.
Confédération générale des Etats-Unis. 32
Affaire de Kings-Bridge, prise des forts
Lée & Washington. 37
Howe pénètre dans le Jersey; il projette
d'aller jusqu'à Philadelphie; Washington
est abandonné de son armée. 41
Il écrit au Congrès, qui se hâte de rassem-
bler de nouvelles troupes. Ibid.
Allarmes & découragement à Philadelphie.
Eloquence utile des Ministres de l'Evan-
gile. 43
Le Congrès publie un manifeste pour encou-
rager les peuples. 46
Le chevalier Howe s'empare de Rhod-
Island.
Les sauvages, excités par les royalistes, font
des incursions dans la Caroline. 52
Le Congrès demande aux sauvages la neu-
tralité; ceux des six nations veulent
qu'elle soit gardée. 54
Plusieurs nations s'arment pour les Améri-
cains, mais les Onéidas refusent de prendre
parti. 55
Les royalistes contresont le papier mon-
noie.
Silas Deane, députe du Congrès à la cour
2 11
61 1)

de France, arrive dans cette cour. Caractère de Caron de Beaumarchais, pages 57 Services qu'il rend aux insurgens. Ibid. Arrivée du docteur Franklin en France;

Arrivée du docteur Franklin en France; impression qu'il fait sur le peuple de la capitale.

(Portrait de Franklin, pag. 61.)

Opinion du cabinet de Londres sur les secours que les Américains pouvaient trouver en Europe.

LIVRE HUITIÈME.

Le général Lée est fait prisonnier. L'armée de Washington étant dispersée, les Anglais menacent Philadelphie, mais les nouvelles troupes continentales arrétent leurs progrès.
Combats de Trenton & de Princetown.
Washington repousse les Anglais jusqu'à la rivière d'Hudson; réslèxions générales sur la révolution.

Chapitres ou ordre des Matières.

CHAP. I.er hiver 1776.

Situation de la guerre dans le nord de l'Amérique. Arnold quitte le fervice du Congrès.

Ibid.

Bourgoyne retourne à Londres. Sujets de

	ix
division entre lui & le gouverueur C	
leton. Différence de leurs systèmes. Pages	
Succès des royalistes dans la campa	
de 1776.	71
Le général Lée est fait prisonnier le	13
Décembre.	72
Washington fait ses dispositions pour fo	
les armées anglaises.	74
Harangue du colonel Roberdeau.	76
L'eloquence anime le courage & forme	les
guerriers.	8 r,
	bid.
Année 1777.	
Washington évite une bataille rangée, p	00111
ne pas compromettre ses forces & con	
ver le fruit de sa victoire.	83
Détour habile de Washington. Déroute	de
Princetown.	84
Il prend les quartiers d'hiver à Moristo	un_{\bullet}
	bid.
Les détachemens & les convois de l'ai	rmée
anglaise sont sans cesse battus, dispe	
ou pris.	86
Beaux combats particuliers des colonels S	cott
& Dinenton.	bid.
Howe demande une suspension d'armes	qui

88

lui est refusée.

Ce que faisait alors Carleton dan.	s le
nord. Pages	s 88
'Affaire de Pecks'hill. Le Congrès fait	faire
à Macdongal des remercimens publics	. 89
'Arrivée de l'Amphitrite & plusieurs vaiss	еаи х
européens.	92
Débats du parlement; motion de Will	iam-
Pitt.	93
Pitt veut qu'on déclare la guerre	à la
France.	94
La motion du lord Chatam est sou	tenue
par l'opposition; mais le parti de la	cour
la fait rejeter.	97
La séparation des Colonies & de la n	
pole était achevée.	
Réflexions sur tous les faits précédens.	IOI
Corruption de l'Angleterre.	103
IVRE NEUVIÈM	E.
7 2 4 7 77 4 77 17	1 ,

T

L'Angleterre elle-même avait éclairé les Américains sur le parti qu'ils devaient prendre. 106

Nouvelles constitutions des Etats-Unis.

Discussions qui avaient précédé la déclaration d'indépendance.

Quelles formes de gouvernement & quelles loix les peuples adoptèrent après cette déclaration. 10"

Chapitres ou ordre de Matières.

CHAP. Ier.

Washington n'avait pas compté sur un	ie ré
volution aussi prompte. Pages	107
Lettre de Washington, du 24 Juin 1776	. 108
Comment les peuples furent entraîns	és à
l'indépendance.	110
Débats en Pensilvanie au sujet de l'	indé-
pendance.	114
Comment il faut juger de la prospérité f	uture
des Américains.	118
Constitution de la Caroline du Sud.	121
Gouvernement du Mariland.	123
Déclaration des droits populaires.	Ibid.
Remarques sur cette déclaration.	130
Constitution. Remarques qu'elle entraîne	131
(Carte de la Virginie & du Mariland.)p	.136
Gouvernement de la Virginie.	136
Déclaration des droits, & remarques	aux-
quelles elle donne lieu.	137
Constitution & remarques particulière	es de
l'Auteur.	149
Emblémes ingénieux du sceau de la	Vir-
ginie.	152
Gouvernement du Jersey & de la Nou	velle-
York.	153
Constitution de la Nouvelle-York.	154
Gouvernement de l'Etat de Delawarre.	158

Déclaration des droits comparée à cel	le de
la Virginie & du Mariland. Pages	
Constitution, législature.	165
Impôts.	169
Pouvoir éxécutif du gouverneur ou président	t.170
Du conseil privé.	172
Justice distributive.	173
Sermens.	176
Remarques.	179
Gouvernement de Pensilvanie.	180
Déclaration des droits.	Ibid.
Constitution.	183
Remarques.	188
Réflexions générales sur tous ces nour	eaux
gouvernemens. Avantages qu'ils proc	urent
aux peuples.	192
Comparaison de quelques gouvernemens	euro-
péens & de ceux des nouvelles républ	liques
de l'Amérique.	193
Défauts des constitutions de ces république.	5.194
Révocation des juges.	195
Continuation du droit commmun & du	droit
criminel de l'Angleterre.	199
Comment il faut considérer ces nous	veaux
règlemens.	205
Projet d'un chef d'œuvre de législation	_
tique & civil.	206
· 1 1 77 11 1 1 . 'C\ D	•

Fin de la Table de la troissème Partie.

ESSAIS

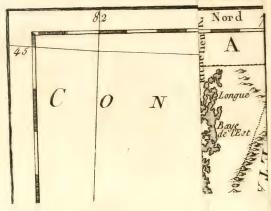
les prèmieres troupes qu'elle avait fait partir. Les flot-Tome II. A

Déclaration des droits comparée à celle	e de
la Virginie & du Mariland. Pages	158
Constitution, législature.	165
Impôts.	169
Pouvoir éxécutif du gouverneur ou président.	170
Du conseil privé.	172
Justice distributive.	173
Sermens.	176
Remarques.	179
Gouvernement de Pensilvanie.	180
Déclaration des droits.	[bid.
Constitution.	183
Remarques.	188
Réflexions générales sur tous ces nouve	еаих
gouvernemens. Avantages qu'ils proci	urent
aux peuples.	192
Comparaison de quelques gouvernemens	euro.
péens & de ceux des nouvelles républi	iques
de l'Amérique.	193
Défauts des constitutions de ces républiques	.194
Révocation des juges.	195
Continuation du droit commmun & du	droit
criminel de l'Angleterre.	199
Comment il faut considérer ces nouv	еаих
règlemens.	205
Projet d'un chef d'œuvre de légissation	poli-
tique & civil.	206
" 1. 1. T. 1. 1. 1. 1. weiChan Doub	0

Fin de la Table de la troisième Partie.

ESSAIS

Méridien de 1



Fin de la Table de la troilième Partie.

ESSAIS



ESSAIS HISTORIQUES ET POLITIQUES SUR LA RÉVOLUTION DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

LIVRE SEPTIÈME.

Réunion des forces anglaifes à Staten-Island, prife de Long-Island & de New-York; les Anglais pénètrent dans le Jerfey.

de Boston, avait destiné pour cette ville Anné Bes prèmieres troupes qu'elle avait fait partir. Les sont tes anglei-

1776. rant que cette ville était évacuée.

Année Quatre vaisseaux de transport, qui portaient un bataillon du 71e. régiment, s'engagèrent ses s'enga-dans la baie de Boston & furent pris le 16. gent dans la Juin par les corfaires américains; les troupes ton, igno-voulurent faire quelque résistance, mais leur major ayant été tué, le lieutenantcolonel Campbell, qui commandait le bataillon, se rendit prisonnier. Le régiment du lord Murray fut plus heureux, une frégate qui l'escortait, ayant remarqué qu'il y avait peu de vaisseaux dans le port, força un pêcheur, qu'elle rencontra dans la baie, de venir à son bord, & apprenant l'évacuation de Boston, elle sit virer tout le convoi au moment même où il allait être pris par une flotte de corsaires. Les corsaires sortirent pour lui donner la chasse, mais ayant rencontré neuf vaisseaux venant de la Jamaïque, chargés de sucre, ils préférèrent de s'en emparer & les conduisirent à Rhode-Island, ce qui donna le temps au convoi de se mettre hors de poursuite. Le général Howe & l'amiral Shuldham, avaient cependant envoyé des bâtimens armés pour prévenir les flottes, & leur donner rendezvous à Staten - Island, à l'embouchure de la rivière d'Hudson. C'était là que de- ANNÉE vaient se rassembler toutes les forces britanniques.

MALGRÉ la puissance des armemens de Composil'Angleterre, Washington ne voulut com-mée de poser sa grande armée que de vingt-huit Washingmille hommes. Des troupes qui ne sont tion des conduites à la guerre que par le courage pour ce fe nuisent réciproquement, quand elles sont Général,

en trop grand nombre; & il faut trop de précautions pour leur procurer des subsistances. Il avait dispersé dans tous les corps les braves guerriers qui l'avaient suivi depuis le commencement de la révolution, il ne voulait pas les mêler à un plus grand nombre d'hommes nouveaux, qu'ils n'en pouvaient animer & foutenir par leur exemple. A l'arrivée de ce Général à New-York, le Congrès provincial avait chargé le président de lui faire des remercimens au nom de la province, pour tous les services qu'il avait déjà rendus : le peuple s'affemblait fur son passage. Cette reconnoissance publique était pour lui le triomphe le plus

ANNÉE 1776.

=doux; il en avait joui à Boston, elle le suivait à New-York : il était généralement aimé des citoyens & de l'armée, & l'université de Cambridge l'avait proclamé, par un diplôme daté du 3 Avril 1776, docteur ès droits de la nature, des gens & de la société civile. Lui seul, peut-être, entre tous les guerriers, ne viola jamais aucun de ces droits chers à l'humanité. Il ne cessa point de regarder la guerre comme un malheur, & de se comporter, même envers ses ennemis, comme le meilleur & le plus généreux des hommes.

Découconjuration Congrès & de Washington.

LE chevalier Howe se hâtait de quitter verte d'une Hallifax; de pressans motifs l'appellaient contre l'au- aux environs de New-York. A son approche le maire de cette ville & un grand la personne nombre de ceux qu'on appellait Torris, avaient résolu d'enclouer les canons pour faciliter le débarquement de ses troupes & lui livrer la ville ; ils devaient au même instant massacrer tous les officiers supérieurs, faire sauter les magasins & s'assurer des principaux passages. Cette conjuration avait été concertée avec le gouverneur Tryon &

William Franklin, gouverneur de Jersey. Année Il y avait aussi un complot particulier 1776. contre la personne de Washington. Deux des gardes de ce Général étaient séduits, & sa perte paraissait inévitable; mais l'attachement des peuples veillait à sa conservation: fon courage & fa prudence inspiraient une confiance universelle. Les femmes, les enfans, les vieillards bénisfaient fon nom, tandis que les hommes & les jeunes gens s'empressaient à chercher sur ses pas les dangers & la gloire. Plusieurs particuliers ayant prévenu le Comité de sûreté de New-York que les Torris méditaient une trahison, on s'assura d'un armurier appellé Gilbert Forbes, que l'on apprit avoir des intelligences avec la frégate la Duchesse de Gordon, sur laquelle était le gouverneur Tryon. Cet homme avoua que le maire lui avait donné de l'argent pour lui payer des carabines qui avaient été distribuées à des sujets affectionnés au service du Roi; ne pouvant tirer de lui de plus grandes lumières, on prit le parti de visiter ses papiers; on y trouva le plan de la

Anné 1776.

conjuration. Il contenait cinq articles, & par le cinquième les conjurés s'engageaient, dans le cas où ils feraient soupçonnés, détenus en prison, condamnés & exécutés, de nerévéler aucun secret, de quelques moyens que l'on se servit pour l'arracher.

Amours fecrettes de Washington & de Marie Con-

UNE pareille résolution ne permettant plus de douter que l'on n'eût tramé les projets les plus sinistres, on sit arrêter le maire de New-York, tous les amis de Forbes, & tous ceux que l'on sut entretenir quelque correspondance avec le gouverneur Tryon. Un garçon de la taverne du Sergent vint avertir que les conjurés avaient coutume de s'affembler dans cette taverne, qu'ils étaient en grand nombre, & qu'il y avait une femme dans le complot : il en dénonça plusieurs, qui furent arrêtés sur le champ. Il paraît que le général Washington, comme tant d'autres héros, cédait à l'amour, & que cette aveugle passion pensa lui coûter la vie *. Il subissait

^{*} Si non amplexus gustasset, Sanson amoris, Dalila non vires eriquisset ei.

la loi commune à tous les humains. On n'est point encore sage quand on n'a point Année senti sa faiblesse & la violence de ses passions. Comment se désier de ses sorces quand on n'a point encore combattu? Le sort avait conduit ce guerrier jusqu'au bord de l'abîme, pour lui en montrer la profondeur sans l'y laisser tomber. Quoique tout atteste les égards & le respect qu'il avait pour son épouse, les conjurés déclarèrent qu'il était épris d'une belle femme de New - Jersey, appellée Marie Connor; elle était veuve d'un Irlandois, nommé Gibbon, qui lui avait laissé peu de bien. Ses manières étaient engageantes, & sa physionomie remplie d'agrémens; il règnait dans ses traits; qui sans être réguliers étaient parfaitement beaux, un air de sensibilité qui ne nuisait pas à ses graces & à sa vivacité naturelles. On dit que Washington l'entretenait élégamment dans une maison près de la rivière d'Hudson, & qu'il se rendait souvent à cette maison, déguisé & pendant la nuit. Mais cette femme aimait en secret un jeune homme nommé Clayford : elle lui faisait des présens

.1779.

& lui rapportait tout ce que disait le Général. Quelques - uns des conjurés ayant découvert cette double intrigue, firent si bien qu'ils mirent Clayford dans leurs intèrêts. Non-seulement cet indigne favori rapportait tout ce qu'il avait pu découvrir à l'assemblée des conjurés, il leur communiquait même des lettres & des papiers que la fragile Gibbon tirait des poches de son bienfaiteur, & qu'il copiait à la hâte. Les conjurés, après en avoir pris lecture, en remettaient une seconde copie au maire, qui les faisait passer au gouverneur Tryon. William Savage ajouta que beaucoup d'autres papiers étaient communiqués par un officier d'un grade supérieur, qui approchait le Commandant général, & était dans sa confidence; qu'il ignorait le nom de cet officier, mais que ces lettres étaient remises par un des conjutés. On sit à ce sujet beaucoup de recherches, mais on ne put découvrir quel était ce traître. Tout cela n'était encore qu'une partie du complot; de nouveaux témoins déposèrent qu'on avait déterminé Clayford & plusieurs

de ses compagnons à s'emparer de la per-Anné fonne de Washington. Ils se proposaient de 1776. le mettre sur un bateau, & de le conduire où l'on voudrait. On n'attendait qu'un moment favorable pour exécuter ce dessein. Comme la publicité de ces dépositions pouvait compromettre le Général, les juges crurent devoir lui communiquer ce qui se passait, pour en délibérer avec lui. Néanmoins on se hâta de déconcerter de si funestes projets. Après s'être assuré de Mathews, maire de New-York, de la veuve Gibbon & de Clayford, on découvrit & on fit arrêter cinq autres conjurés, & le capitaine Willet fut chargé d'aller, avec quelques cavaliers, en enlever une troupe que l'on favait être cachée à Long-Island. Les conjurés, au nombre de dix-huit, s'étaient retirés dans un bois, sur le haut d'une montagne, où ils étaient résolus de résister jusqu'à la dernière extrémité. Willet fut obligé de prendre du renfort pour investir leur retraite : ils rendirent seu pour feu, & se désendirent en désespérés, mais un d'entr'eux ayant été tué & plusieurs

Année 1776.

autres blessés, ils succombèrent & furent emmenés prisonniers à New-York. Le Congrès traita cette affaire avec beaucoup de ménagemens & le plus grand secret.

En même temps que les royalistes faisaient attenter aux jours de Washington, ils publiaient en Europe que ce Général avait abandonné la cause de ses compatriotes; on montrait des fragmens de ses lettres, où il se plaignait amèrement du Congrès & du peu d'influence qu'il avait dans la nomination des emplois de l'armée. Ces petits artifices, ouvrages de la crainte & de la faiblesse, ajoutent maintenant à la gloire de Washington. On avait commencé par lui faire des ouvertures pour une négociation secrette; il en avait aussitôt averti le Congrès, & c'était cette conduite qui avait mis en mouvement la ven. geance du parti ministériel, & toutes les trames ourdies pour le faire périr.

Réunion Le commodore Hotham, qui était parti des flottes d'Angleterre le 7 Mai, était arrivé à Halli-de l'amiral Howe, de fax à l'inffant où le général Howe venait l'amiral d'en partir pour Staten-Island. Sa flotte

était chargée de la première division des Hessois & de la brigade des gardes anglaises; elle était destinée pour Boston, & descomdont les ministres ignoraient l'évacuation. Hotham & Si les Américains avaient eu une marine, Parker à Staten-Ifde gros vaisseaux, il leur aurait été bien land. Asfacile de s'emparer de toutes ces flottes teutes les aux atterrages de la Nouvelle Écosse, de troupes anles détruire, ou d'empêcher leur réunion. la même La division du lord Howe était arrivée peu isle. de jours après celle d'Hotham, & avait pris terre à Hallifax le 23 Juin : il en repartit le premier Juillet pour rejoindre son frère & l'amiral Shuldham à l'Isle des États. L'escadre du chevalier Parker, désemparée au fort Sullivan, vint aussi se réunir sous le commandement de l'amiral Howe. On dit que dans un combat livré par le commodore Hopkins à la frégate le Glascow, le capitaine se voyant en danger d'être pris, jetta à la mer les paquets que le chevalier Howe avait expédiés avant d'évacuer Bofton, au chevalier Parker & à l'armée de Clinton, pour leur faire changer leur marche du sud au nord. S'ils avaient reçu ces

dépêches, ils n'auraient point attaqué Char
Année les-Town, & Parker n'aurait point été battu à l'isle Sullivan. Cet évènement doit faire résléchir aux inconvéniens des guerres lointaines; le défaut de concours entre le Cabinet & les Généraux de terre & de mer, suffit pour assurer la ruine des nations qui osent entreprendre de semblables guerres. Le succès de leur correspondance est aussi

les dangers de la mer sont multipliés.

Le lord L A grande armée destinée à subjuguer le général Howe l'Amérique, se trouvait complette. Les cherchent à deux frères Howe, comptant sur les amis occuper partie qu'ils avaient dans les terres, voulaient des peuples par des né- entamer des négociations qui auraient ocgociations, avant que portie des neuroles tendie par des né-

fragile que les vents, aussi incertain que

la force des armes aurait subjugué le reste. Mais les Américains connaissaient trop bien le prix du temps pour perdre en négociations infructueuses les momens dont leurs ennemis profiteraient pour les vaincre. Le ministère avait mis son espérance dans les divisions qu'il cherchait à semer parmi les membres du Congrès, dans les moyens

de corruption qu'il avait mis entre les mains des deux frères, & enfin dans les mesures des Torris : il avait cependant éprouvé déja plus d'une fois l'impuissance de ces moyens. L'amiral ayant envoyé le capitaine & le lieutenant de son vaisseau l'Aigle, vers l'armée américaine, & une lettre avec cette suscription : à Georges Washington, écuyer, l'Adjudant général leur déclara qu'il ne pouvait se charger d'une lettre où l'on ne donnait point à Washington son titre de Général en chef de l'armée confédérée des Etats-Libres de l'Amérique septentrionale. Ce refus fut approuvé du Congrès, qui ordonna qu'aucun message ne pourrait être reçu par le Commandant en chef ou aucun autre commandant, à moins qu'il ne leur fût adressé sous leurs qualités respectives.

CEPENDANT soixante hommes portant Les maquelques armes vinrent trouver le Général défertion Anglais à Staten-Island, & lui demandèrent s'introduidu service; ils l'assuraient que cinq cens nouvelle de leurs compatriotes se préparaient à sui-armée du Chevalier vre leur exemple. Sir William Howe les Howe.

Année 1776.

reçut avec la plus grande joie; son armée était remplie de malades & avait besoin de repos & d'encouragemens. Il ne mettait pas autant de confiance que les ministres dans des troupes allemandes recrutées à la hâte, embarquées par force, & qui avaient supporté trois mois de navigation sur de mauvais bâtimens, où les soldats étaient entassés les uns sur les autres. Le ministère avait eu beaucoup de peine à se procurer des transports; ils étaient si mal équipés, que les vaisseaux du roi avaient été obligés d'en prendre plusieurs à la remorque pendant la traversée. L'armée entière était effrayée des retranchemens & des forts qui garnissaient par-tout les côtes; les soldats mouraient par centaines, de la fièvre & de la dyssenterie, & l'on regardait comme impossible d'arrêter la désertion. On apprit bientôt que les soixante hommes passés comme transfuges à Staten - Island, & dont l'arrivée avait fait un sujet de réjouissance, étaient des émissaires envoyés par les Américains pour engager les foldats à déserter. Au bout de quatre jours il ne sut

pas possible au Général Anglais d'en retrou-ver un seul; mais il circulait dans l'armée 1776. un grand nombre de billets imprimés qu'ils avaient répandus, & qui contenaient tous les avantages dont jouiraient ceux qui pren-

draient le parti de la liberté. La petite isle de Staten, où toutes les for- Le gou-ces de l'Angleterre étaient alors réunies, n'a Tryon va que quatre lieues de long sur environ deux joindre William Howe lieues de large; on n'y trouve qu'un seul à l'île de village, appellé Richemont-Town: le ter-Staten. rein est montueux & rempli de marécages. Il n'y a qu'une seule plaine, & elle n'est habitée que par quelques Hollandais, descendans de ceux qui furent chassés de la Nouvelle-Amsterdam, lorsque les Anglais s'en emparèrent. Le gouverneur Tryon y était venu joindre le chevalier Howe, avec toutes les instructions qu'il s'était procurées au moyen de la conjuration de New-York. Il affembla à Richemont-Town la milice de cette isle; elle se montait à trois cens hommes, qu'il passa en revue, & à qui il fit prêter serment de fidélité.

16 Essais Hist. ET POLIT.

LE Comité général des ville & comté ANNÉE de New - York conservait sa fermeté au 1776.

pour inftituer un nouveau gouvernement.

La Nou-milieu des allarmes & des conspirations. Il velle-York forme une déclaration pour inviter les francs convention tenanciers & hommes libres, possesseurs de biens & propriétés en leur nom, jusqu'à la somme de quarante livres, à se former en assemblée le lundi 17 Juin, pour former une convention chargée de régir la province & d'instituer un nouveau gouvernement, ainsi qu'il avait été recommandé par l'arrêté du Congrès continental.

Projet de LE lord Dunmore avoit écrit au géné-Dunmore. Il est chasse ral Howe pour l'avertir du dessein qu'il du repaire avait de faire une incursion dans la Virgi-qu'il s'était formé dans nie chez le général Washington, dont il l'isse de Gi- espéroit enlever aisément la femme & les

domestiques. La plus grande partie des plantations de Washington étant situées sur une rivière navigable, il était facile de les dévaster, mais ce projet échoua. Dunmore forcé par les évènemens de suspendre ses courses, s'était retiré dans la petite isle de Givin, avec une frégate qui portait son nom, les frégates le Fowey & le Roe-

buck, le floop l'Otter qui avait servi à l'embrasement de Norfolk, plusieurs autres ANNÉE vaisseaux armés en guerre, un grand nombre de prises & environ douze cens Torris & Nègres armés, qui lui servoient de volontaires & de troupes de débarquement. C'était de-là qu'il était parti plusieurs fois pour infester & ravager les côtes de la Virginie & du Mariland. Les Américains entreprirent de l'attaquer & de le chasser de cette isle, & y arrivètent sur des chaloupes & des batteaux armés. Ils trouvèrent Dunmore campé sur une des pointes de l'isle, couverte par une batterie de quatre pièces de canon & un parapet fort étendu. Ils n'avaient que deux batteries flottantes, l'une, composée de canons de petit calibre, attaqua le camp, tandis que la seconde, qui n'était formée que de deux canons de dix-huit, tirait sur les vaisseaux; qui répondirent pendant quelques temps de toutes leurs bordées. Dunmore se décida à évacuer l'isle, & se rembarqua avec toute sa troupe: un boulet qui entra par la hanche de son vaisseau, alla frapper

une grosse pièce de bois, dont les éclats Année le blessèrent à la cuisse. On dit que cet, homme, tout à la fois cruel & voluptueux, manquait de courage, & qu'il s'écria: » Ciel! pouvais-je prévoir une pareille destinée»? Il n'attendit pas que son vaisseau fût totalement désemparé pour faire couper les cables & gagner le large; les frégates le Fowey & le Roebuck furent démâtées; le floop l'Otter résista plus long-temps; mais bientôt il fut obligé de s'échouer, & une grande partie de l'Équipage fut faite prisonnière: tous les autres vaisseaux ayant reçu des boulets à fleur d'eau, se virent réduits à couper leurs cables & à prendre la fuite. Dans le même temps deux cens Américains débarquaient dans l'isse, avec autant de promptitude que la petitesse des bâtimens pouvaient le permettre. Ils furent faisis d'horreur en voyant sur la terre des corps morts, des malades expirans à côté de cadavres infects, & ne pouvant faire connaître leurs fouffrances que par des signes. C'étaient les prisonniers que le barbare Dunmore avait faits dans ses courses.

Entassés dans la cale des vaisseaux, la petite vérole & les maladies pestilentielles Annés les avaient attaqués. Dunmore avait transporté cette peste en l'isle de Givin; plus de cinq cens hommes y étaient morts depuis peu: le colonel Me. Clanahan, qui commandait le détachement Américain, compta cent trente fosses creusées nouvellement, & à peine couvertes de terre. Une de ces fosses, qui était au milieu, était couverte de gazon, il supposa qu'elle renfermait le corps du Lord Gosport, mort depuis peu de temps. Plusieurs des malades avaient été brûlés tout en vie dans des cabanes formées de broussailles, auxquelles Dunmore venait de mettre le feu en se retirant. Il n'y eut jamais de spectacle plus affreux de misère & de cruauré.

Dunmore, en évacuant l'isle, avait fait échouer les prises & y avait fait mettre le feu. Les Américains trouvèrent dans le camp un canon de fonte de neuf livres de balles, plusieurs tentes & marquises, beaucoup de meubles, de chevaux, de bétailAnnée 1776.

= & trente-cinq nègres appartenans aux Roya. listes, qui n'avaient pas eû le temps de les embarquer. Ils s'emparèrent de trois pataches qui étaient dans le port, avec leurs canons & menues armes, & des ancres & des cables des vaisseaux qui avaient coupé leurs amarres. LE chevalier Howe avait toujours compté

Arrêté du conjurés.

Congrès sur les effets de la conjuration, & le Goutontre Wil-liam Fran-verneur Franklin lui avait promis de le klin, gou-verneur du feconder de son côté, en soulevant le Nou-Nouveau- veau-Jersey contre l'autorité du Congrès. Jersey; sa condamna. On avait souffert jusqu'alors que ce Goution&celle verneur restât dans la province, parce de tous les qu'étant né dans l'Amérique, & fils unique du célèbre docteur Franklin, on ne croyait pas qu'il préférerait l'avantage frivole & passager de conserver son autorité quelques jours de plus, à la liberté de son pays. Mais ayant ofé convoquer une nouvelle affemblée au nom du Roi, malgré la déclaration d'Indépendance, tous ses mouvemens furent découverts; on sut qu'il avait employé toutes sortes d'intrigues,

& qu'il était en correspondance avec le Année général Howe, le Gouverneur Tryon & le perfide Maire de New-York. Le Congrès le déclara ennemi de son pays, & ordonna de l'enfermer dans un lieu sûr, à moins qu'il ne s'obligeât par écrit de se confiner lui-même dans un district de six milles ou deux lieues d'étendue. Il refusa de signer l'obligation qu'ils appellaient parole écrite, & il fut mis en prison. Les principaux conjurés ne tardèrent pas à être jugés. Un des gardes du Général Washington fut pendu dans un champ auprès de New-York. Jacques Clayfort fut condamné le 3 Juillet, & exécuté peu de temps après. Clayfort, à peine dans sa vingt-cinquième année, était doue d'une figure douce & séduisante; ses longs cheveux blonds & tressés semblaient destinés à relever l'élégance de sa taille ; il était adroit aux exercices du corps & rempli de graces dans tous ses mouvemens; il possédait les talens qui rendent agréable, & le soin qu'il mettait à se parer l'embellissait encore; mais son éducation avait été né-

ANNÉE gligée du côté des sciences & des arts utiles; il avait même peu d'esprit, & son caractère indolent & facile, le rendait capable de céder à toutes sortes d'impressions. Tour à tour instrument & victime de toutes les féductions, il n'avait point, pour ainsi dire, d'ame à lui; elle était toute entière au charme des passions & à la volupté. Malgré la grandeur de son crime, il inspirait encore de l'intèrêt après sa condamnation: les femmes émues par son extérieur aimable & touchant, ne purent lui refuser des larmes au moment de son supplice.

David Mathews, Maire de New-York, & plusieurs autres des conjurés, furent condamnés à mort, mais il fut surcis à l'éxécution de leur sentence. William Franklin étant convaince d'avoir comblé la mesure de la trahison, fut aussi condamné & envoyé dans la prison de Wallingfort, dans la province de Connecticut: les autres furent envoyés en dissérentes prisons de la même province, pour être jugés dans des momens plus tranquilles.

A l'égard de la belle Marie Connor, elle Année se défendit d'avoir formé le projet de livrer le Général à ses ennemis; mais son intrigue avec Clayfort étant évidente, elle aurait risqué de perdre la vie, si les égards qu'on doit, même aux foiblesses d'un grand homme, n'avaient fait préférer le parti de la reléguer dans un canton peu fréquenté de la Nouvelle-Angleterre, où elle alla se cacher à tous les regards.

1776.

SIR William Howe ayant attendu inu- Prise de tilement l'effet des promesses qui lui avaient Long - Ifété faites, & se trouvant trop resserré dans Staten-Island, résolut d'attaquer l'Isle-Longue. Cette isle a environ trente lieues de longueur sur huit de largeur, & n'est séparée de New-York que par un canal d'un mille environ, d'une pointe à l'autre. Il n'y croît pas un seul arbre dans la partie orientale, c'est un vrai désert; mais vers son extrémité occidentale, elle est riante & fertile : les négocians de la Nouvelle-York y entretenaient des jardins & des maisons de plaisance, qu'ils habitaient pendant l'été. Le Congrès avait fait élever

Année ver des retranchemens & des redoutes; vers les différens points de la côte où l'on pouvait craindre un débarquement. Le chevalier Howe s'y étant jetté le 26 Août avec quinze mille hommes, poursuivit de poste en poste les Corps Américains; & si malgré la supériorité de ses forces sur celles qui se trouvaient dans cette Isle, il ne remporta pas une victoire bien éclatante, il eut le bonheur de faire un grand nombre de prisonniers. Forcé de prendre, du courage des Américains, une idée bien différente de celle que les Ministres voulaient suggérer au Parlement, il précipita son débarquement, & fut ouvrir ses tranchées à six cens verges de leurs redoutes; il avait recommandé à ses officiers de ne rien hazarder : les troupes se tinrent cachées dans les bois. Le général Sullivan & le Lord Stirling, qui commandaient environ dix mille provinciaux chargés de la défense de l'Isle, s'avancèrent pour les repousser. Le Général Sullivan prit les devants avec quatre mille hommes pour se rendre à l'endroit où l'on avait indiqué que le débar-

quement se faisait, il n'y trouva point l'en-Année nemi; quatre soldats seulement sortirent d'un buisson & s'enfuirent au premier coup de fusil: un piquet de quarante hommes s'avança ensuite, & disparut de même. Alors les Américains perfuadés qu'ils avaient affaire à un détachement peu considérable, marchèrent vers le rivage pour couper la retraite à l'ennemi; mais aussi-tôt il partit du bois une décharge d'artillerie qui les prenait en flanc, & cinq mille hommes qui sortirent au même instant de l'embuscade, profitant de leur surprise, les dispersèrent sans peine. Le lord Stirling arrivant avec le reste de ses troupes, se trouva rompu par les fuyards : la déroute devint générale, & il y eut des Corps entiers d'Américains massacrés par les Allemands, avec une barbarie atroce. Howe ne perdit dans cette conquête qu'environ trois cens hommes, mais les Américains eûrent plus de neuf cens tués ou blessés. Ils n'étaient à la vérité que dix mille hommes contre quinze, & ils avaient été Surpris. Si dans ce moment Howe avait

AUNÉE 1776.

poursuivi sa victoire, il aurait pu détruire toutes les troupes qui étaient à Long-Island, ou les forcer à mettre bas les armes. Il aurait pu anéantir les forces du Congrès dès le commencement de la campagne; mais il ne sut pas leur couper le passage, & Washington, par une retraite habile, évacua l'Isle pendant la nuit, & sit rentrer à New-York toutes les troupes Américaines.

Attaque mahatan , débarquement d's Royalistes & prise de New-York.

La perte de Long-Island devait être de l'ine Ma- suivie de celle de New - York. Tous les préparatifs faits pour défendre cette ville ayant été découverts par la perfidie des Torris, il avait fallu changer de plan. Pendant que le général Howe se consumait à Staten - Island, Washington prévoyant qu'il serait difficile de faire une longue défense à New-York, & qu'il pourrait dans un autre temps reprendre cette ville toute ouverte du côté de la terre, avait employé l'été à fortifier le poste de Kings-Bridge, ou le Pont-du-Roi, & à rassembler toutes ses principales forces dans ce poste qui joint par un passage étroit

Anné F 1776.

l'isle de New-York à la terre ferme. Le= chevalier Howe sit débarquer ses troupes le 15 Septembre à l'isse Manahatan, dans la baie de Kep, à une lieue de la ville, sous la protection de deux vaisseaux & de trois frégates, & à la faveur d'une diversion que trois autres vaisseaux avaient faite dans la rivière d'Hudson. Les Américains n'avaient laissé dans cette baie qu'un petit nombre de troupes, qui furent dispersées par le feu des vaisseaux. Les Hessois marchant à New-York, furent rencontrés par un gros d'Américains, il y eut de part & d'autre quelques hommes tués & blessés. Un autre corps de l'Armée Anglaise attaqua un corps d'Américains qui occupait une hauteur du côté de Kings-Bridge, & qui se replia sur le gros de l'Armée, dans les hauteurs de Norris; le jour même toute la garnison Américaine évacua New-York, & dès le soir une brigade Anglaise prit possession des ouvrages. Les Américains avaient enlevé leurs munitions & leur artillerie, sans faire aucun dommage dans la ville. Sans doute ils croyaient que le cheAnnée valier Howe serait tenté de séjourner dans cette Place, & ils espéraient l'y combattre avec plus d'avantage que dans tout autre poste; mais Howe connut le danger, & ne s'y arrêta que pour faire prêter serment aux habitans qui y étaient restés.

Dès le lendemain il y eut une action. Des détachemens Américains pénétrèrent par des bois dont les fentiers leur étaient connus, jusqu'aux postes avancés de l'Armée du Roi, l'infanterie légère les repoussavers leurs retranchemens; mais ils en sortirent au nombre de trois mille, & l'infanterie Anglaise aurait été enveloppée, si le Commandant n'avait fait marcher promptement le corps de réserve avec deux pièces de campagne; alors les Américains surent repoussés une seconde sois, & obligés de se rensermer dans leurs Ouvrages.

Les Américains, tant à New-York que dans les postes abandonnés, perdirent quinze cens hommes, soixante-huit pièces de canon & un obusier. La flotte Anglaise sur de peu de secours dans cette conquête, il ne put même rester dans la rivière d'Hud-

son que deux frégates & un brigantin pour Anné 1 foutenir l'aîle gauche de l'armée, que le général cherchait à étendre autant que les circonstances le lui permettraient vers la côte occidentale de New-York.

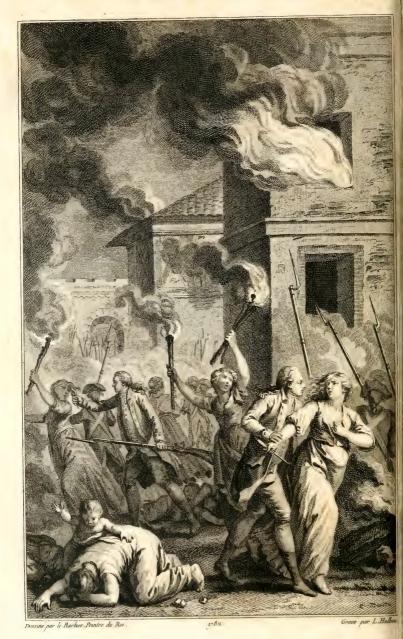
1776.

La prise de cette ville était un sujet de Incendie joie pour ceux qui précédemment y avaient York, exercé quelqu'emploi à la nomination du Roi, & l'avaient perdu par la révolution. Elle ne découragea point les véritables patriotes, ils regardaient New-York comme un poste extérieur qu'il étoit impossible de conserver. Les négocians mêmes qui y perdaient beaucoup, changèrent sans regret le lieu de leur commerce; mais ce fut un malheur très sensible pour ceux dont la fortune consistoit en maisons dans cette ville, ils ne la virent point sans désespoir passer au pouvoir des Anglais. Plusieurs tentèrent de la réduire en cendres par des mêches combustibles. Un vent forcé s'étant élevé le 21 Septembre, les flammes menacèrent d'embraser toute la ville. Les soldats surent distribués dans tous les quartiers pour éteindre l'incendie, mais plusieurs personnes empê-

Année 1776. chaient que le feu ne cessat. D'autres se réjouissaient en voyant brûler leurs propres
maisons; on en arrêta un grand nombre
portant à la main des slambeaux & des torches ardentes. Les soldats massacrèrent sur
la place dix-sept hommes qu'ils surprirent à
ranimer le seu dans dissérentes rues, ils en
précipitèrent deux dans les slammes qu'eux
mêmes avaient allumées. Plusieurs des incendiaires échapèrent cependant à la vengeance des soldats, & restèrent cachés dans
la ville. Un d'eux en s'ensuyant cria à ceux
qui s'aprêtaient à tirer sur lui, qu'au premier moment il acheverait de la brûler.

Les femmes surtout semblaient être animées du courroux des Furies. On les voyait courir égarées, les cheveux épars & hérissés: tantôt elles suyaient vers le rivage avec leurs enfans; puis le regardant avec horreur & regrettant leurs soyers, elles rentraient précipitamment dans la ville en frémissant & poussant des hurlemens. Dans leur désespoir elles veulent tout embraser: la slamme vole, elle dévore les maisons, les magasins, les chantiers; des tourbillons





INCENDIE DE NEW-YORK.

de fumée & de flamme s'élèvent dans les Anné nues. Ces femmes que Virgile nous a peintes embrasant les vaisseaux Troyens, étaient encore loin de l'audace des Américaines. On raconte qu'une d'elles, le couteau levé, accusant les hommes de lâcheté remplissait l'air de ses cris. Un officier Anglais la faisit & la désarme à l'instant où elle alloit se poignarder elle-même, pour se soustraire à la loi du vainqueur. Une autre fuyait vers le camp de Washington en criant »j'ai vu brûler ma maison, les tyrans ne l'auront pas », une troisième est arrêtée le flambeau à la main, les foldats l'environnent & lui demandent avec colère ce qu'elle fait, » je mets le feu à la ville », leur répond-elle, avec fermeté. Un tiers de New-York devint la proie de l'incendie, & si le Général n'avoit pas détaché de son camp la brigade des gardes pour renforcer la garnison, cette ville aurait été entièrement consumée.

Les prisonniers faits à Long-Island ayant été envoyés en Angleterre, les Ministres traitement voulurent en faire un éxemple capable d'ef-fait aux prifonniers Afrayer leurs concitoyens. Ils offrirent aux méricains.

Année 1776.

Directeurs de la Compagnie des indes orientales de les leur donner, à condition qu'ils seraient conduits à la côte de Coromandel pour y être retenus toute leur vie en esclavage. Dans l'une des assemblées de la Compagnie, le Gouverneur Johnstone somma les Directeurs de déclarer si cette proposition n'avait pas été faite; leur Président répondit qu'elle avait eû lieu, mais qu'elle avait été rejettée. En effet, on n'avait pu s'accorder sur la question de savoir qui payerait la dépense du transport de ces malheureux. Il y en eut plusieurs qui furent exportés aux frais du Gouvernement, & dont le front courbé sous un joug d'airain, arrose encore de sueurs le pays des Marates. J'en ai vû un à Paris qui s'était sauvé de cette servitude affreuse.

Confédération gé-s'emparaient de New-York, le Congrès nérale des travaillait sans relâche à affermir l'indépendance des Colonies. La confédération, qui jusqu'alors avait existé entr'elles, n'était en quelque sorte que tacite; les articles de cette confédération n'étaient point écrits,

Annéi 1776.

& ce n'était point une entreprise facile que de les rédiger. Jusqu'alors chacun des délégués au Congrès avait agi avec empresfement pour l'avantage commun, mais sans mesure & sans règle tracée. Les circonstances devenaient difficiles. Le Congrès touchait au moment qui devait décider de son anéantissement ou de sa gloire. Il fallait tout à la fois résister à la puissance de l'Angleterre, & montrer aux peuples étonnés un corps politique, constitué réguliérement sur la base solide d'un intèrêt commun, & qui n'eût de pouvoir qu'autant qu'il en fallait pour assurer le falut & la prospérité de ses subordonnés. Déjà chaque colonie travaillait à se donner des loix particulières & proportionnées à la situation de ses côtes, à sa fertilité, son commerce & ses besoins; déja l'acte d'indépendance annonçait la nécessité de former un conseil d'Etat, dont chaque province pût fixer & connaître les pouvoirs; il fallait prévenir les tentatives de l'orgueil & de l'ambition, & assurer aux Américains la durée de cette liberté pour laquelle ils avaient répandu tant de fang.

Année Les nouvelles qui arrivaient de l'armée, le massacre de Long-Island, ni l'invasion, ni l'incendie de New-York, ni les nouveaux revers dont on était menacé, ne troublèrent point les délibérations des Sénateurs de Philadelphie, leur fermeté stoïque, supérieure aux évènemens, semblait défier la fortune, & le 4 Octobre fut le jour où ils arrêtèrent les articles de la confédération générale des Etats - Unis de l'Amérique Septentrionale : monument de sagesse & chef-d'œuvre d'égalité politique entre toutes les parties de la grande République qu'ils venaient de former sous le nom des Treize Etats - Unis de l'Amérique.

Chaque Etat y réserve son administration intérieure, & laisse à ses Députés, assemblés en Congrès, la direction des affaires publiques. Aucun sujet des Etats-Unis ne peut recevoir de dons ni pensions des Rois, Princes ou Puissances étrangères; & pour conserver une égalité perpétuelle entre les sujets de l'Amérique, l'assemblée générale des Etats-Unis, ni aucun autre Etat en

particulier, ne peuvent donner de titres de Anné noblesse: toute autre distinction que celle qui résulte des suffrages du peuple, mérités personnellement, est proscrite à jamais.

L'établissement des impôts, la direction des armées, les ambassades, les traités avec les Princes & Rois étrangers, la guerre & la paix, sont dans les mains des députés des Etats-Unis assemblés au Congrès; mais ces illustres citoyens, éprouvés d'abord dans d'autres emplois par le choix des peuples, ne peuvent jamais abuser de ce dépôt terrible & facré; parce que chaque état a plusieurs députés, & aucun Etat ne peut en envoyer ni moins de deux, ni plus de cinq; ils peuvent être révoqués à toute heure & remplacés par d'autres, & doivent être renouvellés tous les ans. Chaque Etat, quelque soit le nombre de ses députés au Congrès, ne peut avoir qu'une voix, & les députés de chaque Etat nomment un d'entr'eux pour être un des treize membres du conseil d'Etat qui règle provisoirement les affaires publiques dans tous les momens

Année où le Congrès général n'est pas assemblé. AUCUN Etat en particulier ne peut entretenir de troupes ni de vaisseaux de guerre au-delà du nombre fixé par l'assemblée du Congrès. Enfin l'on ne peut craindre, ni que le Congrès usurpe le pouvoir souverain, & se rende indépendant de ses commettans, ni qu'aucun des Etats confédérés entreprenne d'asservir les autres. Il n'existe entre ceux qui gouvernent & les sujets gouvernés, aucune occasion de désiance ou de haîne; tout est fondé sur l'équité, l'égalité, la confiance & l'estime. Il n'existe entre les différens Etats aucune occasion de faire la guerre, ni aucun moyen d'en venir à des hostilités, quand même ils en auraient l'occasion.

> Les articles de cette confédération, au nombre de seize, furent proposés aux corps législatifs de tous les Etats-Unis, pour être examinés par eux, afin qu'ils pussent autoriser leurs délégués à les ratisser, pour être observés inviolablement & établir l'union à perpétuité. La plupart des Etats y accéda sur le champ, d'autres voulurent

attendre, mais ils ont envoyé successive- Année ment leur ratification; le Maryland seul a tardé plus long-temps, & a laissé passer plusieurs années avant d'accéder à la confédération générale. Au surplus, le défaut d'approbation de la part de cette province n'apportait aucun obstacle aux opérations de la guerre, parce que la confédération porte : que le consentement de neuf des Etats suffit pour rendre les arrêtés du Congrès obligatoires pour les autres, & que c'est sur cette proportion que toutes les délibérations de cette assemblée ont été formées.

Après la prise de New-York les Amé- Affire ricains, maîtres de Kings-Bridge, s'étaient de Kings-Bridge, priétablis dans un poste appellé la Cloche-se des sorts Lée & Was-Bleue, & y avaient construit une redoute hington. sur une hauteur, à l'ouest de la rivière d'Hudson; cette redoute était soutenue de leur meilleure artillerie, leur armée garnissait des ouvrages fort étendus des deux côtés de Kings-Bridge; elle se prolongeait vers Connecticut, & bordait la rivière d'Hudson dans la partie de l'est. Howe ne

Ciii

Année pouvait pénétrer plus avant sans les repousser & s'emparer de leurs postes : tout ce qu'il avait fait précédemment ne lui ouvrait aucun accès dans le Continent. Il envoya d'abord des détachemens, qui ne firent que très - peu de progrès; mais il les attaqua bien - tôt avec toutes ses forces, & il avait alors plus de trente mille hommes fous ses ordres. Washington n'en avait que vingt-deux mille. Le massacre de Long-Island, la prise de New-York, la fatigue d'une guerre très-active sur les bords de la rivière d'Hudson contre des ennemis supérieurs en nombre, cruels & disciplinés, avaient découragé les soldats, qui n'étaient engagés que pour six ou huit mois. Ils ne firent rien qui soit digne de l'Histoire; ils avaient fui de New-York aux Plaines-Blanches; malgré les habiles dispositions que le Général avait faites, ils abandonnèrent Kings-Bridge & les bords de la rivière. Ils s'enfuirent de Berghen au fort Lée; ce fort leur fut encore enlevé, & le fort Washington tomba presqu'en même temps au pouvoir de l'ennemi. L'Allemand

Kniphausen se distinguait à la tête des Ann Hessois, & donna son nom à l'un de ces forts : la fortune semblait avoir retiré ses faveurs à la cause de la liberté.

Lord Howe, frere du Général & Commandant de la flotte, saisit cette occasion de publier qu'il avoit à faire, au nom de la Grande-Bretagne, des propositions tendantes à la paix & à la réconciliation, & qu'il était prêt à les communiquer. Il permit en même temps au Général Sullivan, qui était devenu son prisonnier, de partir sur sa parole, & d'avertir le Congrès de cette nouvelle favorable : il espérait par ces moyens semer des divisions dans cette Assemblée & dans tout le pays. Le Congrès favait bien que cet Amiral ne pouvait avoir d'autres termes de paix à offrir que ceux qui étaient fixés par l'Acte du Parlement, un pardon, à condition de se soumettre. Mais comme le peuple pouvait imaginer autre chose, & concevoir des inquiétudes si les propositions n'étaient pas entendues. il députa MM. Benjamin Franklin, Samuel Adams & John Rutledge, pour conférer

Anné e 1776.

avec Lord Howe. Celui-ci choisit Staten-Island pour le lieu de la conférence : cette isle était alors en la possession des troupes Anglaises. Les trois Commissaires étant arrivés à Amboy, ville située sur le rivage le plus voisin de l'isle, & dont les Américains étaient maîtres, l'Amiral envoya sa chaloupe pour les transporter, & laisser un de ses principaux Officiers en ôtage jusqu'à leur retour. Ils n'avoient point demandé d'ôtage, & exigèrent que cet Officier retournât avec eux. L'Amiral vint les recevoir à leur débarquement, & les conduisit, à travers ses gardes, dans un appartement convenable pour la conférence. Il était surpris de la confiance qui les avait engagés à ramener son ôtage, & il le fut bien davantage du peu de cas qu'ils parurent faire de ses offres de pardon, & de la promesse de faire examiner les griefs de l'Amérique. Il semblait s'être flatté, que le Congrès humilié par ses derniers revers, devait être soumis & suppliant : il vit qu'il s'était trompé. Les Commissaires lui dirent avec fermeté, que s'il n'avait rien de plus

à proposer, il était venu trop tard; que Annés les humbles pétitions du Congrès avaient été rejettées avec mépris, l'indépendance déclarée, & de nouveaux Gouvernemens formés. Alors, prenant un ton affectueux, il fit valoir fon attachement pour l'Amérique, l'intèrêt qu'il prenait à la dangereuse situation de ce vaste pays, & la peine qu'il ressentirait de la voir précipiter sa chûte. La perte d'un frère, disait-il, ne me serait pas plus sensible; il lui sut répondu que l'Amérique travaillerait à lui épargner ce chagrin. Les Députés s'en retournèrent & rapportèrent ces détails au Congrès, qui les rendit publics, & le Peuple, voyant qu'il ne lui restait de salut que dans les armes, ne tarda pas à raffermir son courage.

Entiérement maître de New-York, le général Howe résolut de faire un mouve- Howepément sur le Jersey, parce que l'Isle de nètre dans New-York ne sussifisait pas pour sournir il projette des quartiers d'hiver à toutes les troupes. qu'à Phi-Kniphausen s'avança dans le pays avec Washingsix mille Hessois; le général Cornwallis ton est aAnnée le suivit, à la tête de dix mille hom
1776.

mes, & les armées du Roi s'emparèrent
de son ar- de tous les postes jusqu'à la Delaware. Il

avait dessein de pousser jusqu'à Philadelphie, de s'en emparer au milieu de l'hiver,
& d'y prendre ses quartiers.

Aussington, l'armée américaine manqua entièrement; elle se sépara & abandonna son camp dans la nuit du 6 au 7 Décembre. Washington vit ses troupes réduites en vingt-quatre heures, à moins de trois mille hommes, avec lesquels il vint se placer sur les bords de la rivière, à dix lieues de Philadelphie, cherchant à saissir quelque poste avantageux, où il pût retarder la marche des Hessois, qu'il avait vus passer la rivière un peu plus bas que lui, & qui semblaient vouloir aller droit à Philadelphie.

A la vue des étendars ennemis, & aban-Ilécrit au donné de ses troupes, il ne désespéra point qui se hâte du salut de sa patrie. Il écrivit au Congrès, de rassemblet de nou. & peignit sa situation sans trouble & sans velles trou- faiblesse. Cette assemblée reçut la nouvelle pes. de ce malheur avec une égale fermeté, Année & trouva dans chacun de ses membres l'activité & le courage nécessaires pour le réparer. Les engagemens étaient près d'expirer; mais on espérait que la plupart de ceux qui composaient l'armée s'empresseraient de les renouveller. Cependant on avait pris d'avance des mesures pour former de nouvelles troupes dans l'intérieur des différens Etats; elles s'avançaient lentement, & leurs marches avaient été règlées de telle sorte, qu'il ne se trouvât aucun vuide dans l'armée à l'expiration des engagemens. Les troupes ayant devancé ce terme par leur fuite précipitée, on expédia des couriers afin de hâter les marches, & trois mille hommes, qui étaient destinés à monter les frégates & les corsaires que l'on armait sur la Delaware, furent envoyés à Washington.

LE danger était grand, les circonstances étaient pressantes, & l'allarme fut très-vive gement à à Philadelphie. En apprenant que l'armée phie. Elos'était séparée, & que l'ennemi s'approchait, tout le peuple est glacé de crainte, chaque nistres de

quence uti-le des Mil'Evangile.

Année citoyen tremblant, interrogeant sur le mal-1776. heur public le citoyen qu'il rencontre,

heur public le citoyen qu'il rencontre, craignait d'entendre sa réponse. Déja plusieurs des riches emportaient leurs effets; on résolut d'évacuer la ville à l'arrivée de l'ennemi, & on devait pendant la nuit mettre le feu dans tous les quartiers. Les esprits faibles commençaient à douter du succès de la révolution, il s'élevait plusieurs voix qui prétendaient que l'on s'était trop hâté de déclarer l'indépendance; mais les Ministres de l'Evangile avaient conservé un grand afcendant sur les peuples; ils se servaient de l'autorité de la foi pour consolider la liberté. « Dieu, disaient-ils, a créé l'Amérique pour » être indépendante, & ce serait de notre » part une résistance impie que de repousser » la main de l'Etre Suprême qui veut se ser-» vir de nous comme d'instrumens pour ac-» complir ses desseins. » Ces argumens entraînaient les dévots, & ils devinrent le texte de presque tous les sermons. « Dieu » nous observe, disait un des prédicateurs » de Philadelphie, dans ces momens où » nous avons besoin de courage. Il voit d'un » seul regard le héros & le mauvais citoyen. Anné E 1776.

» Sa volonté ne s'est-elle pas manisestée par » ses œuvres merveilleuses en faveur de » l'Amérique, depuis qu'elle arrose de son » fang l'autel de la liberté? Céderons-nous » lâchement à l'instant de l'épreuve? Notre » sûreté politique & notre devoir envers lui » font tellement liés ensemble, que refuser » de concourir à cet ouvrage divin, c'est » refuser d'être une nation célèbre, libre, » religieuse & heureuse ». Ces efforts d'éloquence annoncent que le découragement avoit été prompt & pour ainsi dire général. Les exhortations étaient sur-tout nécessaires à Philadelphie. Il s'étoit formé dans cette ville une affociation libre pour la défense du pays, mais plusieurs des habitans ne voulaient point prendre une part directe à la guerre, à cause des principes évangéliques qui leur défendaient l'effusion du sang. Heureusement le Général Lée précipita sa marche, & arriva avec un renfort; enfin les nouveaux corps se rassemblant auprès du Général Washington lui formèrent en peu de temps une nouvelle armée plus conANNÉE sidérable que la première, & tous les nou-1776. veaux guerriers étaient enrollés pour trois ans.

Le Con- Dans ce moment de crise, le Congrès grès publie un mani- avait cru qu'il était nécessaire d'adresser aux

feste pour peuples quelques paroles d'encouragement. les peuples. Il publia le 10 Décembre une proclamation, dans laquelle après avoir rappellé toutes les raisons qui avaient forcé les colonies de prendre les armes pour leur défense, & de se déclarer indépendantes de l'Angleterre, il recommandoit le courage, la persévérance & la fermeté. «Il est reconnu, disait cette proclamation, que le Congrès n'a déclaré les provinces unies Etats libres & indépendans, que d'après le vœu général des peuples, & avec la plus sincère approbation de chaque province. Non-seulement cette déclaration était juste, elle était indispensable. Comment aurions-nous pu résister aux armées formidables destinées contre nous, tant que nous nous serions avoués sujets de l'Etat contre lequel nous foutenons la guerre? N'avions-nous pas éprouvé qu'on ne vouloit nous accorder de termes d'accommodement qu'à titre de grace Anné & à condition d'une soumission absolue, ce que chacun de vous a rejetté avec dédain?»

«La réfissance est maintenant accompagnée de ce courage & de cette résolution qui conviennent à un peuple libre, & a été jusqu'ici suivie d'un succès que l'on pouvait à peine espérer. Les ennemis ont été chassés de la province du nord qu'ils avaient d'abord envahie, & ils ont été repoussés dans leurs entreprises sur celles du sud, par la bravoure des habitans de ces provinces. Nous avons fait de grandes prises sur mer, nous avons suffisamment de munitions de guerre, & nous touchons au moment d'avoir affez d'habits pour toutes les troupes. »

« Ce que nous avons particulièrement en vue dans cette adresse, c'est non-seulement d'entretenir le courage & l'unanimité entre tous les Etats, mais encore d'exciter les habitans de la Pensilvanie, New-Jersey & contrées voisines, à un prompt & vigoureux effort pour s'opposer à l'armée qui menace maintenant de s'emparer de la ville

Année principale. Vous savez que cette armée a 1776. été tenue en échec pendant toute la campagne, & que ce n'est que depuis deux semaines qu'elle a osé s'éloigner de ses vaisseaux. La résolution qu'elle prend de s'avancer dans les terres ne vient, ni d'aucune défaite considérable, ni du manque de valeur de nos troupes, mais de la diminution de leur nombre par l'expiration des enrollemens trop courts que nous avions admis d'abord pour la facilité des peuples. Beaucoup de braves gens ont déjà joint l'armée pour remplacer ce vuide, & nous fommons de la manière la plus pressante tous les amis de la liberté de s'y rendre sans délai dans cette critique occurrence. »

» Par tout ailleurs nos armes ont été heureuses, & notre cause sacrée est dans la meilleure situation. Des puissances étrangères nous ont déja rendu des services esfentiels, & nous avons reçu les assurances les plus positives de secours ultérieurs. Une courte résistance fera effet, car le Général Lée s'avance avec un gros rensort,

& fes troupes sont dans la meilleure dis-

Année 1776.

» O Philadelphie! ville de paix si riche & si heureuse, tomberez-vous entre les mains des ennemis, & ne saissirons-nous pas cette occasion de détruire leur principale armée, maintenant qu'elle est éloignée de ses vaisseaux de guerre qui faisaient sa plus grande force? »

» Il ferait inutile de multiplier les raisonnemens dans une telle situation; il s'agit de tout ce qui peut intèresser des hommes libres, nos ennemis orgueilleux n'offrent pour donner la paix à l'Amérique que le terme injurieux de pardon pour prix d'une soumission indésinie.»

» Quoique la prise de Philadelphie n'entraîne pas, graces à Dieu, la perte entière de notre cause, tandis qu'elle peut être sauvée, ne donnons pas à l'ennemi un pareil sujet de triomphe; mais plutôt arrêtons-là ses progrès, & faisons voir à nos amis des pays éloignés, qu'un même esprit n'a point cessé de nous animer tous.»

Il y a une remarque bien importante à Tome II.

Année 1776.

faire sur cette proclamation. C'est qu'elle annonce positivement & pour la première fois aux peuples, que le Congrès avait lieu de compter sur l'assistance de quelques puissances de l'Europe. En effet les Américains commençaient à tirer de grandes ressources du Portugal, de Livourne, du Texel & des ports de la Baltique. Les gouverneurs de la Jamaïque, de la Grenade & des autres isles Anglaises des Antilles, prenaient des mesures pour empêcher le commerce américain avec les étrangers, & travaillaient à affurer la navigation contre les corsaires Amécains. Cependant les armateurs de la nouvelle Angleterre remplissaient les ports de la Martinique * & de Saint-Domingue, & continuaient d'arrêter en retournant dans leur pays les chargemens de sucre destinés pour Londres. Les ports de Nantes & de Bordeaux commençoient à donner asile aux corsaires de Boston, les riches captures que

^{*} Ils allaient principalement à Sainte-Lucie, entrepôt accordé pour les étrangers aux Isles du Vent, comme le môle Saint-Nicolas à Saint-Domingue.

1776.

ces corsaires avaient faites depuis quelque Anné temps portaient un coup fatal aux finances & au crédit en Angleterre. Les assureurs refusaient leur signature à quarante pour cent. tant on était effrayé de la multitude des corsaires qui couvraient les mers de l'Amérique. «Mes amis, j'en suis bien fâché pour vous, disait l'un d'eux à l'équipage d'un vaisseau richement chargé qu'il venait de prendre, mais les troupes du Roi ont brûlé ma maison; j'ai voulu faire le commerce, les loix prohibitives m'en ont empêché; j'ai voulu planter, les foldats ont ravagé mes champs, ils ont tué mon frère & ma famille était ruinée si je n'avais pris le parti de faire la course. D'autres, aussi malheureux que moi, attendent au passage les vaisseaux de la Jamaïque; ils ne les laisseront pas échapper. »

L'isle de Rhodes était le dépôt des pri- Lechevases de la plupart de ces corsaires; le général lier Howe Howe reçut ordre de la cour de s'emparer de Rhod-Island. de cette isle, & il y réussit avec beaucoup d'adresse. Il envoya cinq vaisseaux de guerre & cinq mille hommes de débarquement,

72 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année \$776.

dans des transports & des bâtimens armés; & pour cacher la destination de l'armement, il publia qu'il voulait faire une descente dans la Virginie. En effet, le convoi prit cette route jusqu'à ce qu'il fût hors de la vue du continent, mais il rabattit sur Rhode-Island, où il trouva peu de résistance; les Anglais s'emparèrent de cinq mille boucauds de sucre qui étaient dans les magasins, & le commandement de l'isle fut donné au lord Percy.

Les fauroline.

Les royalistes se trouvaient déja maîtres vages, exci-de deux provinces, de la plus grande partie tés par les royalistes, du Nouveau - Jersey, & menaçaient la font des in-Penfilvanie: ils excitaient sans cesse la dans la Ca-cruauté des Sauvages contre les Américains. Stuart, intendant pour le Roi chez ces peuples, avait travaillé dès le mois de Mai à les mettre en marche pour faire une diversion favorable à l'expédition du général Clinton contre Charles - Town; mais les Sauvages ne commencèrent leurs incursions qu'après que Clinton & le chevalier Parker eurent été forcés d'abandonner les provinces méridionales, pour se

rejoindre au général Howe. Un Anglais, Année nommé Ratclife, à la tête de plusieurs partis de Chiroquois & de Criques, pillait des villages dans la Caroline méridionale, & emmenait des prisonniers, dont la plupart furent massacrés. Les peuples du Seneca, armés par l'Ecossais Cameron, vinrent attaquer aussi les derrières de cette province, & forcèrent les milices à la retraite; mais le colonel Williamson repoussa à son tour toutes ces hordes sauvages, entra dans leur pays & fit cesser leurs incursions. » Nous savons, disait un des » ministres à la chambre des pairs, que le » général Carleton a rassemblé aux trois » rivières, le 24 Juin, cent chefs sauva-» ges amis du gouvernement, qui lui ont » apporté plusieurs chevelures de rebelles. » Ce traitement est horrible! mais il est » probable qu'il fera le plus grand effet » fur les révoltés : ils font presqu'en-» tièrement chassés du Canada, & tout » me fait croire que nous ne ferons pas » moins heureux dans la partie méridio; » nale.»

1776. LeConceux des veulent qu'elle soit gardée.

Année Le Congrès, au contraire, ne demandait aux sauvages que la neutralité, & ne les grès de- a jamais employés que comme découvreurs. mande aux Dans le mois de Juin, les chefs des six naneutralité; tions assemblés à Onondaga, avaient profix nations mis au colonel Morgan de retirer du Canada tous leurs guerriers, & de prendre le parti de la neutralité. Ils envoyèrent des députés au grand conseil assemblé à Niagara, & à d'autres peuplades, pour leur persuader de ne point prendre de part à la guerre. Kiashuta un de ces chefs, vint trouver à son retour de Niagara, plusieurs autres chefs assemblés au fort du Quesne, & parlant au nom des six nations, déclara aux Anglo-Américains que leur intention était de rester neutres, pourvu que leur pays ne devînt pas le théâtre de la guerre. Il fut répondu de la part du Congrès qu'il ne mettrait point d'armée en marche sans avoir averti les six nations, & que ce serait dans le cas seulement où une des armées anglaises prendrait cette route pour venir à eux. » Cela n'est point à craindre, répliqua Kiashuta: les fix nations se chargent d'empêcher qu'aucune Anné armée, foit anglaise soit américaine, passe sur leur territoire. Vous, poursuivit-il en s'adressant aux autres chefs, calmez l'ardeur de vos jeunes gens, rendez-leur cette parole, & apprenez-leur que les six nations & leurs tributaires ne veulent point être en guerre. »

> Plufieurs nations s'arment méricains . mais les Onéidas refusent de prendre parti-

1776.

C'EsT ainsi qu'une partie de ces mesures; dont les ministres avaient espéré tant d'effet, se trouva déconcertée. Cependant les Amé-pour les Aricains ayant à résister à beaucoup d'autres sauvages, dont rien ne pouvait arrêter la barbarie, se virent contraints de rechercher l'amitié des nations avec lesquelles ces derniers étaient en guerre. Quelques tribus se déclarèrent pour les Américains, & envoyèrent des découvreurs à l'armée du nord; le Congrès ne voulut point employer leurs haches contre les Anglais; de telles représailles lui firent horreur: mais il s'en servit utilement contre les sauvages ennemis. Les Onéidas avaient seuls refusé de prendre aucun parti.» Vous & les sujets du grand Roi, dirent-ils, aux Envoyés du

1776.

Année Congrès, vous êtes enfans d'une même famille, & vous voulez vous faire la guerre: nos pères ne nous ont point laissé le souvenir d'un si étrange évènement. Ne soyez point surpris que nous ne prenions point part à vos querelles : nous vous défendrions si vous étiez attaqués par une nation étrangère. » Ces peuples, si modérés, sont gouvernés par des femmes: ils sont justes & paisibles, ils doivent être heureux. Dans le commencement d'une société, le meilleur gouvernement doit être celui des femmes. Tant que l'état peut être gouverné comme une famille, les regles de l'économie domestique sussissent à ses besoins. La postérité trouvera bien étrange que des nations civilisées ayent mis le couteau entre les mains de pareils hommes, pour les faire servir aux querelles de l'Europe, & que depuis cent ans, les peuples ignorans que nous appellons barbares, ayent fait fous les Français & les Anglais, l'apprentissage du meurtre & des forfaits.

IL n'y avait aucune espèce de fléau que listes con-la cour de Londres & les agens qu'elle trefont le

entretenait, n'employassent pour désoler Année l'Amérique; ils contrefaisaient le papier- 1776. monnoie; ils en répandirent tout-à-coup papierune si grande quantité, qu'il en résulta des allarmes générales, & un discrédit qui causa de grands embarras dans les opérations publiques; mais on fit des arrêtés dans les provinces respectives, pour empêcher le progrès du mal, & le Congrès y remédia par de fages mesures.

TANDIS que le courage de cette assem- Silas Deablée était foumis aux plus rudes épreu- du Congrès ves, Silas Deane riche planteur de la à la courde Province de Connecticut, & délegué au rive dans Congrès pour sa province, était venu en cette coul France afin d'ouvrir quelque négociation de Caron avec la cour. marchais.

ne, député France, ar-

IL était parti de Philadelphie aussi-tôt après la déclaration d'indépendance; ses compa- qu'il rend aux Insurtriotes avaient dès-lors un commerce avec gens. les Hollandais & les Français, pour se procurer des habits & des municions. On diftinguait entre leurs correspondans Caron de Beaumarchais: cet homme aimable, actif, intelligent, dont le caractère énergique &

Année 1776.

l'esprit étendu ont joué tant de rôles différens sur la scène du monde, & avec un succès presque toujours égal. Le même homme qui avait attendri nos Dames sur le fort d'Eugénie, & les avait fait rire aux éclats dans un procès que ses ennemis croyaient rendre affez férieux pour causer le malheur de sa vie, employoit ses efforts en faveur des Américains. Il avait eu l'occasion de connaître plusieurs d'entr'eux, dans deux voyages qu'il avait faits à Londres. Deretour à Paris, Beaumarchais, encore plein detout ce qu'il avait appris sur le véritable état de l'Amérique, sur ses dispositions, & la guerre que lui faisait la Métropole, s'attira la confiance de Silas Deane, qui craignait de solliciter sans succès les secours de la France. Deane était sur le point de passer en Hollande; Beaumarchais le retint. « Qu'allez-vous faire? lui dit » cet homme ingénieux, je connais mon » pays. Armons pour les Américains ce qu'on » appelle ici le grand monde; il n'ose pro-» noncer encore les noms peu familiers pour » lui d'Hancock & de Washington, de Bun-

1776.

» kers'Hil & de Skenesborough, mais il ne Annéz » faut qu'un moment pour mettre tous ces » noms en crédit & vous procurer de grands » secours. « Tel sut l'effet de ce conseil, que peu de jours après on prenait à Paris le plus grand intèrêt à la guerre des colonies anglaises; on trouvait mal fondées les prétentions de la mère patrie, & le nom du Congrès retentit ensin dans toutes les assemblées de cette ville immense.

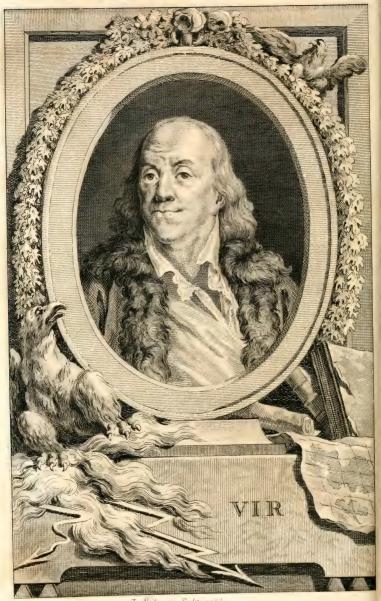
Une révolution soudaine se fait dans les esprits; des réflexions sur la situation des Américains en produisent une plus grande dans le cabinet de Versailles; il s'en fait une aussi dans la profession de Beaumarchais: spéculant sur les choses nécessaires aux Américains pour la campagne prochaine & sur l'importance qu'il y avait à les leur procurer secrettement, son caractère se décide; il est armateur, il est négociant. Les capitalistes lui ouvrent leurs trésors. On s'occupe dans les ports des armemens de Beaumarchais. L'Amphitrite part avec un chargement complet d'armes, de munitions & d'habits, & douze autres

Année 1776.

vaisseaux sont prêts à la suivre. Un vaisseau de guerre est réformé, Beaumarchais l'achette; le fait radouber & remettre à neuf, & bientôt le fier Rodrigue fort des ports de France avec des batteries menaçantes, qui commandent à l'Angleterre de respecter le commerce de son armateur. Deane profitait de son zèle; il savait aprécier un homme qui faisissait avec art les rapports de la politique & du commerce. On a dit que Beaumarchais avoit été aidé par le gouvernement, je ne prononcerai pas sur ce qui n'est point à ma connoissance; mais il a certainement contribué d'une manière utile & grande aux approvisionnemens que demandaient les Américains, par fon travail, les ressources & l'activité de son esprit, l'étendue de ses liaisons en tout genre, le libre accès que ·lui donnait le bonheur de plaire, & l'afcendant de son caractère sur les opinions publiques.

Dans cette disposition, le Docteur Ben-Arrivée jamin Franklin vint augmenter le crédit des Franklin Insurgens, à Paris: il étoit associé étranger





. 7 . Telever . Julp . 1702 .

BENJAMIN FRANKLIN

de l'Académie des sciences, ce qui le met- Année tait en liaison avec les savans de la capitale. Il étoit né à Boston en 1706: s'étant adonné à la physique expérimentale, qu'il fait il avoit fait d'heureuses découvertes. Ses ple de la expériences sur le tonnerre & l'électricité lui avaient acquis une grande célébrité en Europe. Il passait dans l'Amérique pour un homme sage & prudent. Il s'était établi dans la Pensilvanie, & avait été souvent élu parmi les représentans du peuple dans l'assemblée de cette province. Dès l'année 1754, il avoit communiqué au gouverneur Shirley, les raisons qui devaient empêcher de taxer les colonies; il avoit été interrogé à Londres à la barre du parlement sur la même question, en 1766; il étoit alors agent pour plusieurs colonies; sept ans après, en 1773, il avait été chargé conjointement avec Arthur Lée de présenter au Roi les humbles pétitions des bons peuples de l'Amérique. Il avoit été président de la convention ou commission génerale extraordinaire de Pensilvanie pour donner à cette province une nouvelle forme de gouvernement; sa sagesse

en France; impression sur le peu1776.

Anné s était grande & sa santé robuste; il avait de la réputation dans son pays, mais encore plus en Angleterre, il venait s'en créer une nouvelle parmi les français: il s'annonça d'abord comme un philosophe affligé des troubles de sa patrie, & qui détournant ses yeux de tant d'objets de désolation, venait chercher en France un séjour plus paisible; mais il se réunissait à Silas Deane, & correspondoit avec Arthur Lée, & il étoit chargé avec eux des négociations du Congrès auprès de la Cour d'Espagne, du Roi de Prusse & de la Maison d'Autriche. On lui conseilla de profiter des circonstances particulières qui l'annonçaient avantageusement parmi les Français, & de se rendre peu communicatif. Ce conseil étoit fondé sur la connoissance des peuples, & sur celle en particulier de la nation française. Les formes extérieures sont ce qui féduit le plus aisément le vulgaire. Franklin se logea dans un village aux portes de Paris, & sur le chemin de Versailles. Il fut demeurer à Passy; dans cette retraite il voyait peu de monde, & se tenait sur ses gardes: on se disoit à l'oreille que la haîne

des ministres d'Angleterre pouvait lui faire courir de grands périls, & cette idée seule le rendait plus intèressant. Franklin ne venait à Paris qu'accompagné d'un cortège nombreux, auquel se mêlaient des hommes de génie, qui négligés & perfécutés de leurs compatriotes, n'en répandaient pas moins un lustre imposant sur l'étranger à qui ils paroissaient accorder de l'estime. Tout en lui annonçait la simplicité & l'innocence de ces anciennes mœurs, que de grands philosophes ont si bien peintes, & qui malheureusement n'ont peut être jamais été aussi parfaites que dans leurs descriptions. Franklin avoit dépouillé la chevelure empruntée, qui jadis cachait en Angleterre la nudité de son front, & l'ajustement inutile qui l'aurait laissé au niveau de tous les autres Anglais. Il montrait à la multitude étonnée une tête digne du pinceau du Guide *, sur un corps droit & vigoureux couvert des habits les plus simples; ses yeux

^{*} Peintre fameux, qui réussissait particuliérement dans les portrai.s de vieillards.

64 Essais Hist. et Polit.

Année 1776.

étaient ombragés de deux larges lunettes; & sa main chargée d'un bâton blanc; il parloit peu; il savoit être impoli sans rudesse, & sa fierté semblait être celle de la nature. Un tel personnage était fait pour exciter la curiosité de Paris. Le peuple s'atroupoit fur son passage; on demandait » quel est ce vieux paysan qui a un air si noble? « & l'on répondait à l'envi : c'est le célèbre Franklin. Il se rendait dans tous les lieux où les hommes peuvent être rassemblés par des motifs estimables, & par-tout il était annoncé par des applaudissemens. Aux séances publiques de l'académie des sciences & de l'académie française; aux audiences du parlement; à l'exposition des ouvrages de l'académie de peinture & de sculpture; à la société libre d'émulation pour l'encouragement des arts utiles, & dans ces lieux gardés par le myftère où se trouvent la paix & la liberté au milieu des plaisirs & des arts, qu'Helvétius & Voltaire ont fréquentés, & où il étoit digne de s'affeoir avec eux *. Jamais homme

^{*} La loge des Neuf Sœurs, société de Francs-Maçons

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 66

ne fut plus honoré sans exciter l'envie, Annés & toutes les fois qu'il arrivait de citer le nom de Franklin, il était passé en usage d'ajouter: il est bien respectable. Trois mois après son arrivée à Paris on voyait par-tout son portrait gravé avec ce beau vers.

1776.

Eripuie celo fulmen, sceptrum que tirannis.

CEPENDANT on ne pouvoit se persuader dans le cabinet de Londres que la France de Lou'res

fur les lecours que

qui cultivent les sciences & les beaux-arts, & où l'on jouit cains pouavec discernement de tous les plaisirs qu'ils procurent. Cette vaient trousociété compte parmi ses membres la plupart des hommes ver en Eucélèbres de la France, & les étrangers les plus illustres. MM. de Lalande, le comte de Milly, Court de Gébelin, Chamfort, l'Abbé de Lille, Cailhava, Roucher, de Sauvigny, Vernet, Houdon, Picciny, &c. &c. sont de cette assemblée. MM. Greuse & Lemiere ont été reçus le même jour: il était beau de réunir le peintre fameux & le poëte qui célébra la peinture. On y conserve le tablier d'Helvetius. Voltaire s'y était fait recevoir avant sa mort. Cette réunion de savans, de poètes & d'artistes ne se livre pas uniquement aux arts; la sagesse est le but qu'elle se propose, & la vertu en est le fruit. Elle soulage les pauvres; délivre des prisonniers; éleve des enfans destinés à être artistes; aide à l'éducation des pauvres étudians qui remportent des prix à l'université de Paris, & ajoute des encouragemens aux récompenses qu'ils obtiennent.

Tome II.

A N N ÉE 1776.

& l'Espagne prissent parti pour les Amériricains. Les colonies françaises en Amérique, disoit le Lord Germaine dans le Parlement, sont peut-être encore plus mécontentes que les nôtres. Seroit-il donc croyable que la cour de Versailles osât encourager une rébellion voisine; ne craindroitelle pas que ses propres colonies ne fussent tentées de participer aux droits illimités de la liberté? celles de l'Espagne ne trouveraient-elles pas le commerce de toutes les nations plus avantageux que celui de la Compagnie de Biscaye; & la jouissance de leurs trésors, plus agréable que l'obligation de creuser des mines pour un Monarque Européen? Le voisinage d'un grand Etat indépendant serait pour la France & pour l'Espagne un sujet perpétuel d'inquiétude, & ces Cours ne peuvent pas être aveugles à ce point sur leurs propres intèrêts.





LIVRE HUITIEME.

LE général Lée est fait prisonnier. L'armée de Washington étant dispersée, les Anglais menacent Philadelphie, mais les nouvelles troupes continentales arrêtent leurs progrès. Combats de Trenton & de Princetown. Washington repousse les Anglais jusqu'à la rivière d'Hudson; réflèxions générales sur la révolution.

E PLAN des Américains était de faire une guerre offensive pendant l'hiver, & pendant l'été de s'en tenir à une guerre défensive : ils s'attachèrent à disposer leurs troupes de manière à regagner tout ce qu'ils avaient perdu: ils envoyèrent le général le service Schuyler prendre le commandement de duCongrès. quinze mille hommes qui formaient l'armée du Nord, & rentrer dans le Canada. Arnold avait été poursuivi de poste en poste jusques vers l'Albanie. Cet homme perséverant & infatigable avait fait une retraite

Situation de la guerre dans le nord de l'Amérique. Arnold quitte ANNÉE 1776.

digne d'un général habile; mais en tout pays ce sont les succès que l'on juge & non pas les efforts. Arnold croyait avoir des sujets de chagrin & de mécontentement. Il abandonna l'armée, irrité contre quelques membres du Congrès qui le taxaient d'avarice & de vexations: ils lui reprochaient d'avoir commis des exactions à Montréal, sous le prétexte de suppléer aux besoins de l'armée, & lui avaient fait refuser le grade de Major général dû à ses services.

Bourgeyne retourne à Londres. Suiets de division entre lui & le gouverneur Carleton. de leurs fyltêmes.

CARLETON, après avoir repoussé les Américains & avoir détruit leur flotte sur le lac Champlain, s'était arrêté à Crown-Point & s'en était emparé; mais trouvant les Américains trop bien fortifiés dans le poste qu'ils Différence occupaient vers Ticonderago, il n'avait pas cru devoir les attaquer, quoiqu'il fût à la tête de plusieurs milliers de soldats sans compter les sauvages; il craignoit d'ailleurs de manquer de vivres dans les environs d'Albany. Il ne pouvoit plus espérer de traverser la nouvelle Angleterre, & de pénétrer dans la Pensilvanie; il se rembarqua pour retourner à Québec, où il sixa ses quartiers d'hiver. Le

Général Burgoyne ne l'avoit pas accompagné dans cette expédition; il étoit retourné à Londres pour y faire juger ses prétentions au commandement en chef. Aussitôt après son arrivée à Québec, il s'était occupé de l'éxécution du grand projet dont il avoit flatté la Cour de Londres, c'était de traverser les lacs, & de s'enfoncer dans l'intérieur des terres pour redescendre ensuite sur la nouvelle York, en même-temps que le Chevalier Howe aurait attaqué cette province & celle de New-Jersey du côté de la mer. Ce projet de campagne avoit quelque chose de grand, mais beaucoup d'obstacles se réunissaient pour empêcher qu'il ne pût s'accomplir. Il justifiait l'invasion du Canada que le Congrès n'avait approuvée qu'avec peine. Si les Américains ne s'étaient pas emparés dans l'année précédente des forts de Chambly & de S. Jean, où ils avaient fait deux régimens prisonniers, & où ils avaient trouvé une grande quantité de munitions, ils n'auraient pas formé & agguerri pendant tout l'hiver devant les murs de Québec un corps redou-

70 Essais Hist. ET POLIT.

Année 1776.

table de volontaires. Il n'y avait point de prodiges de valeur que l'on ne dût attendre de ceux qui avaient suivi un siège d'une si grande importance avec autant d'intelligence, de persévérance & d'activité. Si les Américains n'avaient point entrepris cette campagne, Burgoyne aurait peut-être éxécuté ses projets sans rencontrer d'ennemis, mais aux dangers que des hommes aguerris dans ces climats présentaient aux troupes Anglaises, se joignaient ceux d'une marche de plusieurs mois dans des bois, dans des montagnes & sur des lacs, où tant d'Européens avaient été défaits avant lui. Chaque jour, à chaque instant, il pouvait être attaqué par de nouvaux partis, maîtres de le suivre ou de le devancer sans qu'il pût s'en garantir.

Tous ces obstacles n'avaient point échapé à la pénétration de Carleton, qui voulait se rendre redoutable aux Américains sans jamais compromettre ses forces. Le systême de Burgoyne était tout-à-sait différent, & quand même celui-ci n'auroit pas eu l'ambition de commander en chef, ces deux Osficiers généraux n'auraient jamais pu s'ac-

1776.

Succès des royalistes dans la campagne de

La situation de la guerre à la fin de 1776 était telle, que de tous côtés les forces de l'Angleterre paraissaient triompher. Elle avait dans les différentes provinces trentequatre mille hommes de troupes réglées, une flotte considérable : elle comptoit sur les secours & la fidélité de plus de cent mille Torris, entre lesquels on remarquait des habitans distingués par leurs richesses & leur considération personnelle. Elle était en possession de New-York, de Rhod-Island & de la plus grande partie du pays de New-Jersey, & avait des postes & des magasins dans plusieurs autres parties du continent. Outre les douze vaisseaux qui formaient sa principale escadre, soixante-onze frégates ou bâtimens armés, & neuf mille matelots, parcouraient toutes les côtes, & prolongeaient, pour ainsi dire, d'un seul cordon, toute l'étendue du continent. Cependant les Chefs de la confédération ne manquaient point de confiance. Ce n'est pas au milieu des succès que l'on peut calculer

72 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année 1776.

= les efforts & les ressources d'un parti, c'est au milieu des revers. C'est en considérant la manière dont les Colonies-Confédérées ont soutenu leurs défaites & les ont réparées, que la politique pourra prononcer sur la force ou la faiblesse des Peuples les plus intéressans qui aient jusqu'à présent été soumis à ses jugemens.

fair prison-Décembre.

Le géné- Un évènement que l'on ne pouvait préral Lee est voir devait priver les Américains d'un de nier le 13 leurs Généraux. Charles Lée venait de rejoindre dans le Nouveau - Jersey l'armée de Washington, & son esprit inquiet & hardi, lui faisait employer jusqu'aux moindres momens. Tantôt il s'occupoit à choisir des positions militaires, où l'on pût établir quelques points de défense pour retarder la marche des Anglais vers Philadelphie; tantôt il allait reconnaître leurs dispositions, ou conférer avec les principaux membres du Congrès, sur les opérations de l'armée : il ne se tenait point sur ses gardes. Son activité, qui ne l'abandonnait jamais, ne lui permettait point de penser au danger. Le quatrième jour de son arrivée dans le pays de Jersey, ils'était posté avec douze hommes seulement, Anné à deux milles de Moristown, où il avait laissé le corps de troupes qu'il commandait. Il ne savait pas que des Partis Royalistes battaient la campagne : il coucha dans la maison d'un habitant, le 12 Décembre, accompagné seulement de son Aide-de-Camp. Il écrivit le lendemain à Moristown, à l'un des Officiers qui étaient sous ses ordres. Le Colonel Harcourt était aux environs avec un détachement de cavalerie légère ; il arrêta la lettre & l'Américain qui en était porteur. Il brisa le cachet, & trouvant la lettre fraîchement écrite, il força l'Américain en lui mettant le pistolet fur la gorge, de le conduire où était son Général. Charles Lée était avec son Aidede-Camp; ils s'occupaient à conférer sur un plan; l'habitation fut investie, & les onze Américains faits prisonniers avant qu'il fût averti du danger qui le menaçait. Les domestiques sautèrent par les fenêtres aux premiers coups de fusil que les Anglais tirerent en approchant de la maison. Alors

74 Essais HIST. ET POLIT.

Année 1776.

le Colonel Harcourt entra avec huit dragons dans la chambre où était Lée avec son Aide-de-Camp. Celui-ci fautant fur deux pistolets qui étaient à sa portée, les tira & se sauva, quoique dangereusement blessé. Un Officier Français était venu ce jour - là même se présenter au Général Américain; il était sorti par hasard, & se trouvait en ce moment à quelques pas de la maison: il vit de loin ce qui se passait & cherchait les moyens de s'enfuir, lorsque quatre hommes du détachement l'apperçurent; il essaya de se sauver par-dessus un mur voisin, mais les Anglais, après avoir tiré sur lui plusieurs coups de fusil qui ne le touchèrent pas, le joignirent & le forcèrent, à coups de plat de sabre, de se rendre leur prisonnier. Tous deux furent conduits au Lord Cornwallis, & ensuite au Général Howe, qui les tint dans une dure captivité. Ils éprouvèrent les plus mauvais traitemens pendant la route : l'Officier Français fut attaché à la queue des chevaux, & Cornwallis osa menacer Lée du dernier supplice.

Washington tait ses Mais les succès des Royalistes devaient

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 75

avoir un terme. Le Général Washington, ce même guerrier qui jusques-là n'avait fait ANNÉE pour ainsi dire que se désendre, & n'avait dispositions point voulu confier aux hasards la cause pour sorcer facrée de la liberté, se préparait à repousser anglaises. l'ennemi, qu'il voyait avec chagrin occuper un grand nombre de postes dans le Nouveau-Jersey, & qui ouvrant un front large à son armée, annonçait le desir de s'avancer avec sûreté jusques devant Philadelphie. Il entreprit de resserrer l'armée Anglaise, & de forcer tous les postes avancés, sans risquer de bataille. Quoi que puissent dire les envieux de la fortune sans égale & de la réputation immortelle de Washington, un 1emblable dessein prouve de grandes connoissances de l'art militaire, un coup-d'œil juste sur les différentes situations que présentait l'immense étendue du pays, & un vaste génie.

Le pouvoir du Congrès était si bien établi dès-lors, & le zèle des peuples en général si ferme & si constant, que malgré les revers, malgré la déroute du 6 Décembre, la présence de l'ennemi vainqueur & la

76 Essais HIST. ET POLIT.

Telle fut celle que Daniel Roberdeau adreffa aux volontaires de trouvalle viere versus de dix
terreur de Philadelphie, en moins de dix
huit jours l'armée se trouva renouvellée.

Washington qui connoissait les hommes,
leur courage & leur fragilité, voulait profiter de la première ardeur de ces troupes
républicaines. Il rassemblait & animait les
troupes à mesure qu'elles arrivaient, &
avant de se mettre en marche les Commandans de chaque corps sirent à son exemple
de courtes harangues à ces nouveaux guerriers qui n'avaient point encore combattu.
Telle sux volontaires de Pensilvanie.

Harangue du colonel Roberdeau.

» Mes amis, la providence a mis depuis quelque-temps notre patience à l'épreuve pour nous rendre les dignes défenseurs de la liberté. C'est l'amour de la liberté qui nous a fait quitter le sein de nos familles pour courir les hasards de la guerre: puisque je marche à votre tête, je dois essayer de vous faire entendre ce qui me paraît nécessaire pour votre intèrêt propre, & ce qui est encore au-dessus pour l'intèrêt de tous.»

» Ce moment de crise était réservé pour l'âge où nous vivons; tel est notre sort, &

il est impossible de lui résister : pour moi qui connais l'infolence des chefs de l'Angleterre à notre égard, je crois sermement que tôt ou tard ces deux peuples devaient se séparer d'une manière violente, & je me réjouis d'exister pour y prendre part. Est-il une fortune comparable à la liberté & à la paix? pouvons-nous souhaiter de laisser un meilleur héritage à nos enfans & à notre postérité? quant aux peines & aux fatigues de la guerre, je dois vous observer qu'une armée encore novice & qui n'est soutenue que par son courage, doit trouver d'abord d'innombrables difficultés à surmonter; c'est une nouvelle vie pour chacun de nous, & les commencemens, en tout état, sont ce qu'il y a de plus pénible. L'épée du guertier n'est pas à sa main un poids léger. De même qu'il affronte les dangers, il doit aussi supporter les inconvéniens de la guerre. Une vie dure & laborieuse est son partage, & il y a autant de gloire à la soutenir avec un mâle courage, qu'à tenir ferme devant le canon de l'ennemi. Il m'est venu beaucoup de plaintes au sujet des subsistances; je vous

Année 1776.

assure que rien n'a été négligé : cependant il ne faut pas vous flatter que l'abondance vous suivra par-tout; dans des temps difficiles, il faut savoir sacrisser à la nécessité. Si parmi vous il se trouve quelque ame assez insensible aux précieux avantages que doit nous procurer un effort de vertu, & qui vont décider du sort de nos familles, ou assez lâche pour priver sa patrie des services qu'elle exige de lui dans les instans les plus essentiels qui puissent jamais s'offrir à son zèle, c'est un sujet que nous ne craignons point de perdre, & qui n'est digne de l'attention d'aucun vrai Américain; mais il est d'autres mécontens dont je ne puis m'empêcher de parler, de quelque douleur que mon ame soit pénétrée. L'esprit chagrin que je remarque à plusieurs d'entre vous ne leur est point naturel. Je n'ai aucun doute sur votre valeur; mais je vous exhorte comme mes amis & mes camarades, à ne point écouter les féducteurs qui veulent jetter dans vos cœurs le trouble & l'inquiétude. On a entendu une voix s'écrier retournons chez nous, comment tiendrons nous contre les troupes du Roi? Quoi

mes chers amis, à peine entrés en campagne vous tourneriez le dos à l'ennemi? Ne Année nous suivra-t'il pas dans ces maisons où vous parlez de retourner, renforcé par des multitudes de Torris qui le joindront de toutes parts, aussi-tôt que vous serez retirés; mais nous avons des femmes & des enfans qu'il faut faire vivre? & ce sont autant de raisons de plus pour que vous restiez dans l'armée. Vous êtes ceux que le devoir empêche de partir. C'est ici qu'il faut établir vos défenfes, si vous voulez garantir vos foyers de tous les affreux ravages que vous avez vu exercer dans les cantons de Jersey. Que le salut de votre patrie ne sorte pas de votre idée. Portez la vue sur l'autre bord de ce fleuve, & qu'il ne soit jamais dit pour votre honneur que des hommes qui marchent pour six sols par jour, qui sont le rebut des prisons, qui n'ont eu d'option qu'entre ce métier & la mort, qui à ce prix seul ont promis de combattre pour la plus mauvaise des causes, & pour le plus mauvais des gouvernemens; que de tels hommes ont plus de cœur que vous, & savent mieux résister aux

Année 1776.

avons laissé derrière nous beaucoup de gens mal affectionnés, qui n'ont contribué en rien, ou que de mauvaise grace, au service du pays qui les nourrit : j'avoue encore qu'il peut y en avoir d'autres qui prositeront lâchement de votre absence pour s'enrichir; mais la bassesse de leur conduite vous servira-t'elle d'exemple? s'ils ont manqué au plus sacré des devoirs, ayons la gloire de le remplir tout entier».

» Je ne puis trop vous recommander l'esprit d'ordre & une stricte attention aux commandemens qui vous seront faits. L'ordre est l'ame de la liberté, sans lui la bravoure peut perdre beaucoup de son prix. C'est de sa discipline que l'armée Anglaise tire toute sa force; elle lui tient lieu de vertu, & quoique notre cause soit la plus belle que jamais des hommes ayent eu à désendre, la bravoure peut être insussissante si l'esprit d'ordre nous manque. Comme la bravoure est la partie qui abonde chez nous, ajoutons-y les avantages qui peuvent la faire valoir, & de cette union que le ciel dai-

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 81

gnera bénir, osons attendre les plus glorieux Année, succès dans la défense de nos justes droits».

DE semblables harangues sont des mo- L'élo-quence aninumens qui consacrent dans l'histoire, la mele coudisposition & le caractère des peuples & rage & forme les les talens des généraux. Daniel Roberdeau guerriers. était un des citoyens les plus riches de la Pensilvanie, & avait été président des hommes libres de cette province qui avaient voté pour l'indépendance & formé la convention générale pour changer le gouvernement. Il avait, comme la plupart des officiers Américains, l'estime des peuples & le talent précieux de les encourager; mais entre tous les autres le brigadier général Mifflin se faisait remarquer par son éloquence naturelle & l'ardeur de son courage. Il attroupait les habitans des villages, il montait sur la première élévation qui se rencontrait, & leur parlant avec autant d'abondance que d'énergie, il les animait en faveur de la patrie; ils le suivaient, il leur donnait des armes, & les conduisait aux combats où sans cesse il leur donnait des exemples de valeur.

CES soins réussirent tellement, que ces de Tren-

Tome II.

82 Essais HIST. ET POLIT.

bons Républicains, qui entendaient pour Année la première fois le bruit du canon, ne formerent plus qu'une armée de héros. Ils se cantonnerent sur le bord de la Delaware depuis Philadelphie jusqu'à Est-Town pour empêcher l'ennemi de passer la rivière.

> Les Royalistes se virent forcés par cette manœuvre de former des cantonnemens, qui trop éloignés les uns des autres diviserent leurs forces. Washington avec un corps de huit mille hommes passa la rivière dans la nuit de Noël. Le vingt dès le matin il arriva sur les postes avancés de Trentown; ceux qui les défendaient se replierent en fuyant. Alors il partagea ses troupes en quatre colonnes qui, ayant investi toutes les avenues, surprirent une brigade Hessoise qui s'était emparée de cette ville; elle était composée de seize cens hommes. A peine quatre cens s'échapperent, les autres furent faits prisonniers, & envoyés à Philadelphie. Les fuyars se répandant dans tous les quartiers de l'armée anglaise jusqu'à Brunswick y jetterent le trouble & l'allarme. Les généraux anglais commencerent à regretter de s'être

trop éloignés de leurs vaisseaux, & d'avoir laissé jusqu'à six lieues de distance entre leurs Année différens postes. Plusieurs des soldats sugitifs périrent dans leur course saisis du froid, égarés dans des chemins inconnus & enfoncés dans les bourbiers. Toute l'armée anglaise évacua aussi-tôt les postes avancés, & se replia jusqu'à Brunswick, où le lord Cornwallis s'enferma avec un corps de troupes considérable, tandis que Howe avec le reste de l'armée prenait ses quartiers d'hiver à New-Yorck.

De ce moment les Américains ne cesserent plus de vaincre, ils ne craignirent plus les effets de la discipline allemande qui les avait d'abord étonnés par la multitude & la célérité des mouvemens & des évolutions. Le vingt-huit Décembre le général Mifflin chassa les troupes du Roi du poste de Montmouth-court dans le Bas-Jersey, leur enleva leur bagage, & fit beaucoup de prisonniers.

Au commencement de Janvier le géné-Année ral Washington avait repassé la Delaware pour rassembler toutes ses troupes à Trentown. Le lord Cornwallis partit de Brunf- une bataille

Washing-

wick avec tous les renforts que le général ANNÉE Howe avait pu détacher de New-Yorck, 1777. rangée pour ne pas comproforces & 1 -: Stoire.

pour venir l'attaquer; mais ce général ne jugeant pas à propos de risquer un combat, mettre ses dètacha le lord Stirling avec une brigade conserver pour engager l'ennemi & retarder sa marle fruit de che. Le lord, suivant ses ordres, sit un seu très-vif en se retirant vers le bourg qu'il traversa à cinq heures du soir pour rejoindre le gros de l'armée. Les Anglais firent halte à Trentown le 6 Janvier, & les gardes avancées des deux partis se trouverent à cinquante pas les unes des autres. Les Anglais s'attendaient à livrer le lendemain une bataille rangée, mais le moment n'était pas venu: Washington, par des mesures sagement prises, & laissant ses seux allumés, décampa pendant la nuit du sept; il évita par une marche précipitée une affaire décisive & meurtrière, où peut-être il auroit laissé trop d'avantage à son ennemi, & se ménagea le temps de choisir un campement plus commode.

Cornwallis le croyait devant lui, mais Détour habile de dès le point du jour le général Américain WachingSUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 85

tomba fur le village de Princetown qu'il efpérait surprendre. Il rencontra trois régi- Annés mens Anglais & un détachement des trou-ton. Déroupes Hessoisses postés à cinq cens pas aude-cetown, vant du village, ils venaient d'être avertis de son arrivéee, & firent une vigoureuse défense; mais ils furent obligés de céder & de prendre la fuite, laissant les Américains maîtres de leurs bagages & de leurs munitions.

Washington ne s'arrêta pas à Princetown. Il prend Il avait dessein d'aller jusqu'à Brunswick où les quaril aurait délivré Charles Lée de sa prison; ver à Mos mais ses troupes étaient fatiguées, un de ses détachemens qu'il attendait ne put le rejoindre, & fut arrêté par une chaussée qu'il falloit traverser & qui s'était rompue. Après avoir affaibli & déconcerté une armée supérieure à la sienne, & l'avoir réduite à ne pouvoir rien entreprendre, il se retira à Sommerset, & gagna Moristown, où il prit ses quartiers d'hiver le 16 Janvier. Il s'attacha à resserrer les lignes de l'armée Anglaise, & de ce moment elles ne cesserent plus de l'être. Il s'était posté sur des hauteurs qui

Année 1777.

commandaient absolument tous les postes ennemis, & il était inattaquable dans sa po-Grion.

Les détachemens & de l'armée anglaise font tans ceffe batrus, dispersés ou pris.

Les détachemens Anglais étaient presles convois que toujours arrêtés, dispersés, ou faits prisonniers par les Américains. Ils étaient obligés de mettre des corps nombreux en campagne pour se procurer des vivres & des fourages, & sans cesse on leur enlevait des hommes, des chevaux, des chariots. Dans les premiers jours de Février les Américains enleverent au-delà des lignes autour de Brunswick, une quantité considérable de bestiaux, de chevaux & de caisfons.

Beaux combats particuliers des colonels Scott & Diken. ton.

CHAQUE jour était marqué par de nouveaux succès. Le 10 Février le colonel Scott, de la division du Lord Stirling, ayant été attaqué dans ses cantonnemens à Quibleton par trois mille Anglais ou Allemans sortis de Brunswick, leur tua trois cens hommes & leur fit cent prisonniers. Le 20 Février un détachement de la milice de Jerfey d'environ quatre cens cinquante hommes, sous les ordres du colonel Dikenson,

arraqua les Anglais dans leur poste du Pont de Milstone. Ce brave Américain, à la tête Année de son détachement, traversa la rivière au milieu des glaçons, & dans l'eau jusqu'audessus de la ceinture : ce poste était désendu par fix cens hommes, mais se trouvant pris en flanc, ils ne purent faire usage que de trois pieces de canon qui défendaient le passage du pont. C'en devait être assez pour repousser les Américains qui n'avaient point d'artillerie: cependant ces derniers, quoique inférieurs en nombre, les chasserent de leur poste, leur tuerent vingt-quatre hommes, firent douze prisonniers & un butin confidérable.

Les Anglais étaient obligés d'envoyer, pour se procurer des provisions & des sourages, des partis de cinq à six cens hommes, & souvent ils ne revenaient pas. Tous les jours les détachemens Américains ramenaient des prisonniers, des chariots & des chevaux. Ils enleverent dans la seule journée du 21 Février quarante sept chariots & cens six chevaux. Putnam s'empara peu de jours après de quatre-vingt-seize chariots chargés de provisions.

Le général Howe, que cette guerre ré-ANNÉE duisait aux plus dures extrémités, voyant 1777. Howede-que les chevaux mouraient faute de foumande une rage, que les provisions manquaient pour **fuspension** d'armes qui les hommes, que les hôpitaux étaient surlui est refuchargés de malades, que la dyssenterie était fée. dans son armée, tandis qu'elle s'affaiblissait d'ailleurs par le grand nombre des déserteurs & des prisonniers, fit demander à Washington une suspension d'armes jusques au mois d'Avril: le Général Américain avait d'autres projets, & la refusa. Il se hâtait de chasser les Anglais du pays de Jersey.

Ce que faisait alors Carleton dans le nord.

La prospérité des armes anglaises au Canada n'était pas à la fin de l'hiver beaucoup plus grande que dans le Jersey. Le colonel Frazer commandait à Montréal un corps qui était réduit à deux cens hommes: il y avait cent cinquante soldats au sort Saint-Jean, & autant à Chambly. Un détachement des Allemands de Hesse & de Waldeck, que l'on avait placé aux trois rivières, s'était soulevé plusieurs sois. Carleton avait été obligé de faire marcher cont'reux les troupes anglaises. Toutes les

opérations de ce gouverneur se bornèrent Anné à envoyer sur les frontières de la Nouvelle-Angleterre un parti de cent cinquante brigands canadiens, foutenus de quatre-vingt sauvages déterminés, auxquels on avait promis vingt livres sterlings pour chaque chevelure d'américain qu'ils rapporteraient. Par ce moyen toute communication était interrompue entre la Nouvelle-Angleterre & le Canada. Si quelque marchand, si quelque voyageur avait le malheur de s'égarer vers ces frontières désolées, ses ballots, ses bagages étaient enlevés, sa mort était certaine.

Le général Washington ayant repris Affaire de tous les postes fortissés dont les Anglais Pecks'hill. Le Congrès s'étaient d'abord emparés dans le pays de fait faire à New-Jersey, avait traversé cette province des remer-& établi des cazernes & des magasins aux cimens puenvirons du bourg de Pecks'hill, sur la rivière d'Hudson. Le Général Howe résolut d'attaquer ce poste, trop voisin de la Nouvelle-York, & d'où les Américains auraient eu trop de facilité à faire quelqu'entreprise sur cette conquête, encore mal affurée.

Année 1777.

Le dimanche 23 Mars, fur les onze heures du matin, la frégate la Brune, deux galères, une petite frégate bâtie à New-York par les Anglais, & quatre vaisseaux de transport, vinrent mouiller dans la baie de Pecks'hill. Quatre régimens, quatre pièces d'artillerie & cinquante artilleurs débarquèrent , à une heure après midi, sous le canon des galères, & prirent terre à l'anse du Lent, sur le côté méridional de la baie, à un mille & demi du bourg. Ils allèrent au sud-est du bourg se former, vers la hauteur de Cronk: en même temps des bateaux à rames gagnaient l'embarcadère du nord, comme pour prendre les Américains en flanc & les tourner. Le grand nombre des bateaux fit juger au général Macdougal que les forces de l'ennemi étaient supérieures aux siennes; mais il voulut s'en assurer avant de quitter ce poste, dont la retraite était facile. Il attendit que l'ennemi se sût approché à la portée du fusil, mais lorsqu'il eut vu des corps beaucoup plus nombreux que ceux qu'il avait fous ses ordres, il fit enlever, sans SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 91

cesser de combattre, toute son artillerie, & détruisit toutes les munitions, laissant un seul canon de fer qui resta faute de chevaux. Alors il se retira en bon ordre, & faisant un feu très-vif, au corps de cazernes, à deux milles & demi du bourg de Pecks'hill. Il n'eut qu'un seul homme blessé mortellement. L'armée anglaise s'établit aussi-tôt dans le bourg, voulant s'assurer de l'entrée de la montagne & des moulins où se trouvaient les farines appartenantes aux troupes continentales. Elle mit le feu au magasin du commissaire, où il y avait une affez grande quantité de boucauds de sucre, que des corsaires y avaient mis en garde. Mais dans la foirée du 24, Macdougal détacha le colonel Willet, à la tête de soixante hommes : celui - ci pénétra, sans être découvert, jusqu'au flanc droit du piquet des Anglais, tandis qu'un autre parti détaché vers sa gauche,

attirait leur attention de ce côté; par cette manœuvre, il arriva sur le piquet avant qu'on l'eût apperçu : d'autres corps, disposés à des distances combinées, s'avançaient

Année 1777.

pour le soutenir. Les Anglais ignorant la force du détachement, & se voyant attaqués avec la plus grande fureur, se replièrent en désordre, & les quatre régimens se rembarquèrent, persuadés qu'il était arrivé un puissant renfort aux Américains. Dès le lendemain ceux-ci reprirent possession du bourg, & dans l'après-midi l'armée anglaise redescendit la rivière, cherchant de côté & d'autre du bétail & des vivres. Macdougal & ses principaux officiers donnèrent en cette occasion des preuves de bravoure & d'intelligence, & le Congrès, habile à encourager les défenseurs de la patrie, fit faire à ce général des remercimens publics.

Arrivée de l'Amphitrite & plusieurs feaux europeens.

Dans le même temps la frégate l'Amphitrite & plusieurs autres vaisseaux d'Euautres vaif rope arriverent à Portsmouth, dans la Baie de Massachusett : ces vaisseaux apportaient aux Américains des chargemens complets d'habits, d'armes & de munitions, des officiers français ingénieurs & artilleurs, & toutes les choses nécessaires pour la guerre.

A la veille de recommencer une campagne ruineuse, les débats se renouvel- ANNÉE laient dans le Parlement : il y avait deux ans que le lord Chatam, ce vieillard si cé-parlement; lebre, n'avait paru aux affemblées; il s'en williamétait retiré depuis que son projet, pour Pitt. pacifier l'Amérique, avait été rejetté. Il s'était borné à déployer dans l'intérieur de sa maison les malheurs de sa patrie qu'il avait tant aimée, & à laquelle il avait procuré tant de gloire, il crut devoir faire un dernier effort. Je ne puis raconter avec trop de détail ce qui se passa dans cette assemblée, c'était le 30 Mai 1777. Pitt avait fait demander à être entendu. Il entra dans la chambre des pairs, s'appuvant sur ses béquilles. Après avoir fait des excuses, d'avoir demandé un jour fixe pour ouvrir un avis, il entra en matière, mais sa poitrine épuisée ne pouvait suffire à son éloquence; il parla d'un ton de voix si bas, que peu de personnes parvinrent à l'entendre. A peine eut-il dit quelques mots sur la ruine imminente de l'Angleterre, que ce terrible arrêt sortit de

ANNÉE 1777.

- sa bouche. « Si l'on s'obstine à poursuivre » la guerre en Amérique, si on ne la cesse » pas au contraite sur le champ, l'Angle-» terre va être perdue sans ressource. La plus » prompte réconciliation avec les Améri-» cains est le seul moyen de salut qui lui » reste. Tout délai, ne fut - il que de six » femaines, rendra cette réconciliation » impossible. »

Il censura vivement les pleins pouvoirs que l'on prétendait avoir donnés, aux freres Howe pour traiter avec les Américains. Jamais des hommes libres, dit-il, ne consentiront à vous rendre les armes. Ils vous diront, comme jadis les Lacédémoniens aux Perses, nous les poserons à terre, mais venez vous-mêmes les ramasser. Il parla des mercenaires étrangers dans les termes les plus méprisans, & repéta cette vérité prononcée tant de fois. « Rien n'est plus absurde que de prétendre conquérir une république aussi vaste, aussi peuplée que l'Amérique septentrionale avec une troupe d'Allemands disciplinés.»

qu'on dé- MAIS le motif qu'il fit le plus valoir,

sur l'Amérique septentrionale. 95

c'est le danger qu'il y avait à continuer la déclarer à la France. « Les Français, clare la disait-il, de tous temps nos ennemis, ti-guerre à la rent le plus grand parti de notre guerre en Amérique. Le commerce de nos colonies se tourne de leur côté, & ils lui donnent tout l'encouragement qui est en leur pouvoir. On agite même un traité entre la France & l'Amérique. Nous devons sans balancer déclarer la guerre à la France. Il le faudrait encore, quand même nous n'aurions qu'une feule escadre en état de fortir. La France trouve plus d'avantage à éviter de rompre ouvertement avec nous & à fomenter notre guerre d'Amérique; c'est ce qu'il nous importe de ne pas soussfrir plus long-temps. C'était en effet le moment de se porter à cette réfolution vigoureuse, l'Angleterre aurait encore une fois étonné les nations. Le cabinet de Londres pouvait-il ignorer qu'après que l'Angleterre aurait épuifé ses ressources, il lui resterait à combattre contre la France & l'Espagne, & que

96 Essais hist. et polit.

Année 1777.

eles cours de l'Escurial & de Versailles n'attendraient, pour accabler les Anglais, que le moment où elles ne les croiraient plus à craindre? Si, deux ans après le discours de Chatam, les Anglais chassés de l'Amérique, agités dans leur pays par des divisions funestes, ayant à pacifier des troubles en Irlande, n'ayant plus de commerce, épuisés d'hommes & d'argent, ont sçu, par les seuls effets de leur excellente constitution politique, résister aux efforts réunis des Américains, de la France & de l'Espagne, ne peut-on pas présumer qu'à l'époque où Chatam leur coaseillait la guerre, ils auraient pu s'indemniser avec avantage fur les trésors du Mexique & des Antilles, de Cadix & de Bordeaux, des pertes qu'ils avaient faites dans le septentrion de l'Amérique. Ces pertes n'étaient pas alors la moitié de ce qu'elles sont devenues. Tous les projets de traités & d'alliances auraient été déconcertés par cet évènement. Les querelles du thé & des impôts à Boston se seraient évanouies, l'héroisme national

sur l'Amérique septentrionale. 97

se serait régénéré d'un bout de l'univers Annés à l'autre, & l'Amérique aurait été plus étroitement unie à la mère-patrie par les liens heureux de l'intèrêt & de la liberté, que jamais province affervie ne le fera à ses tyrans par les pesantes chaînes du despotisme.

1777.

CEPENDANT la motion du lord Chatam La motion fut hardiment combattue par le lord Ger-Chatam est maine, un des principaux agens de la foutenue junte & du parti de Betfort; envain le duc sicion; mais de Grafton voulut la soutenir; envain le la cour la lord Cambden l'appuya fortement, en fait rejeter. disant qu'il opinait pour que l'Angleterre eût la guerre contre tout l'univers, & la paix avec l'Amérique; envain le Iord Shelburne donna les informations les plus précises sur les armemens de la France & de l'Espagne, & parla en homme bien instruit de ce qui se tramait entre les agens Américains & les ministres de la France. Pouvez-vous ajouter foi, disaitil, aux assurances de cette cour, tant que Deane & Franklin infulteront à Paris l'Ambassadeur d'Angleterre? On veut vous Tome II.

98 Essais Hist. ET Polit.

Année 1777.

faire croire que ce sont des marchands qui assistent les Américains, & qu'on ne peut les en empêcher. Les marchands français ne le feraient point, s'ils n'étaient aidés par leur gouvernement. Les marchands français sont trop pauvres pour courir de tels risques, & il n'y en a pas un seul en état de faire un crédit de cinq mille livres sterlings. * Le lord Weymouth,

^{*} J'avoue avec bien du regret que le lord Shelburne avait raison. Il est déplorable que dans un État où les revenus annuels qui entrent net dans les coffres du Roi, montant à plus de 400 millions, dans un pays qui commande les deux mers, qui abonde en grains, en vins, en huiles, en fruits, en pâturages, & où la population s'élève à plus de vingt millions d'hommes, il y ait aussi peu de négocians. Je l'ai dit quelque part dans un autre ouvrage : c'est que l'état de négociant ne passe point à trois générations. Les préjugés du gouvernement monarchique s'y opposent. Aussi-tôt qu'un homme a acquis dans le commerce un capital de quinze ou vingt mille livres sterlings, ce qui est regardé comme un commencement de fortune en Hollande & en Angleterre, il rougit de son état & se fait annoblir; achette une charge à son fils, & marie ses filles avec des gentilshommes. Un colonel ne veut pas que son beau-père continue le commerce; celui-ci abandonne ses correspondances à des commis, qui comme lui travaillent sans fonds, & s'ils sont heureux, finissent de la même manière. Je trouve fort juste

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 90

secrétaire d'état des affaires étrangères, entreprit de faire voir que l'Angleterre Année devait être parfaitement tranquille sur le compte de la France, & cela passa pour démontré dans la majorité. La motion du lord Chatam fut rejettée. Ce fut un sujet de félicitation dans le parti du Roi. Il semblait que ce fût un motif de satisfaction pour ses favoris de voir la Grande Bretagne, cette puissance accoutumée à être l'arbître des querelles de ses voisins, qui briguaient ses suffrages, réduite à la situation humiliante de ne devoir sa sûreté qu'à leur compassion; se contenter d'assurances d'amitié dont elle connaissait la fausseté, se plaindre d'hostilités dont elle n'osait témoigner son ressentiment, manquer à ses alliés, traiter ses sujets avec

d'accorder la noblesse à des négocians, dans un pays où la noblesse est une prérogative nécessaire, & je désirerais que les principaux armateurs fussent annoblis gratuitement tour-à-tour; mais je pense que ce devrait toujours être à condition qu'un de leurs enfans continuerait le commerce, & qu'il perdît, en changeant d'état, les privilèges de la noblesse paternelle.

100 ESSAIS HIST. ET POLIT.

injustice & violence, ramper devant ses Année ennemis, & ne trouver d'appui que dans 1777. le secours de quelques sers allemands, tandis que des millions de sujets britanniques imploraient l'assistance de la France

pour défendre leurs privilèges.

La féparation de l'Amérique & de La féparation des l'Angleterre était désormais achevée. Non-colonies & de la mé-seulement les Colonies avaient déclaré tropole tropole diait ache-l'indépendance, elles avaient changé la forme de leur gouvernement. On pourrait s'étonner de voir treize provinces s'unir & se confédérer sous l'administration générale du Congrès, & cependant créer dans leur intérieur des gouvernemens particuliers & différens. Pour juger de ces constitutions diverses, quoique toutes établies sur des bases à peu près semblables, il faut considérer quelle était la disposition des esprits dans les principaux états au moment où l'indépendance avait été déclarée, & comment ils étaient parvenus à se déterminer tous en même-temps à cet acte important & hardi. Les discours faits au Parlement sur la prétendue poltronerie

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 101

des Américains, avaient rendu la sépara-Anné tion inévitable; si ceux qui avaient alors quelque pouvoir à Londres avaient desiré une réconciliation, ils se seraient bien gardés de détruire les liens d'estime & de considération réciproques, qui pouvaient seuls rassembler les différentes parties du même empire. Mais la plupart des gens en place sont comparables à ceux que l'ennui ou la curiosité conduisent sur le faîte de ces tours élevées qui se rencontrent dans nos grandes villes. Lorfqu'ils jettent les yeux au-dessous d'eux, ils voudraient envain distinguer les objets. Ils n'apperçoivent que des flots de populace qui s'agitent confusément en différens sens, ils ne peuvent démêler les affaires qui mettent tant d'hommes en mouvement; s'il survient un tumulte, ils n'en reconnaîtront point les auteurs & n'en découvriront point les causes. Dans cette grande distance qu'ils ont mise volontairement entre le peuple & eux, plus ils fixent leurs regards, plus la tête leur tourne.

RIEN ne hâtait & n'affurait davantage Réazzions fur tous les

102 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année 1777. dens.

la féparation de l'Angleterre & de fes Colonies que les actes de législation. Ces' faits précé-nouvelles loix en disaient plus à tout homme éclairé que les récits des gazettes, les proclamations du Congrès & les débats du Parlement. Elles constataient une volonté permanente & universelle de renoncer au gouvernement britannique, elles avertissaient & prouvaient en même temps que ce renoncement était devenu indifpensable, & ne pouvait pas être longtemps retardé.

> La guerre de l'Amérique, différente de toutes les autres guerres, par la foule des calamités qu'elle a produites, avait changé l'équilibre de la politique en Angleterre; elle avait causé une subversion dans les loix de ce royaume, elle s'était faite & foutenue par les armes & par les loix; réunissant ainsi les objets opposés & extrêmes, on n'avait pas fait un pas dans cette guerre sans fouler aux pieds quelque maxime de justice ou quelque principe naturel de l'administration publique. Les plus dangereux exemples avaient été don-

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 103

nés par l'interdit de Boston, par le bill de Année Massachuset, par celui de l'armée & par cette longue suite d'actes du Parlement. tous contraires à la constitution britannique. L'essai d'un seul de ces actes eût été impossible dans la Métropole, mais en les éloignant du fol principal, ils avaient en quelque sorte pris racine dans la légissetion anglaise, & la postérité des habitans de Londres en trouvera les fruits amères.

Cependant l'ébranlement de la constitution de ce puissant empire & ses malheurs politiques ne sont peut-être pas les plus dangereux effets de cette révolution.

SI les mœurs des Anglais étaient restées Corrupintactes, elles auraient pu corriger ou du moins tempérer les vices de la constitution dégénérée; mais les Anglais devenus presque tous de riches voyageurs, avaient rapporté dans leur patrie la corruption des autres nations. Les principaux d'entr'eux avaient vu que dans d'autres pays, le mérite n'accompagnait pas toujours la puissance & les fausses grandeurs, & ils

l'Angle-

104 Essais Hist. ET Polit.

Année 1777. étaient parvenus à faire multiplier dans la chambre haute le nombre des ducs & des pairs afin de s'y placer; ils avaient dérangé l'équilibre des suffrages, parce que leur élévation exigeait de la reconnoissance envers la cabale qui les avait portés à ce haut rang. D'autres avaient vu dans des empires qu'ils avaient parcourus, les peuples des villes & des campagnes courbés devant leurs seigneurs, opprimés par les gens de fortune. Malheureux, foulés aux pieds, dégradés pour ainsi dire des prérogatives de l'homme, & néanmoins portant avec eux l'extérieur de la joie, accoutumés à leur esclavage au point de n'en pas sentir le poids; ils avaient pensé qu'ils ne devaient plus craindre de peser sur les peuples & de les opprimer; & que ce qu'on appellait abus de la puissance n'était qu'une subordination utile pour celui qui y était soumis. On ne retrouvait plus en eux les traits de cette générolité, de cette humanité compagne de la grandeur d'ame, & qui avaient distingué la nation britannique.

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 106

Cette corruption n'avait pas tardé à Ann s'emparer du gros de la nation. La guerre 1777. fuspend l'effet des obligations morales. Les guerres civiles fur-tout font celles dont la fatale influence agit le plus sur les mœurs d'une nation. En altérant sa politique elles détruisent les sentimens de justice & d'équité, car elles apprennent aux hommes à regarder leurs concitovens comme leurs ennemis, & tout le corps de la nation leur devient insensiblement moins cher. Les noms mêmes d'affection & de parenté qui cimentaient entr'eux une union falutaire, ne sont plus qu'un aliment aux haînes & aux fureurs de parti. On en vient, comme le remarquait sagement Edmond Burke, à se réjouir sur la nouvelle du carnage ou de la captivité d'un grand nombre de personnes dont les noms nous sont familiers, & à trouver heureux qu'ils ayent été massacrés par de barbares mercenaires tirés de la fange des pays de Servage. « Je rougis, disait cet

orateur, de ce que le bras féroce d'un soldat étranger faisant couler comme l'eau

106 Essais Hist. ET Polit.

Année 1777-

le sang de nos freres; plusieurs d'entre nous triomphent & se félicitent, comme s'ils avaient fait eux - mêmes quelque grand exploit.»

Non-seulement cette guerre avait été désaprouvée, par tout ce que l'Angleterre avait de patriotes & d'hommes d'état; elle consternait les philosophes, & le docteur Hume regrettait en mourant d'avoir vécu assez long-temps pour en être témoin.

Dans de telles circonstances le petit

L'Angleterre elledre.

même avait nombre d'hommes justes & sages qui restait éclairé les à la nation ne servait qu'à éclairer les sur le parti Américains sur leurs propres intèrêts. Le qu'ils de-vaient pren- fameux mémoire du docteur Price; les lettres d'Edmond Burke sur la suspension de l'habeas corpus, les représentations du lord Rich'mond, de Wilkes, de Dunning & de Fox sur l'acte de Quebec & l'interdit de Boston, avaient fixé par une discussion utile & publique, la plupart des principes si bien développés dans le manifeste ingénieux, intitulé: le Sens Commun. Principes qui motiverent depuis la déclaration d'indépendance.

Année 1777.

LIVRE NEUVIEME.

Nouvelles constitutions des Etats-Unis.

Discussions qui avaient précédé la déclation d'indépendance.

Quelles formes de gouvernement & quelles loix les peuples adoptèrent après cette déclaration.

La plus grande partie du peuple ne Washings'attendait pas à une si prompte révoluton n'avait tion. Washington lui-même n'avait point sur une récompté sur cet évènement. Une lettre volution aussi qu'il écrivait, peu de temps auparavant, prompte, à sa semme, & qui, ayant été interceptée, a été imprimée en France & en Angleterre, prouve qu'il n'avait point alors d'autre objet en vue que de faire révoquer les actes oppressifs, & de procurer à son pays des conditions honorables,

108 Essais HIST. ET POLIT.

mais conformes aux anciennes chartres des 1777. Colonies & aux droits de la fouveraineté britannique.

Lettre de ... « Pourquoi vous plaignez-vous de Washingwasning-ton, du 24 » ma réserve, & quelles sont vos raisons, Juin 1776. » pour imaginer que je me désie de votre » prudence ou de votre fidélité? Je sais » qu'on ne peut posséder ces deux qualités » dans un degré plus éminent que vous. » Mais, pourquoi irais-je vous ennuyer de » détails fastidieux, de projets & de plans » qui varient sans cesse, & qui par consé-» quent pourraient être abandonnés au mo-» ment où je vous les apprendrais? Qu'il » vous suffise de savoir ce que je vous ai » déjà dit plusieurs fois, c'est que tant » que j'aurai le commandement de l'armée, » tous les préparatifs de guerre n'auront

» jamais que la paix pour objet. Il est im-» possible de supposer que, dans le loisser » & le repos des quartiers d'hiver, les

» esprits plus calmes n'entendent pas la » voix de la raison. Le seul véritable in-

» tèrêt de l'Amérique & de l'Angleterre,

» c'est une réconciliation; la guerre ne peut

» être que funeste aux deux partis, & il Année » faudra une longue paix pour fermer leurs » plaies. Ce sont-là des vérités de la plus » grande évidence, il faudra bien à la fin » que nous nous rapprochions & que nous » redevenions amis, car nous ne pouvons » nous passer des Anglais, & ils ne peuvent » se passer de nous. On a de la peine à » concevoir ce qui nous empêche de con-» venir dès-à-présent de quelques conditions » raisonnables, sans attendre qu'à force » de nous épuiser réciproquement par d'ex-» travagantes hostilités, nous nous soyons » mis les uns les autres à deux doigts de » notre perte. » Les commissaires anglais & » les nôtres doivent sentir la force de ces » raisons aussi bien que moi, & je ne puis » imaginer ce qui peut mettre obstacle à » une négociation & par conséquent à la » paix. Vous qui connaissez mon cœur, vous » savez qu'il ne forme point de vœu plus » ardent; mais je suis préparé à tous les » évènemens, à l'exception d'un seul, je » veux dire une paix honteuse. S'il n'y a » pas d'autre moyen de faire cesser la

110 Essais Hist. ET Polit.

» guerre, je continuerai malgré moi cet

Année

» horrible métier; & dût-il m'en couter

» tout ce que j'ai de plus cher au monde,

» je ne négligerai rien de ce qui pourra

» fuppléer à mon infuffisance, pour parve
» nir à remplir un objet aussi utile pour

» la Grande Bretagne & pour l'Amérique,

» puisqu'il tend à établir sur une base so
» lide la sûreté politique & la prospérité

» des deux pays, &c. » Lettre de Washington

à sa femme, datée du 24 Juin 1776.

Comment les peuples furent entraînés à l'indépendance.

Tels étaient les sentimens intimes du général Washington. Cependant l'assemblée provinciale de la Caroline septentrionale avait autorisé, par délibération du 12 Avril précédent, ses délégués au Congrès à vôter pour l'indépendance, & à contracter des alliances au-dehors, réservant à l'assemblée le droit de se donner une constitution & des loix, & de nommer de temps à autres des délégués chargés de se joindre à ceux des autres Colonies pour les objets qui l'exigeraient.

La Caroline méridionale avait devancé toutes les autres Colonies en se donnant

à elle-même une forme de gouvernement. Année La convention de la Virginie assemblée en commission générale & extraordinaire le 15 Mai, au nombre de cent douze membres, avait unanimement résolu : que les délégués nommés pour représenter cette Colonie dans le Congrès général, recevraient pour instruction de proposer à ce corps respectable de déclarer les Colonies-Unies, états absolument libres & indépendans de toute soumission à la couronne ou au parlement de la Grande-Bretagne; & de donner le consentement de cette Colonie, aux déclarations & aux mesures qui seraient jugées nécessaires par le Congrès pour contracter des alliances étrangères & former une confédération solide des Colonies dans le temps & de la manière qui lui paraîtraient les meilleurs; pourvu que le pouvoir de faire un gouvernement & de règler l'administration intérieure dans chaque Colonie fût laissé à l'autorité législative de chacune d'elles respectivement.

La province de la Virginie était toujours celle qui montrait le plus d'ardeur pour la

112 ESSAIS HIST. ET POLIT.

liberté, qui prenait les mesures les plus actives, qui fournissait les plus grandes levées d'hommes & d'argent & le plus promptement. C'était une suite des cruautés abominables du lord Dunmore qui avaient soulevé tous les esprits & armé

toutes les mains.

La Nouvelle-Angleterre avait fait réitérer au Congrès général ses instances sur la nécessité de rompre avec la Grande-Bretagne, assurant que si le Congrès se décidait pour l'indépendance, les provinces la soutiendraient aux dépens de ce qu'elles avaient de plus cher.

Mais il y avait au Mariland beaucoup de catholiques romains: William Eden, gouverneur de cette province, avait compté sur les divisions qui devaient exister entr'eux & les Presbytériens ou les Anglicans. Il s'éleva en esset quelques troubles sur la résolution qui avait été prise, de ne plus prier pour le roi d'Angleterre. Les dévots prétendaient que les fautes du Roiétaient un motif de prier Dieu pour lui, parce que la Providence, exauçant les

vœux des bons peuples, le ramenerait Année peut-être à prendre soin de leur bonheur & à remplir ses devoirs. Il se tint une assemblée où la majorité s'opposa à la déclaration d'indépendance; les choses allèrent jusqu'à rappeller les délégués que la Colonie avait envoyés au Congrès général, mais enfin ils reconnurent la main qui voulait faire germer entr'eux les femences de discorde, & se réunirent pour secouer le joug de la Grande-Bretagne. Après de mûres délibérations, ils déclarerent qu'ils préféraient la liberté à toute autre considération. Le gouverneur fut renvoyé, les loix furent changées, cependant ils n'accédèrent point encore formellement à la confédération ni aux traités qui pourraient être faits avec des puissances étrangères, & ils n'ont donné leur confentement & leur ratification qu'en 1781.

William Eden avait épousé une des sœurs de Frédéric Calvert, dernier baron de Baltimore, qui lui avait conféré le gouvernement du Mariland. Quoiqu'il eût ma-

Tome II.

114 ESSAIS HIST. ET POLIT.

1777.

nifesté l'intention de travailler autant qu'il le pourrait à l'affervissement de la Co-Ionie, la convention du Mariland eut égard à la modération dont il avait usé dans des temps plus tranquilles, à ses qualités personnelles, & aux pouvoirs qui le mettaient à la place des anciens fondateurs de la Colonie. Elle ne se permit ancune violence contre lui, elle le pria seulement de se retirer à bord d'un des vaisseaux du Roi, & ayant choisi la frégate le Forrey, le Président de la convention & d'autres notables de la province l'accompagnèrent jusqu'à son embarquement. Eden partit pour Londres où il devint Sous-secrétaire d'état.

l'indépendance.

Débats en IL y avait eu à Philadelphie de grands Pensilvanie au sujet de l'indépendance, le Congrès ayant arrêté que les Colonies travailleraient à se donner de nouvelles formes de gouvernement. Les hommes libres de la Pensilvanie s'assemblèrent à Philadelphie le 20 Mai, & Daniel Roberdeau ayant été nommé président, on sit lecture de l'arrêté du Congrès. On lut

ensuite les instructions de la chambre ANNÉE d'assemblée à ses délégués au Congrès, datées du 9 Novembre 1775. Elle enjoignait expressément de rejetter au nom du pays toutes propositions tendantes à opérer une féparation d'avec la métropole; & un changement dans la forme du gouvernement. La matière ayant été mise en délibération, il fut arrêté, 1°. que ces instructions pouvaient avoir l'effet dangereux de retirer la province de Pensilvanie de l'heureuse union qui faisait la gloire & la sûreté commune. 2°. Que la chambre de représentans, alors existante, n'avait point été élue pour former un nouveau gouvernement. 3°. Qu'il serait fait sans délai une protestation contre le pouvoir que cette chambre voudrait s'attribuer, de mettre en exécution l'arrêté du Congrès. 4°. Que le gouvernement actuel ne convenait point aux circonstances. 5°. Qu'il fallait qu'une convention provinciale fût choisie par le peuple, pour l'objet exprès d'en former un nouveau; qu'enfin le co-

116 ESSAIS HIST. ET POLIT.

1777.

mité de la ville & libertés de Philadelphie serait prié d'envoyer l'arrêté du Congrès aux différens comités dans la province, & de convoquer un certain nombre de membres des comités de chaque comté, pour tenir une conférence provinciale & déterminer le nombre des membres dont serait composée la convention, pour former un nouveau gouvernement.

En conséquence du troisième article de cet arrêté populaire, il sut adressé à la chambre des représentants formée suivant l'ancienne chartre de Pensilvanie, des protestations signées de Daniel Roberdeau en qualité de président; la chambre répondit à ces protestations par une remontrance ayant pour titre. Aux honorables les représentants des hommes libres de la province de Pensilvanie, tenant assemblée. Elle prétendait que ces protestations étaient une démarche capable d'empêcher un grand nombre des habitants de la Pensilvanie, de conserver leur ancien zèle pour la cause commune; que, pénétrés de la plus pro-

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 117

fonde vénération pour leurs droits civils ANN & religieux, tels qu'ils leur avaient été 1777. assurés par leur chartre, ils n'avaient jamais pensé, lorsqu'ils s'étaient engagés au soutien des droits d'une province voisine & au maintien de sa chartre, qu'on les sommerait un jour de faire le sacrifice de leurs propres droits. Ces remontrances étaient terminées par une recommandation, de ne point oublier que, dans des temps de désordre, on ne doit se décider à des changemens qu'avec la plus grande circonspection, & n'adopter que ceux qui sont absolument nécessaires.

Plusieurs des habitans de cette province renonçaient avec regret à des loix qui leur avaient été données par Guillaume Penn, dont la mémoire était adorée; mais toutes ces divisions s'appaisèrent, & la persuasion ramena tous les esprits.

L'assemblée populaire ayant déclaré que la question de l'indépendance d'avec la Grande-Bretagne était trop importante, pour qu'elle osât entreprendre de la déci-

118 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année der; elle envoya les représentations qui 1777. lui avaient été faites pour & contre aux comtés & villes de la province. On parvint à connaître par ce moyen leurs véritables dispositions, & l'on jugea par la pluralité que le vœu pour l'indépendance était général en Pensilvanie comme dans les autres Colonies. Une convention rédigea de nouvelles instructions pour les délégués au Congrès, & le but de ces instructions fut l'indépendance.

Le détail de toutes ces mesures & de Comment il faut juger méricains.

de la prof- ces débats sur la déclaration de l'indépérité tu-ture des A. pendance est essentiel dans l'histoire de la révolution de l'Amérique septentrionale; & s'il est quelque moyen de connaître d'avance l'état futur de cette contrée, c'est dans les différentes constitutions des gouvernemens particuliers qui composeront cette immense république.

> Les plus illustres & les plus sages d'entre les Américains s'affemblèrent dans toutes les provinces, ils ouvrirent les livres où les anciennes chartres qui avaient été concédées aux Colonies, & les législations des

Anné-E 1777.

affemblées générales se trouvaient recueillies. Les peuples étaient saiss de respect
en voyant ce concours de vieillards que
l'âge rendait vénérables sans leur ôter la
vigueur de l'esprit. Leurs délibérations se
faisaient avec ordre, on voyait règner sur
leurs visages graves une sagesse douce &
tranquille, un air de franchise & de liberté
qui inspirait de la consiance aux plus timides & leur faisait oublier les malheurs
de la guerre.

On dit que dans la Virginie les membres choisis pour établir le nouveau gouvernement s'assemblèrent dans un bois paisible éloigné de la vue du peuple; dans une enceinte où la nature avait préparé des bancs de gazon, & que, dans ce lieu champêtre, ils délibérèrent sur le choix de celui qui présiderait entr'eux. Ils nommèrent d'abord trois des plus recommandables, & les interrogèrent sur le principe qu'ils croyaient devoir proposer pour base de la nouvelle constitution de la république de Virginie. Presque tous regardèrent quelques momens en silence l'assemblée

120 ESSAIS HIST. ET POLIT.

1777.

Année dont tous les yeux étaient fixés sur eux. Le premier répondit que le principe qui devait servir de base à la constitution devait être la liberté du peuple, qui consiste à n'être commandé que par les loix, & à ne reconnaître aucun homme supérieur à un autre que par le suffrage libre du peuple. Le second que ce devait être la modération qui fixait les mœurs, mettait des bornes à l'ambition des hommes, & réduisait leur volonté à ce qui était permis par les loix. Le troisième assura que ce devait être la vertu, laquelle consiste dans l'habitude des actions utiles à la société, & que les loix devaient avoir pour but de former & nourrir cette habitude dans tous les membres de la république. Tous trois furent applaudis : les suffrages demeurans incertains, on eut recours au scrutin pour élire l'un d'eux, & il fut arrêté que la liberté, la modération & la vertu seraient les principes de la constitution de la république de Virginie. Dès le moment où cette constitution fut rédigée, la réunion de ces trois principes obtint l'admiration des peuples.

La constitution de la Caroline méridionale donnait une grande autorité au président ou gouverneur qui devait être pour Constituun temps très-court, chef de la république. Carolinedu L'affemblée générale des délégués de cha-Sud. que comté qui formaient & élisaient au scrutin un sénat ou chambre - haute établiffait la représentation du peuple avec égalité. La réunion des deux chambres formait la Législature, c'est - à - dire, le

corps législatif. Dans cette constitution c'est la chambre d'assemblée qui règle le montant & la perception des impôts. Il y a un conseil privé ou exécutif pour en règler l'emploi, conjointement avec le président. Ce conseil exécutif a un chef particulier, & peut en certains cas balancer l'autorité du président. C'est le chef du conseil privé qui a le pouvoir de substituer le président en cas de mort ou tout autre empêchement. Le gouverneur ou président ne nomme pas seul aux emplois ou de la magistrature, ou de la comptabilité, ou de la milice;

mais tous ces emplois sont amovibles, &

122 ESSAIS HIST. ET POLIT.

ANNÉE il peut destituer ceux qui en sont revêtus par sa volonté particulière, & encore sur la demande de la chambre d'assemblée. La défense de la province se fonde sur une milice territoriale, & le président en a le commandement. C'est le Congrès qui doit règler les autres moyens d'attaque ou de résissance, lorsque les évènemens pourront l'exiger; & la législature y envoye des délégués dont elle renouvelle le choix à des temps marqués, & des instructions toutes les fois qu'il est nécessaire.

> Après les précautions qui avaient paru les meilleures pour assurer la force de la république, on en avait pris d'autres pour assurer sa liberté & sa durée. C'est de renouveller les élections très-fréquemment, c'est de distinguer & de balancer les pouvoirs, & d'établir le droit salutaire & respectif de la censure. Cette première constitution républicaine, où l'on s'était attaché à conserver les avantages & à retrancher les vices du gouvernement de l'Angleterre, servit de modèle à la plupart de celles qui furent faites ensuite; cependant

elles ont des différences qu'il est bien Anné essentiel de remarquer lorsque l'on connait les hommes, & que l'on étudie la science difficile de les gouverner.

La nouvelle constitution du Mariland qui parut la première après la déclaration Mariland. d'indépendance, commence par une déclaration des droits naturels & d'équité acquis au peuple de cet état. Les principes suivans y sont établis pour servir de base à la conflitution.

Gouver-

« Tout gouvernement tire son droit du Déciara-» peuple, & est uniquement fondé sur un tion des » contrat institué pour l'avantage commun. laires.

» Le peuple a par conséquent seul le droit

» de règler son gouvernement & sa police

» intérieure. Toutes les personnes revôtues

» de la puissance exécutrice lui sont respon-

» fables de leur conduite. Le droit de par-

» ticiper à la législation est le fonde-

» ment de tout gouvernement libre, &

» le gage le plus assuré de la liberté du

» peuple.

» La puissance législative, la puissance » exécutrice & l'autorité judiciaire ne doi-

124 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année » vent jamais être séparées & distinctes

Cette dernière disposition ne devait pas être mise en principe, & laisse bien des problêmes à résoudre.

« Le pouvoir de suspendre les loix ou » leur exécution ne peut être exercé que » par la législature, & aucun impôt ne » doit être fixé ni levé sans son consen-» tement ».

Aucun impôt ne doit être levé sans le consentement du peuple, c'est-à-dire, de l'assemblée de ses délégués, qui le représentent; mais la légissaure étant à la sois composée de la chambre d'assemblée & d'une chambre haute, je pense que cette dernière chambre ne devrait avoir aucun pouvoir ni aucune influence en matière d'impôt, & qu'il fallait dire: « aucun » impôt ne doit être sixé ni levé sans le » consentement du peuple. » L'article qui suit vient lui - même à l'appui de mon opinion.

« Chacun doit contribuer aux taxes pu-» bliques pour le maintien du gouverne-

» ment, à proportion de ses propriétés Annés » réelles ou personnelles. »

Cette proportion n'existe plus si la chambre haute, le conseil ou le sénat ont quelqu'autorité sur la fixation ou la levée de ces taxes.

« Il faut éviter les loix qui ordonnent » l'effusion de sang autant que la sûreté de » l'état peut le permettre. »

« Tout homme libre * doit pour toute

De même qu'elles ne participent point au gouvernement, elles n'en supportent point les charges. Ces classes sont :

^{*} Il existe dans les Etats-Unis de l'Amérique plusieurs classes d'hommes qui ne sont pas libres, c'est-à-dire, qui ne peuvent avoir part au gouvernement par eux-mêmes ou par des représentans.

^{1°.} Les mineurs, c'est-à-dire, ceux qui n'ont pas vingt ans accomplis.

^{2°.} Les apprentifs, attachés à un maître pour apprendre de lui le commerce ou toute autre profession.

^{3°.} Les engagés, ce sont des émigrans des différens cantons de l'Europe, qui n'ayant pas de quoi payer leur passage, s'obligent envers les capitaines qui consentent à les transporter & à les nourrir dans le trajet, de les servir, eux ou ceux à qui ils céderont leur droit, pendant une, deux ou trois années, selon leur âge & leurs talens. Les capitaines qui cèdent cet engagement de service en arrivant en Amérique, sont obligés de se rendre, ainsi que le cessionnaire

126 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année 1777. » injure ou tort qu'il peut recevoir dans sa » personne, ou dans ses biens, trouver un » remède dans le recours aux loix, & doit » obtenir droit & justice sans être obligé de » les acheter, complettement & sans aucun » resus, promptement & sans délai. »

« Tout accusé a le droit d'avoir une

& l'engagé, devant un magistrat, qui oblige le maître de promettre par écrit que le domestique ou ouvrier sera bien nourri, vêtu & logé, &c. qu'on lui apprendra à lire, à écrite & à compter (s'il ne le sait pas); qu'on l'instruira dans une prosession (s'il n'en a point) qui puisse lui procurer de quoi vivre, & qu'à la fin du terme il sera mis en liberté, & recevra en quistant son maître un habillement complet de hardes neuves.

Cette coutume, remplie d'humanité, en facilitant à ces républiques l'acquisition de nouveaux habitans, sournit aux pauvres de l'Europe le moyen de se transporter dans des climats où ils trouvent une subsistance aisée, qu'ils ne pouvaient espérer dans leur patrie.

Il y a une dernière classe d'hommes qui ne sont pas libres; ce sont les nègres, qui sont privés tout à la sois de la liberté personnelle & de la liberté civile : leur nombre diminue tous les jours dans l'Amérique septentrionale, & la plupart des maîtres les ont affranchis.

Les maîtres & chefs de famille sont les protecteurs nés des mineurs, des apprentifs, des engagés & des esclaves; ils représentent & stipulent pour eux.

» copie de la plainte ou des charges, lors-» qu'il le requièrt; pour préparer sa défense, » d'obtenir un conseil, d'être confronté

1777.

» aux témoins qui déposent à sa charge,

» & de faire entendre ceux qui sont à sa

» décharge. ».

Tel devrait être le droit criminel dans toutes les nations, & toute autre jurisprudence peut compromettre l'honneur, la liberté, la vie de tout citoyen qui a des ennemis puissans.

« Tout warrant * (ordre) général ou par-» ticulier pour arrêter quelqu'un, ou saisir » ses biens hors des cas d'accusation judi-» ciaire, est injuste ou véxatoire. »

« Une milice bien règlée est la défense » convenable & naturelle d'un gouverne-» ment libre. Des armées toujours sur » pied sont dangereuses pour la liberté,

^{*} Un warrant est un ordre des Magistrats pour faire la recherche de personnes ou de choses, ou les saisir. Il est ainsi nommé parce que celui qui le donne en est responfable, garant. Les Juges sont fort attentiss à ne l'accorder que sur des-preuves suffisantes.

128 Essais Hist. ET POLITA

Année 1777

» & il ne doit en être ni levé, ni entre» tenu sans le consentement de la législa» ture. Dans tous les cas & dans tous les
» temps le militaire doit être éxactement
» subordonné à l'autorité civile, & gou-

» verné par elle. »

« En temps de paix il ne doit point être » logé d'homme de guerre dans une maison » sans le consentement du propriétaire, » & en temps de guerre le logement ne » doit être fait que de la manière ordonnée » par la législature. »

« Ceux qui font partie des troupes de » terre ou de mer peuvent feuls être » affujettis à la loi martiale. »

La même déclaration règle les objets suivans.

Les juges pourront être destitués pour » mauvaise conduite, après avoir été con-» vaincus dans une cour de loi, ou sur la » demande de l'assemblée générale. »

« Aucun homme revêtu d'un emploi » public ne recevra de présent d'un prince » ou état étranger, ni des Etats-Unis, ni » d'aucun sur l'Amérique septentrionale. 129 =

» d'aucun d'eux sans l'approbation de cet 1777.

» Etat. »

« Aucun homme ne sera forcé de fré» quenter ou d'entretenir aucun lieu de
» culte, ni aucun ministre de religion. Les
» biens actuellement appartenans à l'église
» lui demeureront pour toujours, mais au» cune cour n'imposera à l'avenir ni une
» quantité de tabac, ni une somme d'ar» gent sur la demande d'aucun sacristain
» ou marguillier. Tous dons, ventes, ou
» legs, faits aux ministres enseignans ou
» prêchans l'évangile, à quelque secte, ordre
» ou dénomination religieuse que ce soit,
» seront nuls.

» Quiconque sera revêtu d'un emploi » public ne sera soumis à d'autre épreuve » qu'au serment; & l'affirmation solem-» nelle des Quakers, Dumplers, Memno-» nistes & autres, qui ne se croyent pas » permis de faire de serment, sera reçue » pour en tenir lieu. »

» La liberté de parler ne pourra faire la
» matière d'aucune accusation, & la li» berté de la presse sera inviolablement Tome II,

130 Essais HIST. ET POLIT.

A nn ée 1777. » conservée. Il ne sera accordé dans l'état » ni titres ni honneurs héréditaires. »

« La forme du gouvernement ne sera » corrigée ou changée que de la manière » que la convention l'aura prescrit & or-» donné. »

Remarques sur cette déclaration.

Le grand défaut de cette déclaration des droits populaires du Mariland se trouve dans la forme elle-même de la déclaration. On a dû remarquer dans l'analyse qui vient d'en être saite qu'elle confond presque toujours les principes des loix avec leurs dispositions. Mais il y règne une grande sagesse. Les droits religieux y paraissent seulement un peu trop restreints. La défense de rien donner au clergé, & de rien ajouter au revenu des anciennes sondations, paraît excéder les bornes de l'équité, & donne lieu de penser que les biens affectés jusqu'alors à l'entretien des églises étaient considérables & suffisans.

En même-temps que cette déclaration paraît traiter avec rigueur les membres du clergé, & se tenir en garde contre leur cupidité, elle ne prend aucune précaution

contre leur ambition, & ne les exclut point des charges publiques.

Si la déclaration des droits du peuple Constidu Mariland est bonne en elle-même, il n'en marques

est pas ainsi de la constitution ou forme qu'elle endu gouvernement en soixante-un articles ou sections. On y prend beaucoup de précautions pour établir l'égalité & la liberté dans les suffrages des Electeurs, mais presque toujours d'une manière sujette à de grandes difficultés, selon les temps & les hommes. Au surplus, le fonds de la constitution est pris de celle de la Caroline méridionale. Le conseil législatif y prend le nom de Sénat, mais il est composé pareillement. Le nombre de ses membres n'est que de quinze, qui choisissent entr'eux leur président. Il y a en outre un gouverneur dont les fonctions sont à peu près les mêmes que celles du président de la Caroline méridionale, & un conseil composé de cinq membres. Le premier d'entr'eux tient lieu de vice-gouverneur. Les fonctions du gouverneur & celles des membres de son conseil ne durent qu'un

132 Essais Hist. ET POLIT.

Année 1777.

an, après lequel ils sont renouvellés; mais le même gouverneur peut être continué pendant trois années. Les députés au Congrès général sont renouvellés de manière que personne ne puisse être délégué au Congrès plus de trois années sur six, & si un de ces délégués est nommé à quelqu'emploi de profit, à la nomination du Congrès, sa place est vacante par le seul fait. Tout homme résident depuis plus d'un an dans un comté, ayant plus de vingt-un ans, & ayant une propriété valant plus de trente livres argent courant, peut - être député à l'assemblée générale de l'Etat. La constitution conserve l'établissement des sherifs & des juges de paix, * on peut en même-temps être sénateur, mem-

^{*} Le sherif est le premier magistrat de chaque comté, ce nom vient de shire, qui signifie comté. C'est le sherif qui préside aux assemblées du comté, & qui fait la liste des jurés. Les juges de paix sont des juges insérieurs chargés de la police; il y en a plusieurs dans chaque comté, & ils forment une cour qui connaît de plusieurs crimes, même capitaux.

bre du conseil ou délégué au Congrès ANNÉE général, & être juge de paix. Le gouverneur, de l'avis de son conseil privé, peut nommer tous les juges de paix, le chancelier, le procureur-général & les officiers civils du gouvernement, les officiers de marine, & des troupes de terre & de mer, ce que ne peut pas faire le président de la Caroline méridionale. Cette extension de pouvoir peut être sujette à beaucoup d'inconvéniens & d'abus; il y a une multitude, une complication d'offices. Sherifs, coroners, gardes des registres des testamens, commissaires de l'office du prêt public, * trésoriers, gardes des registres des concessions de terres, gardes des registres de la chancellerie, commissaires - arpenteurs; auditeurs des comptes publics, clercs des cours, &cc.

^{*} L'office du prêt public est une banque dont les billets ont cours dans l'Etat, elle prête par hypothèque sur les fonds de terre, jusqu'à la moitié de leur valeur. L'emprunteur reste en possession de la terre, & peut acquitter dans l'espace de seize ans par voie d'annuité les intérêts & le capital.

134 Essais HIST. ET POLIT.

Année 1777.

La plupart de ces offices pourraîent être supprimés ou réunis à d'autres. Dans la Caroline, la chancellerie est réunie à la place de président. L'assemblée peut ellemême élire l'orateur ou procureur-général, les archives ou offices peuvent être réunis en un seul dépôt public, les sherifs & coroners semblaient devoir disparaître avec la domination britannique.

Il paraît que l'on a laissé beaucoup trop à l'arbitraire du gouverneur & du conseil privé, sur les pouvoirs, le nombre & les limites de toutes ces places, qui sont d'ailleurs mal à propos à leur nomination. Il importe au peuple d'élire lui-même tous ceux qui peuvent influer sur son bonheur; & plus leurs pouvoirs sont rapprochés de lui, plus il a droit de se plaindre de ce qu'ils soient choisis sans son consentement. En toute république bien constituée, si quelqu'un a le droit de nommer aux emplois civils, ce ne doit être que par interim, dans l'intervalle des assemblées populaires, & en attendant le suffrage du peuple.

On a exigé beaucoup de sermens ou d'affirmations inutiles. Ceux qui connais- Année fent les hommes & la législation évitent, autant qu'il est possible, de recourir à ce moyen. Les articles 53 & 54 font des menaces pour prévenir la corruption. Ce n'est point par des menaces que l'on prévient la corruption, c'est par des précautions fages. L'article 55 oblige toutes les personnes nommées à quelqu'emploi à jurer, indépendamment de tous les autres sermens, qu'ils ne se croyent point obligés à l'obéisfance envers le roi de la Grande-Bretagne, & à déclarer & signer qu'ils croyent la religion chrétienne. Les usages de l'Angleterre sont au surplus conservés, mais ce qu'il est intèressant de savoir, c'est que cette forme de gouvernement ne peut être changée ou abrogée, à moins que l'assemblée générale n'ait passé un bill pour ces changemens, & que ce bill ne soit confirmé par une seconde assemblée générale dans sa première session après le renouvellement des élections. Et lorsque le changement intèressera la côte de l'est du Ma-

136 Essais Hist. ET POLIT.

riland, il faudra que les deux tiers des Année membres de l'assemblée ayent consenti au changement & à sa consirmation.

Cette disposition prend ses motifs dans la situation même de la Colonie. La partie de l'est étant resserrée entre la grande mer & la baie de Chefapeack, & ne pouvant par conséquent étendre ses établissemens ni accroître sa population, les législateurs paraissent avoir craint que la côte de l'ouest ne prît une trop grande influence dans le gouvernement. Mais cette précaution est contraire aux principes mêmes du gouvernement que l'on s'est proposé d'établir; car si c'est un droit du peuple que d'influer activement fur son gouvernement, il en résulte que le nombre des délégués à l'assemblée générale doit être proportionné à celui des électeurs. En ménageant à cet égard quelques prérogatives à la partie de l'est, il s'ensuit que le plus petit nombre gouvernera le plus grand, & il n'y aura plus d'égalité.

Gouver- La constitution de la Virginie parut le nement de premier Juin; elle commençait aussi par

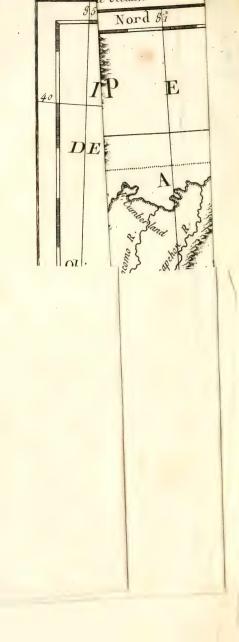


136 Essais HIST. ET POLIT.

riland, il faudra que les deux tiers des Année membres de l'affemblée ayent confenti au changement & à fa confirmation.

Cette disposition prend ses motifs dans la situation même de la Colonie. La partie de l'est étant resserrée entre la grande mer & la baie de Chefapeack, & ne pouvant par conséquent étendre ses établissemens ni accroître sa population, les législateurs paraissent avoir craint que la côte de l'ouest ne prît une trop grande influence dans le gouvernement. Mais cette précaution est contraire aux principes mêmes du gouvernement que l'on s'est proposé d'établir; car si c'est un droit du peuple que d'influer activement fur son gouvernement, il en résulte que le nombre des délégués à l'afsemblée générale doit être proportionné à celui des électeurs. En ménageant à cet égard quelques prérogatives à la partie de l'est, il s'ensuit que le plus petit nombre gouvernera le plus grand, & il n'y aura plus d'égalité.

Gouver- La constitution de la Virginie parut le nement de premier Juin; elle commençait aussi par



G nemo la Vi

une déclaration des droits du peuple, que Année je transcris en entier, parce qu'étant la 1777. base de la constitution, il sera utile de la comparer avec celle du Mariland; elle ne contient que dix - huit sections ou articles.

I. « Tous les hommes sont nés égale- Déclarament libres & indépendans : ils ont des droits, & droits certains dont ils ne peuvent, par remarques auxquelles aucun acte, priver leur postérité.»

II. « Toute autorité appartient au peu-lieu. ple, & par conséquent émane de lui les magistrats sont ses mandataires, ses ferviteurs, & lui sont comptables dans tous les temps. »

III. « Tout gouvernement doit être inftitué pour l'avantage commun, pour la protection & sûreté du peuple. De toutes les formes de gouvernement, la meilleure est celle qui peut procurer au plus haut degré le bonheur & la sûreté, & qui est le plus réellement garantie contre le danger d'une mauvaise administration. Toutes les fois qu'un gouvernement se trouvera insuffisant pour remplir ce but, la majorité

138 Essais Hist. ET POLIT.

de la communauté a le droit inaliénable

Année
de le réformer, de le changer, ou de
l'abolir.»

IV. « Aucun homme ni aucune affociation d'hommes, ne peuvent avoir d'autres privilèges dans la communauté que la confidération des fervices rendus, & ce titre n'étant ni transmissible aux descendans, ni héréditaire, l'idée d'un homme né magistrat, législateur, ou juge, est absurde & contre nature. »

V. « La puissance légissative & la puisfance exécutrice de l'état doivent être distinctes & séparées de l'autorité judiciaire....»

Cette disposition est absolument contraire à celle qui y correspond dans la déclaration des droits du Mariland, & sur laquelle il a été fait une remarque.

«.... Et afin que devant supporter euxmêmes les charges du peuple & y participer, tout desir d'oppression puisse être réprimé dans les membres des deux premières, ils doivent, à des temps marqués, être réduits à l'état privé, rentrer dans le corps

de la communauté d'où ils ont été tirés originairement, & les places vacantes Année doivent être remplies par des élections fréquentes, certaines & régulières. »

VI. « Les élections des membres destinés à représenter le peuple dans l'assemblée doivent être libres, & tout homme donnant des preuves suffisantes d'un intèrêt permanent à la communauté, & de l'attachement qui en est la suite, y a droit de fuffrage. »

VII. « Aucune partie de la propriété d'un homme ne peut lui être enlevée, ni appliquée aux usages publics, sans son propre consentement, ou celui de ses représentans légitimes; & le peuple n'est lié que par les loix qu'il a consenties de cette manière pour l'avantage commun. »

VIII. « Tout pouvoir de suspendre les loix ou d'arrêter leur exécution en vertu de quelqu'autorité que ce soit, sans le consentement des représentans du peuple, est une atteinte à leurs droits, & ne doit point avoir lieu. »

IX. « Toutes les loix ayant un effet

140 Essais hist. Et Polit.

Année 1777.

rétroactif, & faites pour punir des délits commis avant qu'elles existassent, sont oppressives, & il faut se garder d'en établir de semblables. »

Cette disposition qui a été répétée dans les déclarations de la plupart des autres Etats, n'est que secondaire & même inutile, elle n'aurait point trouvé place sans doute dans la législation des Colonies, si ce qui s'était passé dans les querelles de Boston n'avait pas sixé trop vivement leur attention sur un abus très-rare, & que la raison la plus commune doit proscrire d'elle-même.

X. « Dans tout procès pour crimes, tout homme a le droit de demander la cause & la nature de l'accusation qui lui est intentée; d'être confronté à ses accusateurs & aux témoins, & de requérir tout ce qui est à sa décharge; d'exiger une procédure par un juré impartial du voisinage, sans le consentement duquel il ne puisse pas être déclaré coupable. Il ne peut être forcé à produire des preuves contre lui-même; & aucun homme ne peut être privé de sa

liberté, qu'en vertu de la loi du pays, ou ANI
par le jugement de ses pairs.»

ANNÉE.

XI. « Il ne doit point être exigé de cautionnemens excessifs, ni imposé de trop fortes amendes, ni infligé de peines cruelles ou inusitées. »

Pour bien entendre cet article, il faut savoir que dans tous les pays de la domination britannique tout homme qui a été insulté, menacé, ou qui croit avoir de justes sujets de craindre un ennemi, peut se retirer devant un juge de paix, & lui faire sa plainte de l'insulte ou des menaces qui lui ont été faites, & même de ses craintes; & qu'alors le juge de paix éxige de celui qui est l'objet de la plainte une caution de sa bonne conduite, jusqu'à concurrence de telle ou telle fomme proportionnée aux dommages qui peuvent résulter du délit indiqué dans la plainte. S'il ne peut trouver de caution, il est envoyé en prison pendant que l'on informe sur la plainte. Il est par conséquent très-important pour la liberté des citoyens, que l'on n'exige pas de cautionnemens excessifs. Sur la plainte saite

142 ESSAIS HIST. ET POLIT.

au juge de paix, ce magistrat citoyen lance

Année
un décret (warrant) contre l'accusé. S'il
se représente & sournit caution, il demeure
libre; à désaut le warrant est exécuté, &
il est mis en prison. Cette explication
était nécessaire pour bien entendre la disposition suivante.

XII. « Tous warrants sont vèxatoires & oppressis s'ils sont décernés sans preuves suffisantes, & si l'ordre ou la réquisition qu'ils portent à aucun officier ou messager d'état, de faire des recherches dans des lieux suspects, d'arrêter une ou plusieurs personnes, ou de faisir leurs biens, ne contiennent pas une désignation & description spéciales des lieux, des personnes ou des choses qui en sont l'objet, & jamais il ne doit en être accordé de semblables.»

La déclaration des droits du Mariland proscrit comme injuste & vèxatoire, tout warrant décerné hors des cas d'accusation judiciaire. Celle - ci éxige qu'il ne puisse être décerné sans preuves suffisantes.

XIII. « Dans les procès qui intèressent la propriété, & dans les affaires person=

nelles, l'ancienne procédure par jurés est Année préférable à toute autre, * & doit être re- 1777. gardée comme sacrée.»

* La procédure par jurés tire son origine de l'ancien droit d'être jugé par ses pairs. Le sherif fait tous les ans une liste des francs tenanciers ou notables du comté; les juges choississement sur la liste un certain nombre des personnes enrégistrées, & toujours beaucoup plus qu'il n'en faut pour composer le juré. Les parties, soit en matière civile, soit en matière criminelle, ont, outre les cas de récusation portés par la loi, le droit d'en recuser un grand nombre, sans atticuler aucune raison. La prononciation des jurés s'appelle verdist, du latin vere distum, dit véritable, elle est portée au juge qui décide d'après la loi.

En matière criminelle, la plainte ou accusation s'appelle bill d'indictement, c'est-à-dire, bill qui sert à donner indice. L'indissement est remis à un grand juré, c'est-à-dire, à un juré composé de quinze personnes au moins, qui met au dos ignoramus si l'accusation paraît sans sondement, ou billa vera si elle paraît sondée; mais, pour décider de cette manière & donner cours à l'accusation, il faut les voix réunies de douze des membres du grand juré: dans ce dernier cas l'indictement est reçu, & l'accusé est ce qu'on appelle indisted, frappé d'indice. Alors un petit juré composé de douze personnes procède aux informations, ensuite l'accusé est entendu par lui & par ses conseils, & le petit juré prononce guilty, il est coupable, ou no guilty, ou innocent; mais l'accusé ne peut ètre déclaré coupable que par l'unanimité des douze mem-

144 Essais Hist. ET Polit.

À N N É E

XIV. » La liberté de la presse est un des plus sort boullevards de la liberté de l'Etat, & ne peut être restrainte que dans les gouvernemens despotiques. »

La déclaration des droits du Mariland dit de plus que « la liberté de parler ne pourra faire la matière d'aucune accusation. » Lorsque cette liberté n'existe pas, il arrive que des discours innocens sur les mœurs, le culte religieux ou le gouvernement peuvent être changés en crime par de fausses interprétations, & il est peu d'homme sage qui puisse se croire à l'abri d'une telle accusation.

XV. « Une milice bien règlée, tirée du corps du peuple, & accoutumée aux armes, est la défense propre, naturelle & sûre d'un état libre. On doit éviter d'avoir des armées toujours sur pied en temps de paix, parce qu'elles sont dangéreuses pour la liberté, & dans tous les cas le militaire

bres du petit juré : le juge ouvre ensuite la loi & prononce la peine qu'elle preserit.

sur l'Amérique septentrionale. 145

doit être tenu dans une subordination

Année
exacte à la loi civile, & gouverné par 1777.

elle.»

XVI. « Le peuple a droit à un gouvernement uniforme, ainsi il ne doit être légitimement élevé, ni établi aucun gouvernement séparé ni indépendant de celui de la Virginie, dans les limites de cet Etat. »

Cette disposition est captieuse. Pourquoi vouloir empêcher le peuple de diviser par la fuite la grande province de la Virginie, s'il y trouve son intérêt, & au lieu d'une seule république d'en faire plusieurs ? Les comtés inférieurs de New-Castle, Kent & Sussex, ne se sont-ils pas séparés. de la Pensilvanie pour former une république séparée, sous le nom d'état de Delaware? Ce droit est une conséquence des trois premiers articles de la déclaration elle-même. Chaque canton, district ou comté, peut donner pour instruction à ses délégués à l'assemblée de la Virginie, de demander à être séparé de la république, si tel est son plus grand avan-Toing II.

Année tage, & si la majorité des électeurs du 1777.

comté le veut ainsi. A plus forte raison lorsque plusieurs comtés formeront la même résolution. Si le gouvernement de l'Amérique n'a pour but que l'avantage du peuple, la volonté d'en changer & d'en former un nouveau distinct & séparé, ne doit pas être restreinte. Ne peut-il pas arriver après quelques années, qu'en raison de la situation des terres, des rivières & des ports, de la population, du commerce & des cultures, il soit de la plus grande importance, pour quelques cantons de la Virginie, de se séparer de la république? Il est vrai que les gouvernemens doivent avoir plus de force & de moyens lorsqu'ils sont d'une grande étendue; mais outre que ceste règle générale entraîne une infinité d'exceptions, les grands gouvernemens sont sujets à beaucoup de difficultés & de maux politiques. Si les Etats - Unis de l'Amérique, en se donnant des gouvernemens particuliers & séparés, & en se confédérant pour l'avantage commun, ont su, par la sagesse même de cette consti-

tution, se procurer tous les avantages dont peuvent jouir les grands empires, sans s'exposer aux inconvéniens qui les affaiblissent ordinairement; s'ils ont su prévenir les abus sans nombre qui causent la misère & le désespoir des peuples, lors même que l'état politique est florissant; qu'importe qu'au lieu de treize républiques confédérées il y en ait vingt, ou plus encore? Le réfultat de la confédération n'en sera point dérangé, puisque le nombre des députés que chaque province a le droit d'envoyer au Congrès général est proportionné à son étendue. La Virginie est assez grande pour former à elle seule un état trèspuissant, & plusieurs républiques; mais qu'importe l'étendue des pays, ou le nombre des peuples, lorsqu'il s'agit uniquement de leur bonheur, & lorsque leur tranquillité politique est assurée par d'autres mesures. Sans doute les monarchies doivent être grandes pour se rendre respectables à l'extérieur; mais les républiques n'ont pas besoin d'un grand terrein pour avoir de la puissance; l'activité, le travail,

Année 1777. le patriotisme la donnent avec le temps. L'appareil de la puissance monarchique est à la vérité formidable; mais souvent ce n'est qu'un appareil. Considérez dans l'histoire des monarchies la plupart des traces de leur administration, vous trouverez trop de petits moyens & de force réelle, toutes les fois que le chef n'a pas des talens perfonnnels proportionnés à son pouvoir.

XVII.« Un peuple ne peut conserver un gouvernement libre que par une adhésion ferme & constante aux règles de la justice, de la modération, de la tempérance, de l'économie & de la vertu, & par un recours fréquent à ces principes fondamen-

taux.»

Cette belle maxime ne se trouve point dans la déclaration des droits du Mariland, mais ce n'est ni l'explication d'un droit acquis au peuple, ni un principe de loi.

XVIII. « La religion ou le culte qui est dû au Créateur, & la manière de s'en acquitter, doivent être uniquement dirigés par la raison & par la conviction, & jamais par la force ni par la violence : d'où il suit

que tout homme doit jouir de la plus entière liberté de conscience, & de la liberté
la plus entière aussi dans la forme de ce
que sa conscience lui dicte, & qu'il ne
doit être ni gêné ni puni par le magistrat,
à moins que sous prétexte de religion, il
ne troublât la paix, le bonheur ou la
sûreté de la société. C'est un devoir réciproque de tous les citoyens de pratiquer
la tolérance, l'amour & la charité les uns
envers les autres.»

Année 1777.

En général, la clarté se réunit à la simplicité dans cette déclaration des droits populaires. A l'égard de la constitution, elle commence par une condamnation du gouvernement de Georges III & du parlement: condamnation désormais assez inutile, & dont les motifs se trouvent mieux exprimés dans l'acte d'indépendance.

Ensuite de cette condamnation, les constitureprésentants du peuple de Virginie « ayant marques » murement réséchi, disent-ils, sur la ty-res de l'Aus, » rannie de ce Roi, voyant avec une vive teur.

» douleur à quelle condition déplorable,

» leur pays autrefois heureux, serait né;

150 Essais Hist. ET Polit.

=» cessairement réduit, si une forme régu-Année » lière & convenable de police civile 1777. » n'était promptement concertée & adop-» tée, & voulant se conformer à la re-» commandation du Congrès; » ordonnent qu'il sera formé une assemblée ou chambre de délégués, à laquelle chaque comté aura le droit d'envoyer deux délégués; que cette assemblée élira un sénat composé de vingt-quatre membres, & que ces deux chambres réunies seront le corps législatif, qu'elles éliront par le scrutin des deux chambres un gouverneur, dont les pouvoirs dureront trois ans, & que les loix seront d'abord proposées faites & discutées dans la chambre d'affemblée pour

Il est essentiel de remarquer que le gouverneur n'a pas comme au Mariland le pouvoir d'approuver ou rejetter les loix ou actes de la légissature, que c'est le sénat.

être ensuite approuvées ou rejettées par

le fénat.

« Ils établissent un confeil privé composé de huit membres pour assister le

Année 1777.

gouverneur dans les affaires du gouverne-A ment. Le conseil se choisira un président qui, dans le cas de mort ou d'empêchement du gouverneur, en sera les sonctions jusqu'à une nouvelle élection. A la sin de chaque année deux membres seront retranchés, & ne pourront être réélus pendant les trois années suivantes. Les délégués au Congrès général seront choisis tous les ans.

Le gouverneur fera les fonctions de commandant général, & nommera, de l'avis du conseil privé, les officiers militaires & les juges de paix. Les sherifs & coroners sont nommés par les cours respectives. Les juges de paix nommeront les connétables ou constables (espèce de sergens qui arrêtent les débiteurs & les accusés) tous les officiers de justice & de police seront taxés par la loi.

Il y a une cour générale pour juger les malversations des officiers publics & les crimes d'état; & une cour des appels où les juges de la cour générale peuvent être eux-mêmes accusés & poursuivis.

K iv

152 Essais Hist. ET Polit.

ANNÉE 3777.

Les concessions sont intitulées au nom de la république de Virginie, & expédiées sous le sceau de la république.

Le trésorier est nommé tous les ans au scrutin par les deux chambres réunies. La république se réserve la libre navigation & l'usage des rivières Potomack & Pocomoke, & la propriété des bords de ces rivières du côté de la Virginie & de toutes les améliorations qui ont été ou pourront être faites sur ses bords.

Finblemes ingénieux du Virginic.

TEL est le sceau de la république. La vertu d'une main tenant une lance sur fceau de la laquelle elle est appuyée, & de l'autre une épée, foule aux pieds la tyrannie, représentée par un homme renversé, une couronne tombée de sa tête, une chaîne rompue dans sa main gauche & un fouet dans sa droite. L'exergue porte VIRGINIE, & au-dessous sic semper tyrannis. Sur le revers un groupe représentant la liberté, l'abondance & l'éternité. La liberté a sur la tête le bonnet de liberté pileus, & une baguette à la main. Cérès tenant d'une main une corne, & de l'autre un épi de

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 153

bled représente l'abondance. L'éternité est caractérifée par un globe & le phœnix. Ces emblêmes sont tout-à-la-fois ingénieux & nobles.

LE Congrès provincial du nouveau Gouver-Jersey assemblé à Burlington avait arrêté Jersey & de une déclaration de droits en forme de la Nouchartre & une nouvelle constitution en vingt-trois articles, mais ce travail n'est point assez complet pour exiger que l'on en fasse un extrait raisonné dans cette histoire.

La puissance exécutrice est remise à un gouverneur & à un conseil privé tiré du corps légiflatif, & la puissance légiflative à l'assemblée générale formée de deux chambres; favoir, le conseil ou chambre haute, & l'assemblée ou chambre des représentans du peuple, le gouverneur a le commandement des armes & les fonctions de chancelier. L'article 19 prive les catholiques romains de tous les emplois, mais l'article 18 leur laisse le libre exercice de leur religion. Les procédures usitées en Angleterre, & les loix de ce

154 Essais Hist. Et Polit.

royaume sont conservées. Enfin la chartre déclare que s'il y avait une réconciliation entre la Grande - Bretagne & les Colonies, & que celles - ci rentrassent de nouveau sous le gouvernement britannique, toutes les dispositions qui sont contenues dans ladite chartre seraient nulles; mais que, dans le cas contraire, elles seront inviolablement établies.

La convention de la Nouvelle - York publia au mois d'Août la nouvelle constitution de cet Etat; les habitans de cette partie n'en ont pas joui long-temps sans troubles, l'isse de New-York & les principaux cantons de la province, ayant été envahis un mois après. Cependant ils n'ont point cessé d'avoir part à la consédération & d'entretenir des délégués au Congrès général, la Colonie est envahie, mais non pas soumise, c'est ce qu'il est important de distinguer.

Constitution de la
Nouvelle- rante-deux articles, par lesquels il était
York. établi qu'il ne serait exercé sur les peuples
aucune autorité, que celle qui serait émanée

d'eux; que le pouvoir législatif serait Année donné à l'assemblée générale, composée 1777. de l'assemblée des représentans & d'un sénat qui tiendrait lieu de chambre-haute. Qu'il y aurait un gouverneur choisi tous les trois ans par les francs tenanciers, qui, avec le chancelier & les juges de la cour suprême, formerait un conseil pour reviser les actes de l'assemblée générale, qui ne deviendraient loix qu'après avoir été revisés par ce conseil, lequel ne pourraît cependant pas les rejetter, mais fournirait ses objections, afin que le bill sût pris de nouveau en considération par le fénat & l'affemblée.

L'élection des membres de l'assemblée devait se faire tous les ans; les électeurs étaient tenus de prêter serment avant de vôter. Les membres du fénat devaient être élus pour quatre ans au nombre de vingt-quatre, & divisés par première, seconde, troisième & quatrième classes, ensorte qu'une classe formée de six membres devait être renouvellée tous les ans. Le sénat & l'assemblée étaient créés juges

156 Essais HIST. ET POLIT.

1777.

de leurs membres; le pouvoir de diviser par la suite l'état de New-York, en un plus grand nombre de districts ou comtés, leur était concédé. Le peuple devant être instruit des opérations du gouvernement, il était ordonné que les portes de l'affemblée & du fénat seraient ouvertes en tous temps, à moins que le bien de l'Etat n'éxigeat que leurs débats fussent tenus secrets; & leurs journaux devaient être rendus publics, à l'exception des choses que l'on déciderait ne devoir pas être publiées. Règlement inutile & contraire à lui - même, puisque l'on n'instruirait le peuple que de ce que l'on voudrait bien ne lui point cacher. Si le bien de l'Etat exige en quelques circonstances que les débats soient tenus secrets, & que le réfultat des délibérations ne soit pas publié, il ne faut pas poser en principe que le peuple doit être instruit des opérations du gouvernement.

> On prenait des précautions pourrétablir le droit de représentation sur un pied d'égalité proportionnelle. Le gouverneur

avait le droit de pardonner tous crimes, Ann hors le meurtre & la trahison; & à l'égard 1777. de ces derniers crimes il pouvait suspendre l'éxécution de la sentence, jusqu'à ce qu'il fût fait un rapport à la législature, sur lequel elle ferait grace au coupable, ou ferait éxécuter sa condamnation. Le gouverneur avait le pouvoir de correspondre avec le Congrès. Il y avait un lieutenantgouverneur élu dans la même forme que le gouverneur, & qui devait être président du sénat; &, dans le cas où il remplacerait le gouverneur, les fénateurs devaient élire un d'entr'eux sous le titre de président pour le remplacer lui - même. Les juges ne pouvaient conserver leurs fonctions que jusqu'à soixante ans. Le gouverneur avait le droit de les changer & de les révoquer. Le choix des délégués au Congrès général étant d'une extrême importance, ils devaient être élus à l'avenir dans une forme particulière.

Le sénat devait faire publiquement une liste de ceux qu'il nommerait, & l'assemblée une autre liste. Les deux corps se

158 ESSAIS HIST. ET POLIT.

ANNÉE 1777.

réunissaient ensuite, & les personnes qui se trouvaient sur les deux listes étaient des délégués; &, pour completter le nombre, on choisissait par un nouveau scrutin entre ceux qui n'étaient que sur l'une des liftes.

L'article trente-huit établissait le libre exercice de toute religion, & les prêtres d'aucune religion n'étaient éligibles pour l'exercice d'aucun emploi civil ou militaire.

Le droit commun & le droit criminel de l'Angleterre étaient au furplus conservés, & il n'y avait dans la constitution d'autres changemens que ceux que je viens d'expliquer.

nement de

La constitution de l'Etat de Delaware parut le 11 Septembre. La déclaration des Delaware. droits du peuple est celle de la Virginie, mais mieux rédigée, augmentée & corrigée avantageusement en quelques endroits. Un extrait bien exact de cette déclaration mettra les lecteurs attentifs à portée de juger de ces corrections.

Déclara- « Tout gouvernement tire son droit tion des

du peuple, est uniquement fondé sur un Année Contrat réciproque, & est institué pour 1777. l'avantage commun. » Cet article est le droits comparée à celle de la déclaration de Virginie. Virginie & Virginie & du Ma-

« Tous les hommes ont le droit natu- du la rel & inaliénable d'adorer Dieu à leur riland. manière, & ne peuvent être légitimement contraints de falarier des Prêtres contre leur confentement. » Cet article est le dixhuitième de la déclaration de Virginie, mais il est plus précis.

« Toutes personnes professant la religion chrétienne jouiront des mêmes droits

dans l'Etat. »

« Le peuple a le droit essentiel & exclusif de se gouverner, & de règler son administration intérieure. »

« Ceux qui sont revêtus de la puissance législative, ou exécutrice, sont les mandataires & les serviteurs du public : & par conséquent comptables de leur conduite. » Ces deux derniers articles correspondent au premier & au second de la déclaration des droits de Virginie.

« La participation du peuple à la lé-

160 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année 1777.

de tout gouvernement libre. Pour que ce fondement soit assuré, toutes les élections doivent être libres & fréquentes; & tout homme libre donnant preuve suffisante d'un intèrêt permanent à la communauté, a le droit de suffrage. » Cet article répond au sixième de la déclaration de Virginie.

« Le pouvoir de suspendre les loix & d'en arrêter l'exécution ne peut être exercé que par la légissature. Elle doit être assemblée souvent pour redresser les griefs, corriger & sortisser les Loix. » Cet article se rapporte au huitième de la déclaration de Virginie, il a plus d'étendue & est mieux exprimé.

« Tout homme a le droit de demander le redressement des griefs, pourvu que cette demande soit faite avec décence &

tranquillité. »

« La société doit protéger chacun de ses membres dans la jouissance de sa vie, de sa liberté & de sa propriété; chacun en conséquence est obligé de contribuer

pour sa part aux frais de cette protection, Anné E. & de donner, lorsqu'il le faut, son service personnel ou un équivalent; mais aucune partie de la propriété d'un homme ne peut lui être enlevée avec justice, ni appliquée à aucun usage public, sans son consentement propre, ou fans celui de ses représentans légitimes. »

« Aucun homme qui se fait un scrupule de conscience de porter les armes, ne peut dans aucun cas y être légitimement contraint s'il paye un équivalent. » Cette disposition est relative aux Quakers, Dumplers & Memnonistes. Comme il n'y en a presque point dans la Virginie, elle y aurait été inutile.

« Toute homme libre pour toute injure; ou préjudice qu'il peut avoir reçu de quelqu'autre homme que ce soit, dans sa personne ou dans ses biens, doit trouver un remède dans le recours aux loix du pays. Il doit obtenir droit & justice, & une justice facile & sans obstacle, complette & sans délai; le tout conformément aux loix du pays. » L'article XIII. de la

Tome II.

Année 1777.

déclaration de la Virginie, qui correspond à celui-ci, n'est pas assez étendu, il laisse trop à faire à l'interprétation. Celui-ci, qui est pris en grande partie dans la déclaration du Mariland, vaux mieux, surtout en le rapprochant de ceux qui le suivent.

« La vérification des faits par jurés dans les lieux où ils se sont passés, est la meilleure sauve-garde pour la vie, la liberté,

& les propriétés des citoyens. »

a Dans tout procès criminel; tout homme a le droit d'être instruit de l'accusation qui lui est intentée; d'obtenir un conseil, d'être confronté à ses accusateurs & aux témoins; de faire examiner les témoignages sous serment à sa décharge; & il a droit à une procédure prompte par un juré impartial, sans le consentement unanime duquel il ne peut pas être déclaré coupable. » Cet article est tiré en partie de la déclaration du Mariland, mais il va plus loin, en ce qu'il ne veut pas que l'accusé puisse être déclaré coupable, s'il n'est condamné unanimement.

« Aucun homme ne doit dans les cours de loi commune, être forcé d'administrer des preuves contre lui-même. »

Annés 1777.

On distingue dans la justice anglaise les cours de loi commune, où les juges ne peuvent prononcer que suivant la lettre de la loi, & les cours d'équité, où ils peuvent tempérer ou modisser les loix selon l'espèce & les circonstances des affaires.

« Il ne doit point être exigé de cautionnemens excessifs, ni imposé de trop fortes amendes, ni infligé de peines ctuelles & inusitées. » Cet article est le onzième de la déclaration de Virginie.

« Tout warrant, pour faire des recherches dans des lieux suspects, pour arrêter quelqu'un ou faisir ses biens, est injuste & véxatoire, s'il n'est décerné sur une accusation affirmée par serment, & tout général warrant, (ordre général) pour faire des recherches dans des lieux suspects, ou pour arrêter toutes personnes suspectes, dans lequel le lieu ou la personne ne seraient pas nommés, ou exactement désignés, est illégal & ne doit point être accordé, »

L ij

164 Essais Hist. ET Polit.

Année « Une milice bien règlée est la défense 1777. naturelle, convenable & sûre d'un gouvernement libre. » Cet article est une partie du quinzième de la déclaration de Virginie. »

» Des armées toujours sur pied sont dangereuses pour la liberté, & il ne doit en être levé ni entretenu sans le consente-

ment de la légissature. »

« Dans tous les cas & dans tous les temps, le militaire doit être parfaitement subordonné à l'autorité civile & gouverné par elle. » Cet article est tiré du quinzième

de la déclaration de Virginie.

Ces trois derniers articles se trouvent en substance dans presque toutes les constitutions des Etats - Unis. J'ignore quel motif a pu les faire omettre dans celle de la Nouvelle-York. Serait-ce parce que la convention de cette province, n'ayant point fait de déclaration de droits, a cru que ces loix sages devaient toujours être sousentendues dans une république? Plusieurs constitutions ont aussi omis de déclarer qu'on ne pourraît être à-la-sois membre du corps

législatif, & exercer un emploi lucratif Année dans l'administration civile.

« L'indépendance & l'intégrité des juges font essentielles pour l'administration impartiale de la justice, & sont les meilleurs garants des droits & de la liberté des citoyens. »

« La liberté de l'imprimerie doit être inviolablement maintenue. » Cette disposition est fondamentale dans toutes les constitutions des Etats-Unis.

CETTE déclaration de droits est précise Constitu-& bien conçue, & la constitution de l'Etat lature. de Delaware est aussi plus simple & meilleure que celle des autres provinces. Elle est renfermée en trente articles ou sections qui laissent peu de chose à réformer ou à prévoir.

Le premier article fixe le nom. L'Etat de Delaware composé des comtés de New-Castle, Kent & de Sussex. Le second, le troisième, le quatrième & le cinquième établissent la représentation du peuple dans l'assemblée générale composée de deux corps appellés, l'un la chambre d'assemblée

Anné e 1777.

qui se forme de sept représentans pour chaque comté, choisis entre les francs tenanciers; & l'autre le conseil. Neuf membres le composent : trois pour chaque comté, & ils sont élus en même-temps que se fait l'élection de l'assemblée. A la fin de l'année le conseiller qui aura eu le moins de voix dans chaque comté fortira de sa place, & il sera fait une nouvelle élection. La seconde année, celui des conseillers qui n'aura été que le second pour le nombre des voix dans chaque comté fortira aussi de sa place, & il sera encore pourvu au remplacement par une nouvelle élection; enfin, au bout de la troisième année, le conseiller qui aura eu le plus grand nombre de voix dans chaque comté lors de sa première élection, sortira aussi de sa place, & sera remplacé par une nouvelle élection. Cette vote doit se faire dans la suire, de manière que chaque conseiller demeure en place trois ans, à compter de son élection, & soit ensuite remplacé par une nouvelle élection, du même sujet, ou d'un autre.

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 167

Cette disposition est sage & avantageuse ANNÉE au peuple; car, d'un côté, c'est le peuple lui - même qui choisit non - seulement ses représentans immédiats, mais aussi les membres de la chambre-haute, & d'un autre côté chaque conseiller est engagé à bien mériter de son pays par l'espoir d'être élu une seconde fois & même une troisième. Si le conseil était nommé par le scrutin de l'assemblée, il serait dangereux que les mêmes conseillers pussent être élus plusieurs fois de suite, à cause des brigues & des cabales qui pourraient se former, & par lesquelles leur autorité se perpétuerait & dégénérerait en tyrannie; mais le suffrage libre du peuple accordé par lui-même, décidant seul les élections, assure que les mêmes sujets ne conserveront d'autorité que pour son bonheur. Ce n'est pas qu'il ne puisse arriver qu'un homme accrédité s'empare de tous les suffrages des électeurs eux-mêmes, comme de ceux d'une assemblée, mais des brigues si générales ne se forment point sans mérite personnel, & sans être précédées par des ser1777.

Année vices rendus à l'Etat. Quoique ce cas soit très - rare, on pourraît desirer qu'il eût été prévu. César subjugua par ses talens & sa générosité la république romaine. L'Etat de Delaware est situé de manière à devenir puissant, c'est, pour ainsi dire, le centre des Etats-Unis; & si l'Etat est puissant, tôt ou tard il y naîtra des ambirieux.

> Chacune des chambres choisit son orateur, nomme ses officiers, juge des qualités & de la validité des élections de ses membres, a le droit de faire des règlemens pour ses formes de procéder, & enverra des lettres de nomination lorsqu'il y aura des vacances imprévues dans l'intervalle d'une élection générale à l'autre. Elles pourront aussi, chacune en son particulier, exclure leurs membres, mais jamais deux fois pour la même faute, si l'expulsé est réélu après la première : les deux chambres ont toutes les autres autorités nécessaires à l'exercice du pouvoir législatif d'un Etat libre & indé-pendant.

La législature étant ainsi fixée, l'article Année six règle la perception des impôts.

Tous les bills de levée d'argent pour le sourien du gouvernement, seront proposés dans la chambre d'assemblée, & ne pourront être changés, corrigés, ni rejettés par le conseil législatif... Cette première partie de la loi est bonne; parce que la chambre d'assemblée est, comme nous l'avons déja remarqué, celle qui représente le peuple; & que, selon la constitution, c'est le peuple qui doit être feul juge de ce qu'il peut payer pour son gouvernement, mais la fin de la même section ou article forme un objet de loi séparé, & devrait par conséquent faire une section différente. Elle porte que tous autres bills pourront être proposés indifféremment dans la chambre d'affemblée ou dans le conseil, & ne pourront être respectivement changés, corrigés ou rejettés par l'autre chambre. » Il y a probablement erreur dans la copie que j'ai eue, car il en résulterait que neuf personnes, où la majorité de cinq contre quatre, pourraient

Impôts.

170 Essais HIST. ET POLIT.

donner des loix au peuple, sans examen; Année discussion ni consentement de ses légitimes 1777. représentans, & les représentans sans la participation de ceux en qui le peuple a mis sa confiance pour la supériorité des lumières. Je pense qu'il y a dans l'original; que les bills pourront être proposés indifféremment dans l'une des deux chambres, & admis ou rejettés respectivement par l'autre. Il me paraîtrait meilleur que les objets de loi fussent débattus dans la chambre d'assemblée & proposés par elle au conseil, que le conseil procédat en conséquence à la rédaction de la loi, & qu'elle fût ensuite examinée, modifiée, approuvée par l'assemblée générale, formée de la réunion des deux chambres, qui y donnerait sanction de loi.

Pouvoir gouverneur ou président.

Les trois sections suivantes règlent le éxécutif du pouvoir exécutif. Les deux chambres fe rassemblent pour élire un président. Les orateurs des deux chambres ouvrent le scrutin; & dans le cas où les deux personnes qui réuniraient le plus de suffrages en auraient un nombre égal, l'orateur du

conseil aura une nouvelle voix pour dé-Année partager. Le président restera trois ans en place, &, en étant sorti, il ne sera éligible de nouveau qu'après un intervalle de trois ans. Ses appointemens seront suffisans, mais modiques. Il sera responsable envers l'assemblée, des sommes dont elle aura arrêté la destination, & dont il aura été chargé d'éxécuter l'emploi. Dans l'absence de l'assemblée générale, il pourra, s'il est nécessaire, & de l'avis du conseil privé, retenir les vaisseaux dans les ports pendant trente jours. Il aura le droit de faire grace dans les cas seulement, où la loi n'aura point prononcé, mais dans les affaires poursuivies au nom de l'assemblée, ou dans lesquelles la loi aura prononcé, il ne pourra être accordé ni grace, ni répit, que par une résolution de la chambre d'assemblée. En cas de mort, empêchement ou absence, il sera remplacé par interim par l'orateur du conseil, sous le titre de vice-président; &, dans le cas de mort, absence ou inhabileté de celui-ci, l'orateur de la chambre d'assemblée le

172 ESSAIS HIST. ET POLIT.

ANNÉE remplacera jusqu'à une nouvelle nomina-

Du confeil privé.

LA section huitième établit le conseil privé. Il sera composé de quatre membres, dont deux choisis par le conseil législatif, & les autres par la chambre d'affemblée; aucun officier de terre ou de mer, au service de l'état de la Delaware ou de tout autre état, ne pourra être élu membre du conseil privé, & tout membre, soit de l'assemblée, soit du conseil législatif, qui sera élu pour le conseil privé, perdra sa place dans l'une ou l'autre de ces deux chambres. Trois membres du conseil privé suffiront pour délibérer, & leurs délibérations seront enrégistrées; & ceux qui seront d'un avis différent, pourront l'inscrire sur le registre, pour le tout être présenté à l'assemblée générale lorsqu'elle le demandera. Deux des membres du conseil privé en seront retranchés au scrutin, au bout de deux ans, l'un par le conseil législatif, l'autre par la chambre d'assemblée : ceux qui resteront, sortiront de place l'année suivante, & ils seront remplacés les uns

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 173

& les autres par de nouvelles élections, Ann & ne redeviendront éligibles qu'après un intervalle de trois ans. Le président pourra convoquer le conseil privé toutes les fois & en tel lieu qu'il jugera nécessaire.

Par la section neuvième, le président peut, avec le consentement du conseil privé, assembler la milice & faire les fonc-

tions de capitaine général.

En vertu de l'article dix, les deux chambres s'ajourneront respectivement, mais de l'avis du conseil privé, ou sur la demande des membres de l'une ou l'autre chambre. Le président pourra la convoquer pour un temps plus prochain que celui auquel elle serait ajournée. Les assemblées tiendront leurs séances dans le même temps & dans le même lieu, & l'orateur de la chambre d'assemblée, préviendra l'autre chambre, du jour pour lequel la première se sera ajournée. La section onze veut que les délégués au Congrès général soient choisis tous les ans au scrutin par les deux chambres réunies en assemblée générale.

Toutes les sections, depuis la douzième Juffice dis

114 Essais Hist. Et Polit.

Année jusqu'à la dix - huitième inclusivement sont consacrées à l'établissement des cours de justice. Il y a dans chaque comté un juge de l'amirauté, des cours de plaids communs, & des cours pour les orphelins; un des juges dans chaque cour a le titre de chef-juge, & les juges sont autorisés à tenir les cours inférieures de chancellerie. Les appels de ces cours font portés devant trois juges, qui forment une cour suprême pour tout l'Etat; & enfin, on peut encore se pourvoir contre leurs jugemens en matière de loi & d'équité, devant la cour des appels, composée du président de l'Etat & de six autres membres, dont trois sont nommés par le conseillégissatif, & trois par la chambre d'assemblée. Tous les autres juges seront nommés au scrutin par le président & l'assemblée générale; & en cas de partage d'opinion, le président a une nouvelle voix pour départager. Les juges ou chefs-juges, dans les différentes cours, nomment eux - mêmes leurs greffiers, & leurs fonctions durent cinq ans. Leurs commissions leur sont dé-

livrées par le président, sous le grand sceau ANN de l'Etat. Les sherifs & coroners font élus par les francs tenanciers, & en cas de mort, d'absence, ou inhabileté, le président & le conseil privé peuvent les remplacer dans l'intervalle sur deux sujets qui leur seront présentés par l'assemblée. L'assemblée présente aussi vingt-quatre sujets pour chaque comté; le président, avec l'approbation du conseil privé, en choisit douze pour être juges de paix, & leur fait expédier des commissions pour en exercer les fonctions pendant sept ans. Les membres du conseil législatif & du conseil privé sont juges de paix pour tout l'Etat, tant qu'ils restent en place, & les juges des plaids communs sont conservateurs de la paix dans leurs comtés respectifs.

L'assemblée générale nomme tous les officiers de terre & de mer. Le président a le droit de nommer à tous les emplois qui ne sont point désignés dans la constitution, & pour le temps qu'ils le juge à propos.

Les juges, les clercs, & tous autres

A NNÉ E

engagés au service de l'Etat, par un contrat civil ou militaire, ne peuvent être en même temps membres des corps législatifs, & les membres de l'une ou de l'autre chambre qui accepteront quelques-uns de ces offices, excepté celui de juge de paix, en sont exclus, & doivent être remplacés par une nouvelle élection. Les articles dixneuf & vingt, rendent le président dépositaire du sceau de l'Etat, & lui donnent le droit de signer en certification toutes les commissions données au nom de l'Etat de Delaware, de même qu'aux chefs juges, la garde des sceaux de leurs cours, & le droit de signer les actes en certification.

Sermens.

La loi passe ensuite à la forme des sermens, elle en éxige deux: un de sidélité envers l'Etat, un de profession de soi. Elle éxige que chaque officier assirme, qu'il croit en Dieu le père, Jesus-Christ son sils unique, & au Saint - Esprit, un seul Dieu béni à jamais, (c'est-à-dire la Trinité) & qu'il reconnaisse l'Ancien & le Nouveau Testament pour avoir été donnés

par inspiration divine. * Ce serment est Année plus strict que le second article de la déclaration des droits, qui accorde la liberté absolue en matière de soi, & dit que c'est le droit naturel & inaliénable de chacun des hommes.

La section vingt-trois constitue le confeil législatif pour juger les prévarications
commises dans les charges publiques; &
tout officier ou juge, ne peut être destitué
que pour trois causes: sur un jugement
des cours de loi commune, qui le déclare convaincu de malversation: sur une
accusation d'Etat au nom de la chambre
d'assemblée, jugée par le conseil législatif, ou sur une adresse de l'assemblée générale. **

Tome II.

^{*} Formulaire du serment.

[«] Je N** fais profession de croire en Dieu le père, » en Jesus-Christ son fils unique, & au Saint-Espriz, » un seul Dieu béni à jamais; & je reconnais les saintes » Ecritures de l'Ancien & du Nouveau Testament pour » avoir été données par une inspiration divine.»

^{**} Une grande différence entre cette loi & celles faites fur le même objet dans la Caroline & la Nouvelle-York, c'est que dans ces Etats les juges peuvent être destitués ad nutum par le gouverneur ou président.

Année 1777. bl

Il est juste que la volonté de l'assemblée générale équivale à une condamnation. Comme alors c'est la législature elle-même qui parle, sa seule opinion doit suppléer au jugement des motifs de destitution.

Les sections vingt-quatre & vingt-cinq conservent l'éxercice du droit commun d'Angleterre, & des actes de législation précédemment faits dans la Colonie, jusqu'à ce que la nouvelle législature en ait autrement ordonné.

La section vingt-six déclare qu'à l'avenir aucun nègre, indien, ou mulâtre ne sera tenu en esclavage dans l'étendue de l'Etat.

Les articles suivans assurent la liberté des élections, & empêchent qu'elles ne soient troublées notamment par la présence ou intervention d'aucuns hommes armés.

La fection trente - deux déclare tout prédicateur de l'Evangile incapable des emplois civils, & établit l'égalité & la liberté de toutes les sectes du Christia-

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 170

nisme; elle semble exclure non-seulement Anns toute autre religion, mais encore l'indifférence & le doute en matière de religion, malgré tout ce que l'on pourrait induire de la déclaration des droits.

Les règles fondamentales, & les sections essentielles de la constitution ne peuvent être, changées que par le consentement des cinq septièmes de l'assemblée, & de sept des membres du conseil.

CETTE constitution peut sans doute souffrir quelques objections; cependant elle est, à mon jugement, la meilleure qui ait été faite dans les treize Etats-Unis, & les autres me paraissent désectueuses dans les parties qui lui sont contraires. La rédaction pourrait être plus parfaite, on pourrait y faire des changemens, mais le fond me parait calculé sur le véritable intèrêt des peuples, & établi en général sur des principes de justice & de raison naturelle.

L'assemblée des députés de la Penfilvanie, en adhèrant à l'acte d'indépendance, avait pement de réservé formellement au peuple de cette nie

1777.

Année province le droit de se choisir lui-même une forme de gouvernement, & de règler son administration intérieure. Ce n'était pas une facile entreprise que de surpasser la sagesse ingénue de Guillaume Penn, & que de substituer à un gouvernement heureux, un gouvernement plus heureux encore. Les hommes les plus éclairés du pays y avaient travaillé long-temps. C'était le docteur Franklin qui présidait la commission. Le projet demeura plus de deux mois sur le bureau, & chaque jour on y faisait d'utiles changemens. Enfin la constitution de Pensilvanie parut le 28 Septembre 1773.

tion des drairs.

Déclara LA déclaration des droits du peuple de cette république ne contenait que seize articles.

> Liberté politique dans la plus grande étendue.

Liberté indéfinie en matière de religion. Le peuple a seul le droit de se gouverner.

Tous officiers publics ne sont que ses mandataires.

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 181

La majeure partie du peuple peut ré- Anné former & changer le gouvernement.

Les officiers publics doivent à des époques fixes rentrer dans l'Etat privé.

Tout homme ayant intèrêt à la communauté doit avoir part aux élections.

Chaque membre de la société en doit supporter les charges, en échange de la

protection qu'il reçoit d'elle.

L'instruction des crimes doit être publique, & aucun homme ne doit être privé de sa liberté que par les loix du pays ou le jugement de ses pairs.

Les warrans ne doivent être décernés que dans les formes prescrites. (Ces formes prescrites sont celles de l'Angleterre.)

En tout procès l'instruction par jurés

doit être regardée comme sacrée.

Le peuple a la liberté de parler, d'écrire & de publier ses sentimens.

Il ne doit point être entretenu d'armée en temps de paix, & toujours le militaire doit être subordonné à l'autorité civile.

Le recours fréquent aux loix constitu-M iii

182 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année tives est nécessaire pour conserver la juf-1777. tice & la liberté.

> Cet article qui ne se trouve pas dans la déclaration des droits de Delaware, est tiré de celle de la Virginie.

> Les hommes sont toujours maîtres de quitter la société à laquelle ils étaient attachés; &, en la quittant, ils cessent d'être soumis à ses loix.

Cet article fondé sur le droit naturel ne se trouve point dans les autres constitutions.

Le peuple a droit de s'assembler, de consulter pour le bien commun, de donner des instructions à ses représentans, & de demander au corps législatif, par des pétitions ou remontrances, le redressement des torts qu'il croit lui être faits.

Ce dernier article n'est exprimé aussi positivement, & n'a autant d'étendue dans aucune autre des déclarations de droits des Etats-Unis.

Constitute L A constitution comporte beaucoup plus d'étendue en quelques parties que celles des autres gouvernemens. La répu-

blique est gouvernée par un président, un Année conseil & une assemblée; les pouvoirs législatifs résident dans l'assemblée. Les cours de justice sont aussi à l'instar des autres Colonies, & conformes à la Jurisprudence anglaise; la défense du pays est confiée à des milices, & le peuple en état de porter les armes choisit lui-même les colonels & les autres officiers qui le commandent. Tout homme libre, âgé de vingt-un ans, tenancier * ou non, est admis à voter, du moment qu'il a payé les taxes, ce qui n'éxiste point ailleurs.

L'assemblée générale ne peut enfreindre,

changer ni abolir la constitution.

Elle n'éxige aucun autre serment religieux, que la croyance d'un seul Dieu & le respect pour les Ecritures de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Lorsque cet article passa à la pluralité des voix, le docteur Franklin, qui présidait la commission extraordinaire, sit une

^{*} Tenancier, propriétaires d'immeubles.

observation. S'il y a, dit-il, dans la répulique un athée honnête homme & de
bonne soi, il ne sera pas ce serment,
ce qui priverait l'Etat des lumières & de
l'assistance d'un bon citoyen; s'il y a,
continua-t-il, un athée mal-honnête
homme, il n'hésitera pas, il sera le serment, & vous n'aurez obvié à rien.

Le nombre des représentans de chaque comté est proportionné à celui des habitans qui payent les taxes.

Le conseil est composé de douze membres, & les élections sont fixées de manière à accoutumer successivement aux affaires publiques tous ceux qui sont capables de s'en occuper. Le président doit être choisi par la réunion des deux chambres entre les membres du conseil.

Tous ceux qui remplissent des charges lucratives ne peuvent avoir entrée, ni dans l'assemblée, ni dans le conseil.

Les débiteurs ne peuvent être détenus en prison; lorsqu'il n'y a point de fraude de leur part. (Cette loi est dictée par la justice & l'humanité.)

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 185

Les juges de paix ne peuvent être en même - temps membres de l'assemblée, ce qui n'est point dans les autres constiturions.

Il n'y a qu'un seul office ou gresse pour la vérification des testamens, & accorder des lettres d'administration dans les successions; & un autre pour le dépôt & enregistrement des actes, ce qui prouve que les remarques ci-devant faites sur la multiplicité & la complication des offices au Maryland, ont aussi frappé les législateurs de Pensilvanie.

La liberté de la presse est accordée à tous ceux qui voudront éxaminer le gouvernement.

Les emplois lucratifs seront modérés de manière à n'exciter l'ambition de personne, mais seulement à tenir lieu de dédommagement.

Les substitutions ne pourront être perpétuelles.

Les loix pénales d'Angleterre seront réformées & rendues moins sanguinaires. Il y sera suppléé par des châtimens de

186 Essais Hist. ET POLIT.

longue durée, des travaux rudes &

Les officiers civils feront un ferment de fidélité à la république, & un autre de se bien acquitter de leur emploi.

Pour exiger un impôt, il faudra que l'objet de l'imposition soit plus utile à l'Etat que ne serait l'argent de la taxe à chaque particulier. Beau règlement dans la théorie, mais dont il est dissicile de remplir les vues & de ne point s'écarter dans l'exécution. Que celui de Guillaume Penn sur la même matière était bien meilleur & plus simple! « La majorité des suffrages suffira pour » établir une loi, il en faudra les deux tiers » pour établir un impôt. » La voix de l'intèrêt personnel qui se faisait entendre, valait bien mieux que cette évaluation subtile que l'on exige des membres de l'Etat gouvernant.

Tout étranger pourra acquérir des biens en Pensilvanie, & devenir libre citoyen, après un an de résidence, mais il ne pourra être élu dans l'assemblée qu'après une résidence de deux ans.

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 187

La chasse & la pêche sont libres.

Il doit y avoir dans chaque comté des écoles publiques, & dans l'Etat plusieurs universités.

Il sera fait des loix pour l'encouragement de la vertu & la garde des mœurs.

Les sociétés religieuses sont maintenues dans leurs privilèges & immunités.

La déclaration des droits fait partie de la constitution, & ne doit jamais êtrevi olée.

Il y aura, pour assurer la conservation de la liberté, un corps électif, appellé le Conseil des Censeurs, qui veillera à ce que la constitution ne soit point enfreinte, examinera si les taxes auront été imposées & levées justement. Ils pourront citer devant eux les personnes, & se faire représenter les registres & les actes, & ordonneront la poursuite des crimes d'état. Le pouvoir des censeurs ne durera qu'un an, après lequel d'autres seront élus; ils pourront convoquer une commission extraordinaire, pour réformer ou éclaircir quelques articles de la conflitution, si cela leur parait nécessaire au bonheur du peuple;

ANNÉE

Année mais ils feront publier les articles à réformer six mois avant le jour sixé pour élire la commission extraordinaire, asin que le peuple puisse les examiner & donner ses instructions à ses représentans.

Remarques.

CETTE constitution est établie sur les principes d'une saine philosophie; mais qui ne regretterait pas ces arbitres bienveillans, qui suivant les loix de Guillaume Penn, s'appliquaient à concilier dans chaque canton les différends qui pouvaient s'élever, & ne renvoyaient les parties devant les tribunaux, que dans les cas seulement où ils n'avaient pu parvenir à les mettre d'accord?

La nouvelle constitution de la Pensilvanie a été généralement applaudie en Europe. Cependant on y a négligé une condition essentielle: la suppression positive de toute noblesse & prérogatives héréditaires. Mais le Congrès y a heureusement pourvu par l'un des articles de la confédération générale, en ne permettant à aucun état en particulier, ni même aux représentans des treize Etats-Unis, d'accorder

des lettres de noblesse. La conservation Annés des sociétés religieuses avec des immunités, ne peut-elle pas devenir dangereuse? Le conseil des censeurs, qui n'existe pas dans les autres constitutions, peut être d'une grande utilité; mais n'a-t-il pas trop de pouvoirs à la fois, & la balance réciproque du corps exécutif & du corps législatif, la censure respective des membres de ces deux corps, la publicité des actes, & la liberté de la presse, ne suffisent-elles pas? Les loix pour l'encouragement de la vertu, pour la garde des mœurs, sont louables; mais elles peuvent dégénérer en une sorte d'inquisition. La liberté du gouvernement n'est-elle pas la gardienne la plus sûre des mœurs & la fource des vertus? Lorsque les hommes n'ont ni motifs d'ambition, ni pouvoir à redouter, ni injustices à craindre, ni taxes trop fortes à payer, ni impossibilité de vivre sans vices, que tout homme laborieux trouve de l'occupation, & que le fol fertile accorde l'abondance en échange du travail, qui pourrait corrompre les mœurs? Dans les pays

1777.

Année malheureux, où la glèbe est exténuée par tout ce qu'elle paye, où le mariage est un fardeau, où le journalier agreste languit une partie de l'année sans trouver de l'emploi, & ne peut être en aucune saison affez riche pour payer les subsistances qu'il tire du sein de la terre, tandis que l'opulence dévore en un jour la nourriture de cent familles; dans de tels pays, la misère entraîne tous les vices qui flattent les riches & les grands, & la contagion augmente, gagne, corrompt toute la masse du peuple à mesure que l'ennui multiplie leurs passions. De pareils malheurs ne sont point à redouter dans la Pensilvanie; aussi la plupart des remarques que j'ai faites paraissent l'avoir été de même par les citoyens de cette république, & il a été déjà proposé des changemens & des modifications.

L'assemblée générale de la Caroline méridionale, usant du droit qui lui était attribué par la constitution provisoire, du 26 Mars 1776, de changer ou réformer à la pluralité des voix, les articles de cette

constitution, publia le 3 Février 1777, Année les conditions définitives du gouvernement qu'elle adoptait. Elle ne prit point la sage précaution de fixer les droits du peuple envers le gouvernement, & du gouvernement sur le peuple par une déclaration positive. Mais elle divisa les articles de la constitution en quarante sections au lieu de trente-trois que contenait la chartre provisoire, & modifia plusieurs de ses dispositions. Le fonds sut entièrement conservé, & le changement le plus remarquable qui se trouve dans cette constitution nouvelle est rensermé dans les art. XXXVIII & XXXIX, tous deux relatifs au culte divin, aux fociétés religieuses, aux ministres de la religion, à leurs salaires & à leurs privilèges, qui y sont extrêmement bornés. Ces deux articles sont très-longs & très-étendus, & permettent, non - seulement le libre éxercice de tous les cultes connus jusqu'à présent en Europe, mais encore de tous ceux que le zèle ou l'erreur des hommes pourraient adopter dans la suite, pourvu

192 Essais Hist. ET POLIT.

qu'il se trouve quinze personnes mâles, 1777. & n'ayant pas moins de vingt - un ans, qui soient du même avis.

Réflexions générales fur tous ces nouveaux gouvernemens. Avantages qu'ils procurent aux peuples.

JE termine ici l'examen particulier des constitutions des Etats-Unis. Ce qui resterait à examiner entraînerait trop de répétitions, & l'exposé qui vient d'être fait des constitutions, entre lesquelles il y a le plus de dissérences, doit faire connaître assez le système général des autres règlemens, dont je ne sais pas l'extrait.

Livrons-nous maintenant aux utiles réflexions que ces nouvelles formes de gou-

vernement doivent inspirer.

Entre tous les avantages qu'elles raffemblent pour les peuples, elles ont particulièrement celui d'éxercer aux emplois
civils & de l'administration un grand
nombre de sujets, de placer successivement tous les hommes nés avec quelques
dispositions dans un jour utile à leur patrie. Ailleurs il arrive souvent que le mérite n'est alimenté que de chagrins & de
regrets; que les lumières sont un présent
funesse

sur l'Amérique septentrionale. 193

funeste, & ne servent qu'à éclairer le Année 1777. malheur de ceux qui en sont doués.

La formation des nouvelles constitutions dans l'Amérique septentrionale, terminant la révolution, les peuples allaient jouir d'une administration présérable, à péens & de tous égards, à celle qu'ils avaient sous l'autorité britannique : il était facile à l'homme le moins éclairé d'entr'eux de s'en convain. mérique. cre, en comparant les deux gouvernemens. Les manufactures de fer, de laines, de cotons, que le gouvernement de la Grande-Bretagne empêchait, étaient encouragées; le commerce, gêné jusqu'alors, & la navigation qui avait été restreinte, n'avaient plus d'autres bornes que celles de l'univers. Les nouvelles constitutions avaient pour but le bonheur du peuple, & l'homme le plus pauvre pouvait, par sa vertu & son mérite, être élevé à la premiere dignité. Avec un gouvernement fondé sur des principes aussi naturels, aussi justes, & dont toutes les vues tendaient à rendre les peuples riches, puissans, vertueux & heureux, Tome II.

Comparaison de qualques ceux des nouvelles républiques del'A-

194 ESSAIS HIST. ET POLIT.

qui aurait pu desirer de retourner sous l'an-Année 1777. cienne domination?

Défauts des constitutions de bliques.

IL y avait dans plusieurs de ces nouvelles loix, formées par les délibérations & le ces répu- consentement de l'Amérique, des inégalités dans des points effentiels, & quelquefois trop de combinaisons qui n'atteignaient pas leur but. L'objet principal des constitutions de ces nouveaux Etats était de procurer la juste proportion des représentans du peuple dans la Legislature, & de subordonner à la Législature tous les autres pouvoirs. On a du voir que cet objet n'a pas toujours été aussi bien rempli qu'on pouvait le désirer; mais il y a lieu de croire que les méditations de l'expérience * serviront à règler dans la fuite les changemens qui pourront être nécessaires.

^{*} Les médications de l'expérience. Cette expression pourrait paraître incorrecte à ceux qui n'appercevront pas qu'elle est particulièrement propre à la matière que l'on traite. On dirait envain que l'expérience ne médite point, & que c'est un sentiment purement passif; cela est vrai dans le sens où il s'agit d'un enfant qui se blesse, l'expérience lui apprend à éviter dans la suite tout ce qui peut le blesser, & il n'a

sur l'Amérique septentrionale. 195

Une chose qui doit étonner la prudence Année des politiques & des légissateurs, c'est que dans plusieurs de ces constitutions, les juges sont amovibles, à la volonté des gouverneurs ou Présidens. On a peine à concevoir comment des assemblées d'hommes sages ont pu adopter, d'après la constitution provisoire de la Caroline méridionale, une détermination aussi vague & aussi contraire aux principes même des loix. Elles doivent laisser le moins qu'elles peuvent à l'arbitraire des hommes, dont mille passions & mille erreurs égarent la raison. Un gouverneur, un président, à moins qu'on ne leur suppose des vertus dont l'humanité n'est point capable, trouveront qu'un juge se comportera mal toutes

1777.

Révocation des juges.

point besoin pour cela de méditation, parce que la blessure est un mal physique, du genre de ceux auxquels tous les animaux sont sensibles; mais les expériences morales comportent des meditations infinies, telles font celles qui résultent d'une loi dont on a éprouvé les bons ou les mauvais effets. Les leçons de l'experience montreront que la loix est mauvaise, mais ce seront les méditations qui serviront à la corriger.

196 Essais Hist. et Polit.

les fois qu'il ne donnera pas gain de cause Année à ses parens, à ses maîtresses, à ses amis, à ses domestiques. La sûreté des peuples exige que les juges soient inamovibles, & ne puissent être destitués que pour forfaiture. Le droit de propriété est la base sacrée de tous les autres droits dans la fociété civile; les gardiens de ces droits ne peuvent qu'abuser du dépôt qui leur en a été fait, s'ils sont dans une trop grande dépendance de ceux qui gouvernent, quelques précaires & passagers que soient les pouvoire de ceux-ci, car peut-on être assuré que le choix des électeurs ne tombera jamais sur un homme d'un caractère ambitieux & tirannique? Alors il trouvera que les juges se comporteront mal, lorsqu'ils n'obéiront pas à son injustice, & refuseront de servir ses passions & ses haînes. Si l'on objectait que dans plusieurs Etats l'assemblée & le sénat ont le privilège de juger leurs membres, que par conséquent le gouverneur, dont les haînes ou les passions n'auraient ordinairement pour objet que les membres de ces corps, ne peut abuser de son

pouvoir à leur égard, & que ses vengeances ne sont point à craindre pour le reste du Année peuple, je répondrai que si le gouverneur était ambitieux, le commandement des troupes lui suffirait pour subjuguer ces deux corps & changer la constitution; que le privilège des membres de la législature, d'être jugés par leurs pairs, est lui-même dangereux, parce qu'il entraîne plusieurs des inconvéniens de l'aristocratie; que le gouverneur se servira de son pouvoir sur les juges pour armer les peuples contre la conflitution qui les rendait heureux. Il dira au forgeron assemble toi - même les fers qui vont enchaîner ta famille & tes concitoyens, & s'il réfiste, il dira au juge enlève - lui son héritage, que sa tête soit proscrite, poursuis-le dans sa personne & dans ses biens, & si le juge s'y refuse, il le révoquera. La condition des justiciables fera pire que s'il n'y avait point de loi, car il s'en trouvera pour accabler le malheureux, & il ne s'en trouvera point pour punir l'injustice.

Ces vérités n'avaient point échappé à la

198 Essais HIST. ET POLIT.

Année 1777.

pénétration des habitans de Massachuset; « Il est essentiel pour la liberté, disaient-ils à leurs délégués au Congrès, que les pouvoirs législatifs, judiciaires & exécutifs, soient, autant qu'il est possible, indépendans & séparés les uns des autres; s'ils étaient réunis dans les mêmes personnes, ou dans le même nombre de personnes, on ne serait plus éclairé par cette censure mutuelle qui donne tant de sûreté contre l'établissement des loix arbitraires, & contre l'inutile exercice du pouvoir dans l'éxécution de ces loix.»

On trouve la disposition suivante dans la déclaration des droits du Mariland.

« Les juges pourront être destitués pour mauvaise conduite, après avoir été convaincus dans une cour de loi, ou sur la demande de l'assemblée générale.

La convention de l'état de Delaware, dans l'article XXII. de la déclaration des droits dit:

« L'indépendance & l'intégrité des juges font essentielles pour l'administration impartiale de la justice, & sont les meilleurs garans des droits & de la liberté des citoyens. »

Et l'article XXIII. de la constitution du ANNÉE même Etat veut que tout ossicier civil ou juge ne puisse être destitué que pour trois causes; sur un jugement des cours de loi commune, qui le déclare convaincu de malversation; sur une accusation d'état, au nom de la chambre d'assemblée, jugée par le conseil législatif; ou sur une adresse de l'assemblée générale.»

Voila les principes dont il ne faut pas s'écarter.

Ces constitutions pêchent encore en ce qu'elles conservent le droit commun de tion du l'Angleterre & ses loix criminelles. Le droit droit comcommun de l'Angleterre est surchargé d'une droit crimifoule inextricable de loix anciennes & mo-gleterre, dernes qui presque toutes manquent d'équité, de convenance & de justesse. L'application en est dissicile, & l'étude si longue, que ceux qui s'y livrent en Angleterre sont obligés de passer plusieurs années dans des espèces de collèges ou séminaires, pour en connaître seulement les élémens. La procèdure civile est par conséquent très-embarrassée: ajoutez la longueur & l'inconséquence des

200 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année 1777.

formes, & vous trouverez pour ainsi dire l'impossibilité de rendre justice. Le droit civil de France, tout incohérent qu'il est, serait encore préférable, & les procès en France, tous ruineux & horribles qu'ils font, paraissent courts, simples & peu couteux, en comparaison de ceux de Londres. La moindre difficulté en matière de droit, engendre des chicanes éternelles. Il faut être doué d'un caractère vraiment patient & laborieux, pour étudier ce qu'on appelle un procès dans ce royaume. Le moindre contrat ne peut être lu en moins d'un jour *. Les clauses sont chargées de répétitions sans nombre, & noyées dans des formules barbares, tirées des coutumes

^{*} Ces actes ne sont point rédigés par des notaires, mais par des praticiens ou gens de loi. Ils s'appellent indentures, c'est-à-dire actes dentelés, parce que le haut des seuilles de parchemin sur lesquelles ils doivent être écrits, sont essettivement d'intelées. Ces seuilles sont écrites resto & verso dans toute leur étendue, en écriture gothique, & revêtues de la signature & du sceau ou cachet de toutes les parties; les rédacteurs y signent comme témoins, & y mettent aussi leur sceau.

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE, 201

saxonnes & normandes, ou du droit romain; dans des déclarations relatives aux Année religions ou à la féodalité : le style n'en est pas moins obscur que le fond. Enfin, tout ce que les ténèbres de l'ignorance ont pu voiler de plus rebutant & de plus bizare s'y trouve conservé. Il n'en est pas de même des loix relatives aux opérations du commerce, à la police générale & à la liberté personnelle: il y en a d'excellentes, & même de sublimes, qu'il faudrait conserver.

Le droit criminel de l'Angleterre a été souvent annoncé aux peuples comme un objet d'admiration, cependant les loix pénales en Angleterre sont trop sévères en bien des cas. Les délits pécuniaires sont presque toujours punis de la mort, qui semble ne devoir être le châtiment que des crimes de fang. La loi ne doit pas être plus sanguinaire que l'homme qu'elle condamne. Les habitans de la Pensilvanie ont senti cet abus, & ont arrêté dans leur nouvelle constitution, que les loix criminelles de l'Angleterre seraient réformées, & les châtimens mo-

202 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année 1777.

dérés. Mais d'un autre côté la forme de procéder est trop favorable à l'accusé. Il a trop de moyens d'éviter le châtiment & d'écarter la preuve du crime. L'humanité se plait à dire qu'il vaut mieux sauver un coupable que de punir un innocent. Cependant les loix qui font craindre trop fouvent l'un ou l'autre de ces inconvéniens sont funestes aux peuples. En France tout est contre l'accusé, il n'a point assez de moyens de se désendre; en Angleterre tout est en faveur de l'accusé, il a trop de moyens de se soustraire, quoique coupable, à la condamnation. Il en résulte qu'en France on évite, autant qu'il est possible, de livrer à la justice ceux qui ne sont point évidemment coupables, ou dont les crimes n'excluent pas tout sentiment d'honneur; & qu'en Angleterre on a introduit, à l'égard de certains criminels, une forme de procèder plus célere que celle qui se fait par jurés. Rien ne ressemble plus à ces procédures par commissaires que l'on a vues trop souvent en France, & qui sont en horreur à tous ceux qui ont

quelqu'idée de justice. Cet abus rare en Ann Angleterre éxistait en Amérique sous le nom de bill d'atteinder, ce qui signifiait une procédure abrégée & illégale. La convention de la Nouvelle-York déclarait par l'article XLI de la conflitution de cet Etat, qu'il ne serait désormais passé aucuns bills d'atteinder que pour des crimes commis avant la fin de la guerre de l'indépendance. Mais si ces sortes de jugemens sont soufferts dans le cours d'une guerre juste & nécessitée par les violations de la liberté publique, ils deviendront fréquens à plus forte raison, dans des temps où les constitutions auront vieilli, où les abus feront enracinés, où une longue paix & l'ambition des francs tenanciers diminueront le respect qui est du aux droits du peuple.

La forme des warrans elle - même est sujette à mille inconvéniens, la plupart ont été apperçus par les nouveaux légiflateurs, & les ont jettés dans l'incertitude. La constitution du Mariland ne veut point qu'il soit délivré de warrant hors des cas

Année 1777.

judiciaires. Celle de la Virginie veut qu'il n'en soit point délivré sans preuves, mais elle ne détermine point la nature de ces preuves, & fait naître de plus grands embarras. Sera-ce comme en France une information? Voilà les dangers & les abus de la procédure secrette. L'information sera-t-elle faite publiquement? Alors l'accusé aura le temps d'éviter l'effet du warrant avant qu'il soit décerné. La constitution de Delawarre exige seulement que l'accusation soit affirmée par serment. Enfin celle de Pensilvanie veut qu'il ne soit délivré aucun warrant que dans les formes prescrites. Sans spécifier ces formes, ce qui suppose que ce sont généralement celles qui sont usitées dans le gouvernement britannique.

Il y aurait des remarques infinies à faire fur l'étendue & la nature des cautionnemens, car ils mettent une disproportion considérable entre la liberté de l'homme riche & celle du pauvre.

Ensin toutes ces constitutions paraissent avoir trop oublié le droit de propriété &

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 205

la tranquillité des hommes privés, pour ne s'occuper que d'établir promptement ANNÉE de nouveaux gouvernemens. Ce n'est pourtant que de la réunion des propriétés, des sûretés & des félicités particulières, que peuvent résulter dans les républiques la force & la prospérité de l'Etat.

JE regarde ces premiers règlemens d'un Comment peuple libre & éclairé comme provisoires. filérer ces Si j'avais pensé qu'ils ne seraient point nouveaux réglemens. corrigés & achevés, au lieu d'en faire une analyse raisonnée, j'en aurais donné simplement le recueil à la fin de cette histoire, mais ce recueil déjà imprimé n'offre que des ébauches ou des répétitions. J'ai préféré comparer rapidement entr'elles les principales conflitutions, & en faire, pour ainsi dire, un tableau instrusif pour toutes les classes de lecteurs.

Il me semble qu'en portant cette comparaifon beaucoup plus loin que ne me le permettaient les bornes que je me suis prescrites, & réunissant ensuite les meilleurs principes de ces constitutions diver-

206 ESSAIS HIST. ET POLIT.

ANNÉE 1777.

fes; fixant ce qui n'a été qu'indiqué; suppléant à quelques dispositions essentielles qui ont été oubliées, & règlant tous les objets accessoires; on parviendrait à établir une théorie parfaite du gouvernement républicain. Théorie presqu'encore inconnue, & que Montesquieu lui - même n'avait fait, pour ainsi dire, qu'entrevoir, à travers les nuages de l'antiquité, les rêves de Platon, & les systèmes généraux des républiques modérnes.

' Projet d'un chefd'œuvre de légiflation politique & civile.

Si, par un travail d'une importance plus grande encore, on faisait dériver le droit civil & le droit criminel de la déclaration des droits du peuple & du systême politique; si le code était tellement rédigé, qu'il y eût une correspondance directe entre le régime du gouvernement, & celui des familles & des propriétés, tant civiles que rurales, les actions utiles à la fociété, & toutes les volontés de la loi; qu'enfin, par la liaison des principes & de leurs applications, il y eût une forte cohésion entre les loix générales de l'Etat, & la conduite privée des citoyens; la force &

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 207

l'équité se concilieraient ensin pour former = le gouvernement le plus heureux qui pût Ann être desiré par des hommes.

Bien des difficultés s'opposent sans doute à cet ouvrage, tout à la fois si nécessaire & si glorieux au peuple qui le verrait éclôre; mais ces difficultés, dont la paresse des hommes s'est effrayée depuis tant de siècles. ne font pas impossibles à surmonter.

Elles ne paraissent invincibles que dans les pays où il existe beaucoup de droits & de loix arbitraires, & où les abus sont aussi multipliés que les fonctions de l'adminis-

tration publique.

Pour vous, Américains, dégagés de toutes entraves, vous pouvez vous rendre heureux, & offrir aux infortunés le partage de votre bonheur. Hâtez - vous, le temps est précieux; craignez que par une fatalité attachée à l'espèce humaine, de nouveaux préjugés, de nouveaux abus ne s'introduisent presqu'aussi - tôt que les anciens auront été chassés de vos climats.

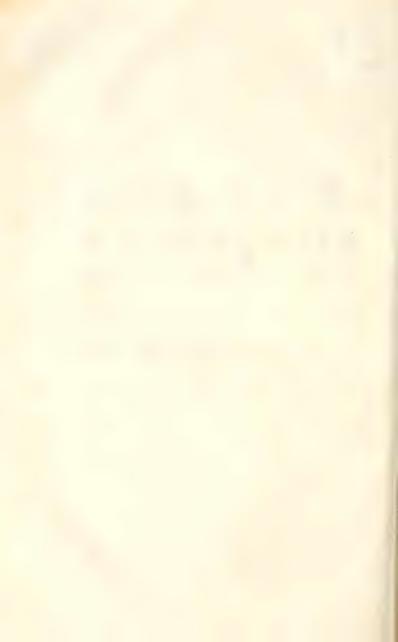
Mes réflexions sur vos loix me paraissent à moi - même au-dessous du sujet; mais ce

208 Essais Hist. ET POLIT, &c.

font celles d'un homme attentif & bien intentionné, elles feront peut-être éclôre les idées des philosophes & des gens en place les plus éclairés: c'est du moins un de mes vœux. Tout ce que le monde renferme de sagesse & de génie, doit concourir à persectionner des gouvernemens si consolans pour l'humanité.

Fin de la troisième Partie.

ESSAIS HISTORIQUES ET POLITIQUES SUR LA RÉVOLUTION DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.



ESSAIS

HISTORIQUES

ET POLITIQUES SUR LA RÉVOLUTION

DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.
Par M. HILLIARD D'AUBERTEUIL.
TOME SECOND.
SECONDE PARTIE.



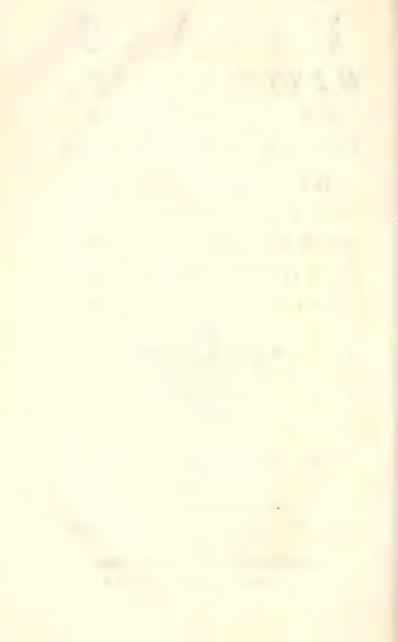
A BRUXELLES,

Et se trouve

A PARIS,

Chez l'Auteur, rue des Bons - Enfans-Saint - Honoré.

M. DCC. LXXXII.



TABLE

DE LA SECONDE PARTIE

DU TOME II.

LIVRE DIXIEME.

ARRIVÉE du Général Burgoyne au Canada. Il avance dans les terres par la route des lacs; son armée reprend Ticonderago & tous les postes fortissés jusqu'à Saratoga. Les Généraux américains Schuyler & Saint-Clair sont rappellés & remplacés par Gates & Arnold. L'armée du général Howe évacue les Jerseys, s'embarque & remonte la baie de Chésapeak. Bataille de Brandiwine. Les Anglais entrent dans Philadelphie.

Table des Chapitres, ou ordre des matières du Livre X.

(Carte de la partie méridionale du Canada & de la route des lacs.)

CHAP. Ier.

Marche du Général Burgoyne vers Ticon-

derago. page	es 209
Idée du climat qui regne dans les pays	voisin s
des monts Apalaches, & qui sépar	
Canada d'Albany.	212
Difficultés de la marche, & retards q	u'elle s
occasionnent.	214
Saint - Clair évacue Ticonderago	avant
l'attaque.	215
Saint-Clair est rappellé.	217
Punam coupe le passage aux trou	
Clinton, pour empêcher sa jondion Parmée du nord. Gates remplace Sc.	
dans le commandement de l'armée	
caine en cette partie.	218
Arnold ventre au Cornice des Etate	T 7
Arnold rentre au service des Etats-	220
House quait outset Is someone	
Howe avait ouvert la campagne par cuation de New-Jersey.	
	223
Détails intéressans sur la puerre de l	Amé.

rique septentrionale, qui prouvent la difficulté de subjuguer ce vaste pays. 225

1	vij
Howe est blame en Angleterre d'avoir évas	cué
le pays de Jersey; raisons qui doiv	en t
le justifier. pages 2	2 7
La Cour d'Angleterre se trompe dans	Ses
jugemens sur la guerre de l'Ameriq	
2	32
Howe se décide à attaquer Philadelphie	du
	35
)),
Les Sauvages des environs d'Albany	e11-
voyent déclarer à Burgoyne qu'ils veul	
garder la neutralité.	3 7
Débarquement de l'armée du général Ho	we
en Pensilvanie; sa marche vers celle	
T7 1:	40
(Carte de la Delawarre & de Penfilvanie	.)
73 . 1 1 0	
Projets de la Cour. 2	41
Histoire de Seymours & de Molly. 2	47
(Estampe représentant la mort de Molly.))

Bataille de Brandiwine. 250

Situation respective des Anglais & des Américains, 263
2 iv

LIVRE ONZIÈME.

BATAILLE de Germantown. Le colonel Stark, à la tête des milices de New hampshire, combat & défait les Anglais au village de Bennington, Burgoyne attaque l'aîle gauche de l'armée américaine; il est vaincu par Arnold & Lincoln, qui s'emparent de ses lignes, & le forcent de se retirer au camp de Saratoga. Environné de tous côtés par les troupes américaines, il se rend prisonnier avec toute son armée. pages 265

Chapitres ou ordre des Matières.

CHAP. I.er

La Cour commence à prendre des inquiétudes fur les intentions de la France. 265

Délibération du Congrès sur la perfidie des Ecossais.

Bataille de Germantown. 269

Arnold tient la campagne à la tête de cinq mille hommes. Une division de l'armée anglaise, aux ordres du colonel Saint-Léger, est forcée de resourner à Montréal, après avoir été battue. 279

Burgoyne attaque, le 19 Septembre, le
général Arnold; il est repoussé & battu.
pages 281
Il est abandonné des Sauvages. 282
Victoire remportée sur les Anglais à Bening-
ton par le vieux colonel Stark. 286
Burgoyne livre une bataille le 7 Octobre.
Il réunit ses efforts contre l'aîle gauche de
l'armée américaine; & est repoussé & vaincu
par Arnold & Lincoln. 287
Il est poursuivi à Saratoga par l'armée vic-
torieuse. 288
Le général Clinton ne peut lui donner de
Secours ni de conseils. 289
Gates envoie le vieux colonel Stark reprendre Ticonderago, & va lui même délivrer les
environs d'Albany & de la Nouvelle-
York des ravages du féroce Vaughan.
252
Réjouissances des Américains; défense du
fort de Redbanck. 299
Le général Burgoyne passe plusieurs jours
chez le genéral Schuyler, dont il avait
peu de temps auparavant, incendié l'ha-
bitation principale.
Récit de Burgoyne chez le général Schuyler.
. 308

Américains & les fermiers - généraux d
France. 32
Situation respective des armées aux environ
de Philadelphie, dans l'hiver de 1777
, 32
Manque de foi, & perfidie de Burgoyne
32
Burgoyne retourne à Londres sous sermen
Le Roi refuse de le voir.
Dernier effort de William-Pitt en faveur a
la patrie; il lui coûte la vie. Ibio
(Portrait de William-Pitt.)
Grands honneurs qui accompagnent sa pomp
funebre.
L'Etat assigne une pension perpétuelle à s
famille. 32
Le peuple veut encore se charger de paye
ses dettes, malgré la résistance des cour
tisans.
Débats au sujet de la révocation de l'acte de
Québec. 33
La cour prend la résolution tardive de tra
vailler à une réconciliation. 33.
Burgoyne ne peut parvenir à faire entendr

Détails qu'il fait lui-même de sa marche par

Traité pour le tabac de Virginie, entre les

pages 315

la route des lacs.

la justification de sa conduite dans le parlement; changement de ses opinions militaires. pages 332

LIVRE DOUZIEME.

Dispositions de la France. Etat de l'Angleterre. Projets inutiles de réconciliation. La France reconnaît par un traité l'indépendance des Etats - Unis de l'Amérique. Confidérations fur les fuites de ce traité.

Chapitres, ou ordre des Matières.

CHAP. I.er.

Nécessité où se trouvaient les Américains, de contracter une alliance avec une Puissance maritime. Ibid.

Ce qui s'était passé jusqu'alors relativement aux liaisons que les Américains désiraient contracter avec la France.

Les Anglais forcent la cour de France par des hostilités, de se préparer à la guerre.

338

Raisons qui pouvaient engager les peuples de

l'Europe à faire des traités avec les Ame-
ricains. pages 345
Préliminaire du traité avec la France. Ibid.
Année 1778.
Conclusion du traité d'alliance; 6 Février
2778. 348
Principales conventions d'un second traite
conditionel. 349
Divisions en Amérique, & dispositions des
peuples à l'égard de la France. 351
Départ précipité des commissaires de la cour
de Londres. 354
Opinions de quelques Anglais sur l'autorité
du Congrès. Ibid.
Départ d'un Ambassadeur de France auprès
des Etats-Unis. 355
Raisons qui devaient empêcher le succès des
bills conciliatoires. Ibid.
Moyens de corruption employés inutilement
en Amérique.
Evacuation de Philadelphie; bataille de
Montmouth-Court-House. 367
Succès des Américains. Eloge de Washington.

(Plan de la bataille de Montmouth-Court-House.)

,	
	xiij
Avantages que la France peut re	tirer de son
	pages 373
Ce que la France aurait pu faire au	Mi tôt après
le traité, & ce que son gouverne	
proposer pour la suite.	37 7
Erreurs & préjugés des Français.	378
Idées de l'Auteur.	Ibid.
Ce que la déclaration d'indépenda	ince des co-
lonies de l'Amérique fait perdre	
terrre.	382
Réslexions sur tout ce qui précède	. 383
Etonnante énergie des svjets britan	miques; leur
éloquence politique.	385
Traits de valeur.	387
Patriotisme américain.	Ibid.
Grands hommes en Amérique.	386
Fermeté patriotique.	Ibid.
La population de l'Amérique se	ptentrionale
s'est formée aux dépens de tou	
tions.	389
L'indépendance est assurée. Gi	ande vérit é
politique.	Ibid.
Quel pout être l'état futur de	P Ameriane

Si l'on doit compter sur la durée de l'al-

390

Septentrionale.

l'Espagne.

S'il est à croire que les Anglo-Américains
se seront la guerre entr'eux. 393
Campagne du comte d'Estaing. Prise de la
Dominique & de la Grenade. 398
Pièces imprimées à la suite de l'Histoire.
Nomination de Washington au commandement
général des armées continentales, & son discours
au Congrès en acceptant cette place. 403
Honneurs publics rendus à la mémoire des géné-
raux qui sont morts à la tête des armées, en
combattant pour l'indépendance de l'Amérique.
406
Liste des officiers français, qui ont servi dans les
armées américaines avec commission du Congrès,
avant les traités faits entre la France & les
treize Etats-Unis de l'Amérique. 413
Précis historique du premier voyage de M. le
Marquis de la Fayette en Amérique. 427

liance des Américains avec la France &

392

Fin de la Table de la seconde Partie du Tome II. & dernier.

liance des Americains avec la Fran	ce	G
l'Espagne.	39	2
S'il est à croire que les Anglo-Améri	cai	ns
se feront la guerre entr'eux.	3	93
Campagne du comte d'Estaing. Prise	de	la
Dominique & de la Grenade.	3	98
Pièces imprimées à la suite de l'Histoir	e.	

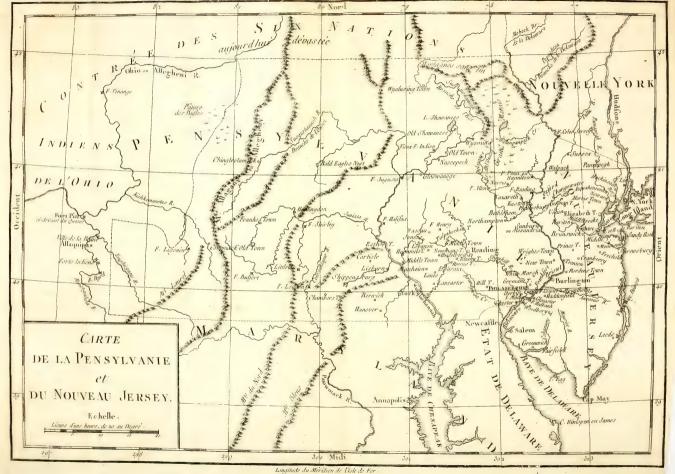
Nomination de Washington au commandement général des armées continentales, & son discours au Congrès en acceptant cette place. 403

Honneurs publics rendus à la mémoire des généraux qui sont morts à la tête des armées, en combattant pour l'indépendance de l'Amérique. 406

Liste des officiers français, qui ont servi dans les armées américaines avec commission du Congrès, avant les traités faits entre la France & les treize Etats-Unis de l'Amérique. 413

Précis historique du premier voyage de M. le Marquis de la Fayette en Amérique. 427

Fin de la Table de la feconde Partie du Tome II.



Decide du Meridien 80 Nord lévas cée CO ESSAIS



ESSAIS HISTORIQUES ET POLITIQUES SUR LA RÉVOLUTION

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

LIVRE DIXIEME.

The state of the s

ARRIVÉE du Général Burgoyne au Canada: Il avance dans les terres par la route des lacs; fon armée reprend Ticonderago & tous les postes fortisées jusqu'à Saratoga: Les Genéraux américains Schuyler & Saint-Clair sont rappellés & remplacés par Gates & Arnold. L'armée du général Howe évacue les Jerseys, s'embarque & remonte la baie de Chésapeack. Bataille de Brandiwine. Les Anglais entrent dans Philadelphie.

LE Général Burgoyne arriva de Londres Année avec le pouvoir de commander en chef Marche Tome II. Sec. Part.

ANNÉE
1777.
Burgoyne
vers Ticonderago.

l'armée du Canada. Les services de Guy Carleton, de ce Général actif & intrépide qui avait sauvé cette grande province lors des invasions de Mongommery & d'Arnold, avaient été oubliés. Burgoyne, guerrier & courtisan, membre du Parlement & Général d'armée, ce même homme qui s'amufait à jouer la comédie dans Québec avec les officiers de la garnison, & qui se flattait de triompher des Américains sur la route des lacs, arrivait avec un grand nombre de chariots, d'ustensiles de guerre & un approvisionnement immense. La Cour de Londres était éblouie de l'avantage de séparer entièrement les Colonies septentrionales d'avec les Etats de l'ouest & du sud, & de communiquer librement au Canada par la rivière d'Hudson; elle sacrifiait tout à cette chimère, & Burgoyne emportait six cens mille guinées, tant pour le pavement des troupes que pour les autres dépenses de son armée. On ne pouvait se faire une juste idée des peines & des fatigues que ce Général avait à surmonter. Il en a fait depuis la peinture dans ses mé-

moires, mais il ne lui était pas possible = d'entrer dans les détails qui auraient été Année nécessaires pour que l'on pût juger des frais que cette expédition a dû coûter. L'armée dont il prit le commandement était formée de près de dix mille soldats; son plan était de percer rapidement à travers la partie haute de l'Etat de New-York, de soumettre les cantons qui se trouveraient sur son passage, & tous les postes fortisiés qui bordaient les lacs, afin d'aller rejoindre le Général Clinton, que le Chevalier Howe avait laissé à New-York avec 9000 hommes. Les troupes anglaises espéraient trouver dans les environs d'Albany une subsistance aisée. Si après avoir réduit les forts Ticonderago, Crown-Point, Skenesborough, Edouard & Stanwir, & y avoir laissé des garnisons, Burgoyne s'était rendu maître de cette contrée, Clinton & lui auraient enserré entre la mer & leurs armées toute l'étendue de la Nouvelle-Angleterre ; la flotte de l'Amiral Howe aurait bordé & enchaîné les rivages, tandis que les efforts de son frere auraient conquis à la fois Philadelphie & Bos-

Année & réduit les peuples à la foumission.

Mais il fallait traverser le lac George & le lac Champlain. Il fallait faire porter en plusieurs endroits, par les soldats, les bagages & les bateaux, & les difficultés devaient augmenter à mesure que l'on avancerait vers Albany. Les terres, encore dans leur premier état, sont couvertes d'arbres, qui s'étendent jusqu'au bord des rivières. Ces rivières, qui sont la seule route que l'on puisse tenir pour arriver de Montréal à Albany, sont couvertes de glaces jusqu'au mois d'Avril; alors la sonte des neiges leur donne une crue considérable, mais les eaux se retirent en peu de temps.

Idée du DES le mois de Mai le foleil a beaucoup climat qui regne dans de force, & dans les mois de Juin, de les pays Juillet & d'Août, les fources qui descenvoisins des montagnes & qui rendaient seules laches, & les rivières navigables, se perdent dans les qui sépales terres, ou restent à sec. Les rivières de l'Anada de l'Albany, mérique sont quelques des torrens, & souvent des ruisseaux. Ce sont, comme

l'a dit un écrivain renommé *, des fleuves Annés d'un jour, tarris le lendemain. Les cli- 1777. mats de l'Amérique ne seraient pas plus froids que ceux qui font situés sous les mêmes degrés dans l'Europe & dans l'Asie, si l'immensité des forêts qui couvrent les montagnes de leur chevelure, n'entretenaient pas l'humidité & la fraîcheur de la terre, & si les vents du nord ne venaient pas transformer en neiges les nuages assemblés sur le sommet de ces montagnes. Tant que la coignée n'aura point éclairci ces forêts, leurs feuillages répandront sur toute l'étendue du continent septentrional, les eaux & les glaçons; mais le foleil n'en conserve pas moins son empire, & la chaleur de ses rayons, plus forte & plus durable que la température ne semble l'annoncer au premier regard, attire & dissipe promptement, dans les beaux jours de l'été, ces fleuves nourris de frimats, qui paraissaient le disputer à l'orgueil des mers. Ils vont former de nouveaux nuages, qui remplissant les vuides de l'atmosphère, se

^{*} M. Raynal.

214 Essais Hist. ET Polit.

dispersent dans tout l'univers, l'embellissent Année & le fécondent; & si la sècheresse n'a point désolé les cantons méridionaux, si tout reverdit en Afrique & dans l'Asie sans le secours de ces nouveaux nuages, d'autres nuages les repoussent vers les chaînes de montagnes où ils s'étaient amassés; &, poursuivis par la force des vents, ils viennent retomber aux lieux de leur naissance, que la nature paraît avoir choisis jusqu'à présent pour en faire le réservoir du monde.

Difficul
DANS ces climats une armée qui voyage

tés de la fur des bateaux, ne peut avancer que lenretards tement. Il peut arriver que quand l'armée
qu'elles occassonnent. défile vers les rivières, la crue des eaux

défile vers les rivières, la crue des eaux n'existe plus, sans qu'on puisse accuser justement quelqu'officier d'avoir causé par sa négligence, le retard des opérations. Le Général Burgoyne, qui connaissait d'avance une partie de ces obstacles, avait eu la précaution de faire construire en Angleterre un grand nombre de bateaux plats; mais l'armée manquait de mariniers habiles. Une partie du peuple d'Albany & de Shene addi gagne sa vie à conduire les

bateaux, en remontant & en descendant les rivières. Les bateliers de ce Annés canton gouvernent adroitement, avec des perches, un bateau plat, dont la charge est souvent très - pesante, & savent les moyens d'empêcher qu'il ne soit entraîné par la rapidité des torrens. Il était impossible à des hommes novices dans ce métier de le faire avec diligence. Il n'est pas étonnant, d'après ces détails, que le Général Burgoyne, qui avait d'ailleurs à traverser des marais & un grand nombre de creeks, où l'on avait abatu des arbres pour retarder sa marche, ait employé trois mois pour parvenir de Montréal jusqu'au lac Champlain. Les obstacles qu'il rencontrait à chaque pas l'arrêtèrent plus longtemps qu'il n'avait cru, & il ne parut vers Ticonderago qu'au commencement de Juillet.

SAINT-CLAIR, général américain, avait le commandement de ce poste important. Clair éva-Les troupes destinées à le couvrir & tenir derago la campagne étaient sous les ordres du avant l'atgénéral Schuyler, le même qui, en 1775, devait commander l'armée américaine au

Saint-

216 Essais Hist. ET POLIT.

Année 1777.

· Canada, & qui laissa le commandement à Mongommery. Il était riche & si considéré dans l'Amérique, que le Congrès, dès ses premières affemblées, lui avait accordé le grade de major-général. On a fait courir le bruit que la cause de la liberté avait été trahie, & que Saint-Clair s'était engagé de livrer le fort aux troupes de Georges III. Schuyler lui-même n'a pas été à l'abri du foupçon. A l'approche de l'armée de Burgoyne, Saint-Clair se décida à évacuer avant l'attaque, prétendant que cette forteresse & le fort indépendance étant investis, la garnison n'était pas suffisante pour défendre les ouvrages. Cependant il avait près de quatre mille hommes sous son commandement. Il tint un conseil de guerre, dont le résultat sut signé de trois autres officiers généraux, entre lesquels était un français devenu brigadier-général en Amérique, appellé Rochefermoi. Après ce conseil de guerre, Saint-Clair partit le 5 Juillet avec toute la garnison, en se repliant par la route de terre sur Skenesborough, où il avait déjà envoyé par des

sur l'Amérique septentrionale. 217

bateaux plats toutes les munitions, & les = provisions qu'il avait pu tirer de Ticonde- Année rago. Mais les évènemens étaient tellement enchaînés, que les bateaux furent détruits & brûlés par un gros détachement de l'armée anglaise qui s'était posté sur Skenesborough, & en avait chassé deux régimens américains, qui formaient la garnison. Saint-Clair changea de route, & marcha vers le fort Edouard, où Schuyler commandait. Pendant sa marche qui dura sept jours entiers, les anglais tombèrent fur son arrière - garde, & lui prirent ou tuèrent près de douze cens hommes.

On a vu plus d'une fois des généraux Saints'étayer du suffrage d'un conseil de guerre rappellé. pour refuser de faire leur devoir, ou pour excuser leur courage. Saint-Clair est le premier parmi les Américains qui se soit laissé entraîner par ce dangereux exemple. Le Congrès apprit avec chagrin qu'il avait perdu sans combat une place, sur la résistance de laquelle il avait compté, qui ouvrait tout le pays à l'armée de Burgoyne, & lui affurait à la fois un entrepôt

Année & une retraite. Il se hâta d'ôter le com1777: mandement à Saint-Clair, & donna des
ordres pour que l'on s'opposât vigoureusement d'un poste à l'autre aux progrès de
Burgoyne & du chevalier Clinton, & à
la jonction de leurs armées.

Putnam PUTNAM partit avec quatre brigades, & coupe le passage aux alla se poster au-delà de Saratoga dans un troupes de pays dont la force naturelle était augmentée Clinton par de grands travaux. Une nouvelle mapour empêcher faioncrine américaine fut formée au-dessus des tion avec l'armée du Higlands sur la rivière d'Hudson; les bois, nord. Gates remplace les agrès, l'artillerie y avaient été con-Schuyler duits par terre de la Nouvelle-Angleterre: dans le commandetrois vaisseaux armés, construits sur le lieu ment de même, attendaient les troupes, que l'on l'armée américaisupposait devoir être envoyées par Clinton ne en cette partie. pour faciliter les progrès de Burgoyne, & étaient disposés de manière à leur couper le passage.

Schuyler fut remplacé par le général Gates; on a publié à Londres que Schuyler avait voulu se rendre, afin de conserver & de garantir du ravage les grands biens qu'il possédait du chef de sa semme entre

Saratoga & Albany. Mais non, Schuyler ne = s'était point rendu coupable d'une pareille lâcheté. Comment lui seul, entre tant de citoyens qui avaient dévoué leur fortune & leur sang sur l'autel de la patrie, auroitil pu concevoir des sentimens si bas? Quand on n'a pas fous les yeux l'exemple de la trahison, il est rare que l'on en médite les desseins. Depuis le commencement de la guerre les ministres de Londres n'avaient négligé aucune occasion d'étendre des nuages sur la fidélité des chefs américains; le rappel de Schuyler parut favorable à la calomnie; mais, quoiqu'elle ait versé ses poisons parmi les membres du Congrès, toutes les présomptions sont en faveur de l'innocence de ce républicain, & si j'ai rappellé les soupçons dont il a été chargé trop légèrement, c'est que je demeure persuadé que ces soupçons n'ont eu d'autre fondement que la haîne que les envieux portent naturellement à ceux qui ont de grandes richesses. La position où Schuyler se trouvait placé, entre la honte de se rendre & la gloire de

défendre ses biens, doit elle-même servir ANNÉE à faire présumer son innocence. Enfin sa 1777. conduite & celle de Saint-Clair ont été examinées depuis dans une cour martiale, & tous deux ont été honorablement déchargés de toute accusation. Les évènemens ont d'ailleurs justifié ce général d'une manière qui lui fait honneur, puisque l'armée anglaise ayant ravagé depuis ces mêmes biens, auxquels on lui faisait l'injustice de le croire si bassement attaché, puisque cette armée ayant renversé ses bâtimens & ruiné ses moissons, il soutint avec générolité ce fâcheux évènement, & donna, dans cette circonstance à son pays, un exemple rare de patriotisme & de désintéressement, en resusant toute espèce de dédommagement & d'indemnité.

'Arnold Dans cette occasion pressante Arnold rentre au reprit le commandement d'une division Etats-Unis. de l'armée du Nord; une action d'éclat venait d'ajouter encore à sa gloire. Quoique mécontent du Congrès & retiré du service, apprenant que les Anglais saisaient une irruption à Dambury dans le Connecti-

cut, il avait rassemblé les milices de la Nouvelle-Angleterre, & avait volé au Ann secours du général Woster qui commandait en cette partie. L'action avait eu lieu le 27 Avril, & Woster ayant été blessé mortellement, Arnold par fon courage avait sauvé dans cette journée les troupes continentales, & repoussé les ennemis; le combat avait été opiniâtre de part & d'autre; un de ses chevaux avait été tué fous lui, & l'autre blessé. Le Congrès n'avait pu dans une telle circonstance lui refuser des éloges. Quoique le jugement de sa conduite passée sût alors soumis à l'examen d'une cour martiale, cette assemblée, en même-temps qu'elle avait ordonné qu'il serait érigé un tombeau aux mânes de Woster, mort pour la désense de sa patrie, avait fait présent à Arnold d'un cheval de prix magnifiquement caparaçonné, qui lui avait été délivré par le quartier-maître général de l'armée au milieu des honneurs militaires. Enfin ce dernier exploit avait répandu sans doute un jour favorable sur sa cause, puisque les

Anné E 1777.

Année 1777.

plaintes excitées par les exactions, & les violences qu'on l'accufait d'avoir commifes, avaient été déclarées mal fondées, & le rapport confirmé par acte du Congrès le 23 Mai.

Il avait formé par son exemple des hommes intrépides comme lui. Barton, autrefois chapelier & lieutenant - colonel d'un des régimens de milice, qui l'avaient suivi à Dambury, avait osé entreprendre d'enlever le général Prescot de la même manière que Charles Lée avait été pris par le colonel Harcourt; Prescot, le même qui étant au Canada sous les ordres de Carleton, avait traité si durement Ethan Allen & ce malheureux marchand de Montréal, Thomas Walker, le même qui avait été déjà fait prisonnier avec la garnison du fort Saint-Jean par le général Mongommery. Il commandait à Rhod-Island depuis le départ du lord Percy, & habitait une maison de campagne éloignée de quelques milles de la ville de Newport. Barton, à la tête de quelques miliciens de bonne volonté, s'y était

rendu par eau, & l'avait enlevé de son Année lit, ainsi que William Barington son aide 1777, de camp. Le Congrès avait fait présent d'une épée à Barton, & lui avait donné le rang de Colonel dans l'armée continentale.

Arnold étant rentré au service du Congrès, partit avec cinq mille hommes, & se rendit vers les plaines de Saratoga, où Gates travaillait à rallier les troupes dispersées : tandis que l'un se livrait à son zèle & l'autre aux passions violentes qui relevaient son courage, d'autres faits de guerre se passaient dans les contrées où Howe & Washington occupaient le terrein.

Les équipages de l'armée du chevalier = Howe n'étaient arrivés en Amérique que avait oule 24 Mai, & il ne les avait reçus qu'au vertla cammois de Juin; par conséquent il ne put l'évacuaouvrir la campagne que très-tard. Ce ne New-Jerfut qu'à la fin de Juin qu'il fit quitter les fey. quartiers à son armée; il aurait bien desiré engager Washington dans une affaire générale, mais n'ayant pu y parvenir, il n'osa

224 Essais Hist. ET Polit.

Année 1777. pas le faire charger par ses troupes, dans une position aussi avantageuse que celle qu'il occupait: il aurait risqué de perdre un grand nombre de soldats, & aurait été exposé à des désaites, en quelqu'endroit qu'il eût voulu pénétrer & passer la Delawarre. Il aima mieux évacuer le Jersey & entrer par un autre côté dans la Pensilvanie; par ce mouvement il divisait les armées des Américains, & il croyoit déconcerter tous leurs plans.

L'évacuation du New-Jersey s'essectua à la fin de Juin, & les derniers bataillons des gardes anglaises s'embarquèrent le 30.

Les corps que commandait le lord Cornwallis avaient été harcelés depuis le 22 par des pelotons de l'armée de Washington, & il y eut le 24 une action trèsvive, pendant laquelle l'artillerie des Américains leur ayant été prise, ils parvinrent à la reprendre. Finch, colonel aux gardes & frere du comte de Suffolck, alors ministre, sut tué; le général Grant eut un cheval tué sous lui. Howe se rembarqua pour l'isse des Etats, où le rendez - vous général

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 225 général était marqué, laissant à New-York -& fur la rivière d'Hudson environ neuf Annes mille hommes, commandés par le général Clinton.

Il persistait toujours dans le dessein de Détails intèlessans s'emparer de Philadelphie; c'était-là que sur la guertendaient tous ses desirs, & la Cour n'en re de l'A-mérique formait point de plus ardens. On était per-septentriofuadé que la soumission des rebelles dépen-prouvent la dait de la réduction de cette ville. Le cheva- difficulté de subjulier Howe avait reconnu que la route qui guer ce conduit de la Nouvelle-York dans la Pensilvanie, était trop difficile par terre. Il n'y a que deux manières de faire la guerre dans un pays ennemi, situé comme le sont les Colonies septentrionales de l'Amérique. Il faut s'avancer par l'intérieur des terres, & couper les points de correspondance entre les places fortifiées, ou bien attaquer du côté de la mer les places fortifiées, & s'emparer des rivages. La première de ces méthodes est sujette à mille dangers; il est toujours difficile de se procurer des vivres, des fourages; on est trop souvent exposé à se voir harceler & détruire par des enne-

nale , qui valte pays.

Année 1777.

mis inférieurs en nombre & en discipline, mais qui, maîtres du pays, en connaissent tous les sentiers, & forment pour ainsi dire à chaque pas des embuscades que l'on ne peut éviter sans de grandes précautions, & qu'avec beaucoup d'adresse. La désertion se met parmi les soldats, que séduisent l'aspect délicieux des campagnes & l'espérance d'un bonheur qui leur avait été jusqu'alors inconnu. Les dépenses qu'il faut faire en chariots, en chevaux, peuvent ruiner en peu de temps la nation la plus riche. Les dangers s'accroissent à proportion de la distance qui se trouve entre les flottes & l'armée. Le second système de guerre ne promet pas des succès décisifs, parce que le vainqueur, qui s'est rendu maître d'une place maritime, ne peut être assuré de trouver des subsistances, & peut être facilement bloqué. En prenant le parti de s'avancer dans l'intérieur du pays, le général Howe était trop habile pour ne pas ouvrir un chemin large à son armée, & pour ne pas s'emparer de tous les postes circonvoisins,

afin d'assurer en tous temps sa retraire. C'était la marche qu'il avait suivie dans l'in- Annés vasion du Nouveau - Jersey; mais éloigné des renforts, obligé de tirer de l'Europe tous les objets dont il avait besoin, il voyait ses troupes diminuer de jour en jour, par la désertion & les maladies : elles étaient réduites à quinze mille foldats. Ce nombre ne suffisait point, son armée se serait annéantie par ses propres conquêtes, & il aurait compromis les intèrêts qui lui étaient confiés, s'il avait entrepris de suivre une seconde fois une route qui lui avait si mal réussi la première.

A la nouvelle de l'évacuation du Nou- Howeest veau-Jersey, la conduite de Howe fut Angleterre blâmée en Angleterre, & l'on se fondait d'avoir évafur ce que les chemins entre Brunswick de Jersey; & Philadelphie ne pouvaient pas être aussi doivent le difficiles qu'il le disait; on désaprou-justifier. vait, sans examen, qu'il eût multiplié les postes avancés, & étendu le front de son armée, au lieu de marcher droit à la ville où se tenaient les assemblées du Congrès, & dont on croyait que la prise devait entraîner

Année J777.

= la ruine totale de la cause américaine. Il ne fallait pas, disait-on, donner le temps au peuple de rassembler de nouvelles troupes, il fallait brusquer les momens. Les généraux des armées anglaises en Amérique étaient réellement à plaindre. Chargés d'une mission désagréable au peuple, placés entre un public mal instruit ou prévenu, & une cabale de cour, quel fruit ou quel agrément pouvaient-ils espérer de leurs fonctions pénibles & dangereuses? La vérité, qui doit présider à l'histoire, exige que, sans prononcer légèrement sur le mérite de Howe, je fasse observer qu'on ne peut lui reprocher d'avoir manqué d'activité; mais il avait à combattre des ennemis sans nombre, envain il aurait pressé les momens, puisque Washington, abandonné de son armée le six Décembre, était quinze jours après en état d'attaquer & de vaincre. Il ne pouvait pas employer une plus grande célérité, puisque dans le court intervalle qui s'était écoulé depuis la prise des forts de la rivière d'Hudson, la division de l'Allemand Kniphausen avait pé-

1777.

nétré jusqu'aux portes de Philadelphie. Si Année au lieu de ce détachement Howe s'était porté en avant avec toute son armée, sans s'assurer de tous les postes qu'il aurait laissés derrière lui, il aurait eu le même fort que la division hessoise, environnée à Trenton: un peu plutôt, un peu plus tard, sa perte était certaine. Washington était trop attentif à ses mouvemens pour qu'il n'eût pas profité de son imprudence, & coupé la communication entre la flotte & l'armée anglaise; & alors les milices du Jersey, les troupes de volontaires qui seraient arrivées pour l'investir de toutes parts, auraient suffi pour le forcer à la plus honteuse capitulation.

D'un autre côté, il ne faut jamais oublier qu'on ne peut établir aucune comparaison juste entre les chemins de France ou d'Angleterre, & ceux de l'Amérique septentrionale, ni entre les routes nouvelles que l'on serait obligé de faire pour traverser en tous sens l'Angleterre ou la France.

Pour former un nouveau chemin en P iii

1777.

Année Angleterre, en France, en Allemagne, il y a peu de forêts à traverser, & lorsqu'il s'en rencontre, il y a peu d'arbres & peu de taillis à couper. Le travail des hommes a déjà préparé ces forêts depuis un grand nombre de siècles, le chemin est promptement tracé; si on le recouvre de pierres ou de gravier, c'en est assez pour qu'il soit supérieur à tous les chemins qui traversent les Provinces de l'Amérique. On trouve à peine dans ce vaste pays des routes de quelques milles aux avenues des bourgs & des villages. Les bois de l'Amérique, plus épais que nos taillis, sont mêlés d'une infinité d'arbres grands & vieux, qui ont entrelacé la robuste étendue de leurs branches, sans autre direction que celles du hazard & de la nature. Le sol étant gras & humide, ils sont très-serrés les uns près des autres, & se couchent & se croisent dans tous les fens. Il arrive souvent que ces gros arbres seraient trop difficiles à couper ou à déraciner: il faut serpenter autour d'eux & changer de traces. Le sol est par - tout coupé par des rivières ou des sources courantes,

dont le lit profondément creusé dans le temps des grandes eaux, offre des bords ANNÉ très élevés dans les autres saisons. Il faut d'un lieu à l'autre fabriquer des ponts, de vingt, trente ou quarante pieds d'élévation, & très étendus, pour traverser le plus faible ruisseau. Il faut combler des marécages, & c'était ce dernier obstacle qui nuisait le plus au passage des chariots de Howe dans le Nouveau-Jersey, & à la communication de son armée avec ses magasins & ses postes avancés. Les Américains traversent aisément ces marécages sur des arbres qu'ils renversent, & sur les branches desquels ils marchent en chasseurs habitués à imiter l'adresse & la légèreté du gibier qu'ils poursuivent. On ne peut y faire passer de l'artillerie qu'en y jettant une quantité de troncs de petits arbres, coupés à dix ou douze pieds de longueur; on les range très-près les uns des autres, & on en établit ainsi jusqu'à deux ou trois rangs. Il y a dans les routes des lacs un chemin qui est couvert de cette manière pendant près de douze milles, & ces sortes de ponts se

232 Essais hist. et polit.

Année 1777.

multiplient dans tous les endroits où les Américains veulent former des chemins.

Il était heureux pour l'Angleterre que Howe eût senti de bonne heure les difficultés & les dangers qu'il y avait à s'avancer dans l'intérieur du pays, & à vouloir y faire de longues marches. Charles Lée écrivait à Washington avant d'être fait prisonnier, « si je prenais le parti de » me revirer, & que les royalistes vou- » lussent me poursuivre, il en resterait » bien peu pour porter la nouvelle de » leur expédition. »

CEPENDANT il fallait fournir des matières La cour d'Angle-terre se aux gazettes de la Cour. Cette Cour ne trompe dans fes juvoyait l'Amérique que sur une carte trèsgemens sur rétrécie; elle ne voulait point remarquer de l'Amé-que ce vaste pays est arrosé de sleuves, rempli de lacs & de défilés funestes aux rique. aggresseurs; que c'était entreprendre de soumettre une grande partie du globe, qui, par le développement de ses côtes, offrait sept cents lieues de terrein à conquérir & à garder; que la plus courte distance entre l'Angleterre & l'Amérique

est de plus de mille lieues; que l'intérieur de ces contrées n'est resserré par aucunes Année autres bornes que les établissemens sauvages; & que les peuples qui les habitent possèdent en abondance les choses qui servent aux besoins de la vie, & en font les douceurs; que dans la belle saison, l'Océan atlantique peut être couvert de leurs corsaires, & que leurs rivages sont, pendant l'autre moitié de l'année, le séjour des tempêtes; que par conséquent toutes les armées navales de l'Europe ne suffiraient pas pour les bloquer dans leurs

ports. Sans doute l'imagination suppose facilement que le chevalier Howe aurait pu partir de New-York, & s'ouvrir une marche rapide à travers les Jerseys jusqu'à Philadelphie; qu'à force de courage & de talens il aurait pu repousser & disperser les brigades détachées que Washington aurait envoyées pour l'arrêter dans sa marche; on se plait à croire qu'il aurait pu forcer au combat l'armée de ce guerrier, au pied des murs qu'il voulait con-

234 Essais Hist. ET Polit.

1777.

Année quérir; mais, avancé dans des pays immenses sans s'être ménagé des asiles, la raison & l'expérience démontrent que le moindre revers l'aurait perdu sans ressources. Ne formant qu'un seul corps d'armée, fort en nombre, puissant en expérience & animé par l'exemple du chef & le desir de la victoire, il aurait fait peut-être de rapides progrès; mais tous les villages se seraient armés derrière lui pour lui fermer le passage, devant lui pour le combattre; & tous à trente lieues à la ronde se rassemblant contre lui, ce n'aurait plus été l'armée de Washington qu'il aurait fallu vaincre, c'eût été des guerriers fans nombre, toujours actifs, toujours renouvellés, souvent prêts à prendre la fuite, mais toujours lançant leur trait, en fuyant comme les Parthes, & bien plus sûrs d'atteindre & de tuer un ennemi.

On ne peut apprécier les ressources qu'un peuple attaqué dans ses foyers peut tirer de milices bien conduites, à qui l'on peut faire comprendre ce qu'un homme doit valoir contre un autre homme, à

proportion de la différence des motifs qui ANNÉE les font agir. Howe avait été presque toujours victorieux depuis la prise de Long-Island, jusqu'à l'entrée de l'hiver; & cependant son armée avait été plus affaiblie par ces succès passagers, qu'elle ne l'aurait été dans un autre pays par des défaites.

1777.

CES considérations le portèrent à attaquer Philadelphie du côté de la mer. Il fit la revue générale de ses troupes, & partit de Staten-Island le 23 Juillet. Il débarqua à la baye de Chesapeack le 25 Août, après avoir été battu par les vents contraires pendant un mois entier. La mer qui jusqu'alors semblait protéger les Anglais, & les regarder comme son peuple, leur devenait contraire. Nulle autre nation n'avait cultivé comme eux son empire; c'est par eux qu'elle était devenue le lien de la société entre tous les peuples de la terre. Mais elle avait paru les abandonner du moment qu'ils avaient voulu rompre ce lien par des guerres injustes; elle lâchait la bride aux vents, & soule-

Howe fe décide à attaquer Philadelphie du côté de la mer.

236 Essais Hist. ET Polit.

vait ses flots. Depuis trois ans toutes ANNÉE. les opérations maritimes avaient éprouvé des retards, les convois avaient été dispersés, & les tempêtes avaient été sur le point d'engloutir l'escadre du chevalier Parker. Elles l'avaient forcé de chercher un refuge dans une isle éloignée de sa destination. Il avait relâché à Antigoa l'une des petites antilles, ce qui avait retardé de deux mois le siège de Charles-Town, & était la principale cause du revers que les armes anglaifes avaient éprouvé devant cette ville. Washington, instruit du départ de la flotte & de l'armée de l'amiral & du chevalier Howe, passa plusieurs jours dans l'embarras & l'incertitude de découvrir la route qu'elles avaient prises; ayant enfin appris l'arrivée de la flotte dans la baye de Chesapeak, il eut le temps de pourvoir à la garde des Jerseys, qu'il fallait garantir des incursions des détachemens de l'armée de Clinton, & de se porter vers les lieux où l'ennemi devait faire son débarquement. William - Howe, qui projettait de surprendre Philadelphie,

n'était pas encore arrivé, que déjà les troupes amé icaines bordaient les frontières du Maryland. Son armée était affaiblie par les neuf mille hommes qu'il avait été obligé de laisser dans la Nouvelle-York, & les quatre mille cinq cents qu'il avait envoyés à Rhod - Island; il ne lui restait pas beaucoup plusde douze mille hommes.

Tandis que cette armée languissait sur les vaisseaux qui luttaient contre les vents contraires, les fauvages des environs d'Albany apprenant la prise de Ticonderago, & sollicités par les émissaires de Bur-qu'ils veugoyne de prendre les armes pour lui, la neutraavaient envoyé vers ce Général, pour lui lité. demander la paix & la neutralité; ceux qui furent chargés de la parole, lui apportèrent des présens. C'était des peaux de castors & d'ours blancs qu'ils avaient tués à la chasse, & des fruits du pays. Le général anglais les reçut dans sa tente, environné de gardes & d'artillerie, & avec tout l'appareil de la grandeur souveraine. Ils mirent leurs présens à ses pieds, &

Les sauvages des environs d'Albany envoyent déclarer à Burgoyne lent garder

238 Essais Hist. ET POLIT.

Année 1777.

· lui parlèrent ainsi. « Chef des guerriers du grand Roi, * tu vois dans nos mains les flèches & les roseaux. Choisis ou la paix, ou la guerre : nous desirons la paix. C'est pour l'amour d'elle que nous avons autrefois cédé à vos freres, la mer, nos filets, nos pirogues, & les terres fertiles qui bordent le rivage. La paix vaut mieux que les richesses; c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans des cantons couverts de neiges & de frimats. Nous avons horreur de cette cruauté qui, sous les noms de puissance & de gloire, ravage cette grande Isle, ** & va jusqu'à répandre le sang de ses propres frères. Si c'est cette cruauté qui t'a conduit jusqu'en ces lieux, nous ne voulons point la partager. Nous ne pouvons nous mettre en fureur contre des amis qui ne nous ont point offensé. Cesse

^{*} C'est le nom que les Sauvages de ce canton donnent au Roi d'Angleterre.

^{**} Les Sauvages de l'Amérique croyent que la terre est formée d'un nombre infini d'Isles qui flottent dans l'étendue des mers.

donc d'envoyer parmi nous des hommes méchans pour nous engager à lever la hache, & de l'or pour nous féduire; car nous prendrons tes agens pour ennemis & nous les tuerons; & si l'ambition t'aveugle jusqu'à nous faire la guerre, tu apprendras, mais trop tard, que nous aimons la paix, mais que nous savons nous défendre ».

Année 1777.

Burgoyne leur répondit qu'ils seraient maîtres de garder la neutralité, & qu'il n'employerait contr'eux aucune violence s'ils ne prenaient point les armes contre les nations alliées du Roi: il leur sit donner des sabres, des sussils, de la poudre & de l'eau-de-vie, en échange de leurs présens. Etrange sujet de réslexions pour le sage! Les Sauvages apportent au Général anglais de quoi nourrir & conserver les hommes, & l'homme policé leur rend tout ce qui contribue à la destruction de l'humanité.

Il avait compté fur leur assistance, & il regrettait d'en être privé. Il poursuivait son entreprise avec courage,

quoiqu'il commençât à en sentir vivement toutes les difficultés. 1777.

Débar-Howe en Penfilvanie; sa marche vers Washington.

La navigation des Anglais fut plus quement de Parmée heureuse dans la baie de Chesapeack qu'elle du général ne l'avait été dans la grande mer. La flotte remonta jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Elck, beaucoup plus facilement qu'ils celle de ne l'avaient espéré; aussi-tôt que les troupes eurent quitté les vaisseaux, elles trouvèrent en campagne l'armée de Washington. Le gouverneur provincial du Maryland faisait assembler les milices, & le général Lewis, averti dans la Virginie, se mit à la tête des troupes de cet Etat, & s'avançait sur le fianc gauche de l'armée anglaise.

La crainte d'être attaqué par ces corps détermina le chevalier Howe à hâter sa marche vers l'armée principale. Elle ne put être aussi prompte qu'il l'aurait desiré, parce qu'il manquait de caissons & de chevaux. Le Général américain avait eu le temps d'étudier les mouvemens de son ennemi, & de prendre ses mesures pour les traverser. A peine Howe eutil tracé ses routes pour aller s'emparer

des

des forts & des batteries sur les bords Anné du Delawarre, pendant que la flotte aurait remonté ce fleuve, qu'aussité Washington avait fait arriver dans ces forts des canons de 18 & de 24, qui traversèrent d'une rive à l'autre sans que l'armée anglaise fût à portée de s'y opposer.

On avait exhalté dans le parlement les Projets de avantages que l'on devait retirer de la prise de Philadelphie; cette entreprise était toujours regardée comme devant décider du fort de la guerre. Philadelphie, disaiton, est une ville enfoncée à cinquante lieues dans l'intérieur du pays, c'est le principal grenier de l'Amérique. Les trois comtés inférieurs du Delawarre, & la côte orientale du Maryland devaient tomber, avec cette ville, au pouvoir des Anglais. Une ligne tirée de Philadelphie au fond de la baie de Chesapeak, aurait été la base d'un triangle formé par ces trois comtés; une partie considérable de la Pensilvanie dont les côtes, sur la baie & sur le Delawarre, font par-tout accessibles aux vaisseaux; eût subi le même sort; ainsi tout

Tome II. Sec. Part.

242 Essais Hist. ET Polit.

Année 1777.

ce pays était ouvert, & devait être couvert en entier par les forces réunies des freres Howe. Alors les provinces méridionales n'ayant plus de communication avec la Nouvelle-Angleterre, les frégates auraient établi des croissères dans la baie de Massachuset, devant Charles-Town, Savanah & le cap Fear, seuls asyles qui resrassent aux Américains. Telles étaient les spéculations du ministère; mais le lord Howe, après avoir employé vingt jours pour venir du fond de la baie de Chesapeak jusqu'à l'entrée du fleuve, s'y trouvait arrêté par les batteries & les chevaux de frise. Il devait s'écouler bien du temps encore avant qu'il pût remonter jusqu'à Philadelphie, & il écrivait à la cour: « il me sera impossible de remonter la Delawarre, à cause de la grande quantité de forts & de batteries qui couvrent les deux rives. Elles font placées très-avantageusement & bien défendues, & par-tout elles commandent la rivière : si l'armée pouvait les prendre du côté de la terre, je viendrais à bout

sur l'Amérique septentrionale. 243

de déranger les chevaux de frise, mais pas autrement.»

Annér 1777:

Il fallait avant tout s'emparer du poste de Fort-Island, & le moment de l'attaquer ne se présentait point encore. L'armée de Washington s'opposait à tous les projets; il fallait l'éloigner. Avant cette époque, Washington avait été dans la position la plus allarmante où puisse se trouver un Général d'armée. Au nord, Burgoyne, après avoir pris Ticonderago, s'avançair vers Albany; au sud, une armée de quinze mille hommes était embarquée, & pouvait se porter dans la baie de Chesapeack, ou rentrer dans la rivière d'Hudson, la remonter jusqu'à West - Point, & couper l'armée américaine, qui alors aurait été séparée des Etats de l'est & du nord : c'était ce que Washington craignait le plus ; aussi ne quitta-t-il le poste qu'il avait pris à Midlebrook, qu'après s'être assuré que la flotte anglaise avait doublé le cap May. Qu'on se représente la situation d'un Général obligé de comprendre dans son plan de défense un pays immense, & trois cent

244 Essais hist. Et Polit.

Année 1777.

= lieues de côtes, réduit à consulter les vents avant de former une résolution, & que l'on se fasse, si l'on peut, une idée des talens de Washington, opposant par-tout une égale résistance, & se trouvant à jour précis au devant de l'ennemi. Toujours plein de prévoyance, il avait pris, avant de quitter Midlebrook, des mesures sages pour arrêter les progrès du général Clinton sur la rivière d'Hudson. Ce dernier ne pouvait affaiblir la garnison de New-York & remonter vers Albany, sans risquer le sort de la province qui lui était confiée. Washington, pour tenir en même temps en échec les trois armées anglaises, avait ordonné une diversion sur les isles de la rivière d'Hudson, tandis que les troupes du nord contiendraient l'armée de Burgoyne, & que lui-même repousserait les efforts combinés des freres Howe. Il avait concerté une attaque contre les troupes détachées de New-York, pour la garde de Staten-Island, où les Anglais avaient formé une espèce d'arfenal & de magasin général. Le poste de Kingsbridge & les forts de Long-

Island furent attaqués en même temps le = 22 Août, mais ces deux attaques étaient Année fausses; la seule qui fut sérieuse, était celle qui se faisait à la même heure à Staten-Island. Deux mille hommes, sous les ordres du général Sullivan, y étant débarqués, enlevèrent à une lieue du camp, un lieutenant-colonel, un major & trente foldats; ils dirigèrent ensuite leur marche par le centre de l'isle, dans le dessein de surprendre une division de Torris qui renforçaient, au nombre d'environ quatre cens, la garnison, qui était de mille hommes. Le cinquante-deuxième régiment & celui de Waldeck furent envoyés contr'eux, mais ils s'égarèrent dans plusieurs fausses marches, & n'atteignirent que l'arrièregarde des Américains, au moment où ils se rembarquaient, emmenant avec eux tout le bétail qu'ils avaient trouvé, trois cens prisonniers, & la plupart des habitans de l'isle. Les deux régimens anglais chargèrent si vivement, au milieu de la confusion où se trouvaient les troupes américaines prêtes à se rembarquer, qu'ils tuèrent

Année 1777.

ou blessèrent cinquante hommes, firent foixante prisonniers & délivrèrent vingt-trois de ceux que les Américains avaient faits eux-mêmes. Pendant que ceci se passait à Saten-Island, le détachement envoyé à Kingsbridge enlevait un piquet anglais, avec le Capitaine-commandant.

Washington s'étant mis en marche à la tête d'environ douze mille hommes, parmi lesquels il y avait beaucoup de nouvelles levées, traversa en silence la ville de Philadelphie, où le Congrès, qui lui ordonnait de combattre, était occupé pour la seconde fois à faire transporter plus loin dans les terres les archives & les papiers publics. L'armée passa le Skuilkill, & vint camper près de Wilmington, sur le bord de la Delawarre. Les vaisseaux de guerre, après avoir conduit le général Howe jusqu'à la rivière d'Elk, avaient descendu la baie de Chesapeak, & remonté ensuite la Delawarre, dont ils travaillaient en vain à forcer les passages. Alors Washington s'appercevant que le flanc droit de son armée se trouvait exposé, &

qu'elle ne couvrait point assez le comté de Lancaster & Philadelphie, repassa la Anné E Creek de Brandiwine, & forma son camp fur la rive gauche de cette rivière. Cette position était la meilleure que l'on pût choisir, les rives de la Creek, également élevées des deux côtés, en rendent le passage difficile, & favorisent l'armée qui le défend. Le flanc gauche était appuyé à des bois épais, qui se prolongent jusqu'à l'endroit où la Creek se jette dans la Delawarre; mais vers la droite le terrein était si couvert, qu'il était impossible de juger les mouvemens de l'ennemi; ce qui obligea Washington de placer en échelon plusieurs brigades sous les ordres du général Sullivan pour veiller sur cette partie.

Suspendons un moment ces récits militaires, pour donner quelques pleurs à deux amans, qui, dans ce temps de crise, & trop près du théâtre de la guerre, se jurèrent de s'aimer toute la vie, & dont

le mariage ne dura qu'un feul jour. DANS les habitations situées sur les Histoire bords du Delawarre, il y avait une jeune mours & de Molly.

Année 1777.

fille d'une grande beauté, nommée Molly; elle aimait le jeune Seymours, & en était éperduement aimée : Harvey , père de Molly, était riche; il avait des champs fertiles & de nombreux troupeaux, & Seymours était pauvre, il ne voulait point consentir à lui donner sa fille. Les deux amans auraient pû se passer du consentement de leurs parens, & ils y étaient autorisés par les usages du pays, mais le respect était plus fort, ils n'osaient en venir à cette extrémité. Seymours, dans son chagrin, résolut d'aller saire la guerre; il partit pour la Caroline à la suite d'une troupe de Volontaires : l'amour fait aussi des héros. Jaloux de rapporter des lauriers aux pieds de sa maîtresse, il se distingua à la défense du fort Sullivan, & le commandement d'une compagnie devint bientôt fa récompense. Ayant rejoint depuis l'armée de Washington, il desirait revoir sa maîtresse, il demanda & obtint un congé de trois jours. Le père de Molly le voyant revenu capitaine, le reçut avec joie, & ne crut pas devoir refuser pour gendre un

homme utile à la patrie. Le temps presfait, il fallait que Seymours retournât dans les camps, le mariage se sit dès le lendemain. Après la cérémonie, les parens du jeune homme & ceux de l'épousée se raffemblèrent sous de grands arbres environnés de treillages, à deux cens pas de la maison d'Harvey. Ils y faisaient un repas champêtre assaisonné par le plaisir, lorsque quelques soldats de l'infanterie légère du général Howe, qui parcouraient le pays pour y chercher des vivres, traversèrent l'habitation. Seymours & les témoins de son bonheur étaient en sécurité; l'armée anglaise était très-loin de-là, & le pays était couvert par les détachemens de Washington qui tenaient la campagne. Cependant deux des foldats appercevant de loin entre les arbres un uniforme américain, s'avancèrent en appellant leurs camarades. Ils furprennent Seymours au milieu de la joie & de l'yvresse du plaisir, & veulent l'emmener prisonnier. Il n'avait point ses armes, mais le courage & l'amour ajoutant à sa force, il saisit un

250 ESSAIS HIST. ET POLIT.

de ses aggresseurs, s'empare de son fusil & Année le renverse d'un coup de bayonnette. L'autre soldat prend la fuite, Seymours le poursuit & lâche son coup après lui. Il regarde, il voit le piquet anglais retourner sur ses pas, & précipiter sa marche, craignant sans doute de s'engager au milieu de quelque parti américain. Alors il revole vers ses parens & ses amis. Il avance joyeux de sa victoire, & il n'entend que des gémissemens & des cris; il frémit; il approche. La balle a frappé son amante, il la trouve baignée dans son fang. La parque avait choisi pour la moisfonner le jour même de son hyménée, & son sein est frappé d'un coup mortel. Ne pouvant supporter ce spectacle douloureux & terrible, ni la voix d'Harvey qui lui redemande sa fille, il retourne éperdu dans le camp pour se livrer tout entier à la fureur & au désespoir. Il ne tarda pas à trouver dans les combats la mort qu'il désirait, & à suivre dans la nuit du trépas celle qu'il avait tant aimée.

de Brandy- LE chevalier Howe, ne pouvant rester

wine.





plus long-temps dans le poste qu'il occupait aux sources de l'Elk, ne tarda pas à Anné se porter vers l'armée de Washington. Ce Général avait eu dessein d'éviter toute affaire décisive; mais le Congrès allarmé de l'approche de l'armée anglaise, & comptant sur la supériorité, demandait une bataille, & lui envoya des ordres: Washington obéit. Le général Howe fit marcher le matin du 11 Septembre un corps d'environ trois mille hommes le long de la rivière, comme s'il eût voulu la passer à quelques milles au-dessus des troupes américaines vers le gué de Chadd. Dès le point du jour on avait commencé à se canonner de part & d'autre, & Washington, observant les mouvemens de son ennemi, se préparait à lui couper le passage; la plus grande partie du jour se passa en escarmouches entre les postes avancés des deux armées. A trois heures après-midi le général Maxwell reçut ordre de traverser le gué avec un renfort pour provoquer l'ennemi, & s'emparer d'une éminence située de l'autre côté de la

Année 1777.

rivière. Il repoussa d'abord les Anglais; mais Howe ayant envoyé un détachement pour l'attaquer en flanc, il fut obligé de repasser la rivière. Cependant Howe saisait défiler par pelottons, derrière le corps qu'il avait mis en marche & qui couvrait le rivage, un autre corps qui, venant se former derrière les bois sur la droite de l'armée américaine, se disposait à la tourner. Washington avait pensé que les efforts des Anglais seraient dirigés contre l'aîle gauche de son armée, il en était d'autant mieux persuadé que Howe paraissait vouloir traverser le gué de Chadd; néanmoins il avait ordonné au général Sullivan d'observer les mouvemens que l'ennemi pourrait faire vers la droite pour passer la rivière plus haut ; mais toutes les sages mesures qu'il avait prises furent déconcertées par des malheurs imprévus, par la méprise de quelques officiers & l'inexpérience des troupes. Il avait dirigé vers le gué de Chadd une batterie & un bon parapet; & Howe en fit dresser une de l'autre côté. Washington voyant que le

feu de l'artillerie se prolongeait, sans que les ennemis se disposassent à passer le gué, ANNÉ jugea qu'ils avaient un autre objet. Il détacha plusieurs officiers à cheval pour éclairer la marche du lord Cornwallis qui commandait la gauche de l'armée anglaise, mais malheureusement leurs rapports furent contradictoires, & l'on perdit du temps à les vérifier. Les uns assurèrent que Cornwallis marchait par sa droite pour rejoindre du côté de Chadd le général Kniphausen; les autres que Cornwallis avait changé de direction, & qu'il s'avançait rapidement dans le chemin qui mène au gué de Jefferies à deux milles plus haut que Birmingham's Church; ce dernier rapport prévalut, il était fidèle. Sullivan eut ordre d'y marcher avec toutes les troupes de la droite, il n'y avait point de chemins ouverts; il eut beaucoup de peine à traverser les bois, & quand il en fortit pour gagner une hauteur qui est auprès de Birmingham, il trouva les Anglais qui montaient la même hauteur du côté opposé, il n'eut le temps, ni de choisir une position, ni

254 Essais Hist. ET Polit.

de former sa ligne; les Anglais gagnèrent Année la hauteur, chassèrent les Américains dans les bois, les suivirent jusques hors de ces bois, & achevèrent de les disperser entièrement. Pendant cette déroute, deux brigades américaines s'étaient formées sur un terrein avantageux, & derrière ces deux brigades la ligne de Virginie était en bataille. La colonne de gauche des Anglais, qui n'avait point encore combattu, se déploya rapidement & marcha contre ces troupes qui firent un feu très-vif, mais les Anglais s'avançant, la bayonnette au bout du fusil, au milieu du feu continuel des Américains, forcèrent les deux brigades. Le marquis de la Fayette était venu combattre comme volontaire avec ce corps de troupes, dont le poste était le plus important, & où la résistance devait être opiniâtre. Il fit de vains efforts pour rallier les troupes qui s'ébranlaient, & voulut leur donner lui-même l'exemple de charger avec la bayonnette. « C'est contre des » ennemis, s'écriait - il, c'est pour votre » patrie : abandonnerons-nous la cause de la

» liberté? » Ils reprirent courage, & tinrent ferme pendant quelques instans; mais ANN un coup de fusil ayant blessé le marquis de la Fayette à la jambe, ils lâchèrent pied, & il ne fut plus possible de les ramener au combat. Le jeune marquis bouillant de courage, & irrité de sa blessure, ne voulait point quitter le champ de bataille, & n'y consentit qu'après que le chevalier de Gimat son aide-de-camp, se servant à propos de l'ascendant qu'un ami brave & sidèle a sur un héros de vingt-ans, dont il est estimé, lui eut montré le risque qu'il courait d'être pris sans gloire, & d'ajouter un nouveau trophée à la victoire des Anglais. La ligne de Virginie faisait quelque résistance, mais Cornwallis devenu maître du terrein, avait gagné une hauteur, d'où son artillerie prenait cette ligne en écharpe, & fit un feu si vif, qu'en 1781, lorsque le chevalier de Chatelux visita le champ de bataille, les arbres portaient encore l'empreinte des boulets & des balles de cartouche. Les Virginiens plièrent à leur tour, & la droite de l'ar-

ANNÉE couverte.

Il y avait près d'une lieue de - là à Chadd'sfort, * où était le général Kniphausen; cependant au bruit lointain de l'artillerie, il jugea que le combat était engagé, & qu'il était temps d'attaquer la gauche des Américains. A cinq heures du foir il marcha fur deux colonnes, dont l'une vint déboucher au gué de Joh, & tourna la batterie des Américains, tandis que l'autre passant plus bas au gué de Chadd, marcha droit à la batterie & s'en empara. Le général Waine, dont la brigade était en bataille, se vit alors obligé de faire un changement de front, pour se replier vers les hauteurs qui étaient sur sa gauche, ce qu'elle exécuta avec précifion; mais pendant ce temps - là les différens corps de la droite, qui avaient été battus & dispersés, se précipitèrent pêle mêle dans le grand chemin de Chester. L'artillerie, les bagages & les troupes, tout ne

^{*} Chadd'sfort, gué de Chadd.

formait plus qu'un amas confus qui fuyait à grands pas. Le général Waine soutint Annés avec courage le feu de l'ennemi, & garda sa position jusqu'à l'entrée de la nuit, mais alors il se vit réduit à gagner aussi le chemin de Chester, où il sit sa retraite en bon ordre & sans être poursuivi.

Malgré cette déroute on ne peut avancer que les troupes américaines manquassent absolument de courage, ni leurs officiers de conduite, mais l'événement prouve que Washington aurait compromis la liberté de l'Amérique septentrionale, s'il se fût laissé engager plutôt dans une affaire générale. Les Américains comme tous les peuples libres doivent combattre avec fupériorité dans des forts, derrière des retranchemens, en partis détachés, par-tout où le courage & l'adresse personnelle asfurent la victoire, mais ils seront ordinairement repoussés dans les conjonctures où l'obéissance aveugle, & l'extrême discipline remplacent la bravoure. Washington ne put tenter aucune opération mili-

Tome II. Sec. Part.

1777.

taire pour fermer le passage à l'ennemi qui s'a-Anné B vançait vers Philadelphie, & qui n'avait plus à traverser qu'une seule rivière. Il passa la nuit à Chester, & campa les jours suivans sur les bords du Skuilkill. Le général Howe aurait pu le poursuivre à Chester, & le vaincre une seconde fois, mais il négligea le moment de disperser pour longtemps l'armée américaine.

> La victoire de Brandiwine avait coûté beaucoup de soldats aux Anglais; chacun des fuyards avait tiré plusieurs coups de fusil avant de quitter la place, & presque toujours avec succès. Il y eut environ mille hommes tués dans l'armée anglaise, & un plus grand nombre de blessés; la perte des Américains ne monta pas à plus de douze cens tués ou blessés.

> Le marquis de la Fayette & les officiers de sa suite n'étaient, pas les seuls officiers français qui eussent partagé les dangers de cette journée. Thomas Conway, chevalier de Saint-Louis, y commandait une brigade: le comte de Pulosky, le chevalier du Plessis Mauduit,

& plusieurs autres y donnèrent des exem- Arné ples de bravoure. Le chevalier de Fleury se distingua à la premiere attaque auprès de Birmingham, & le Congrès ordonna au général Mislin, alors quartier-maître général de l'armée, de lui faire présent d'un beau cheval pour remplacer le sien qui avait été tué sous lui dans le combat. Tronson du Coudray n'y était pas. Cet officier d'artillerie que le Congrès avait élevé au rang de major général, n'avait point encore rejoint l'armée: il était dit que ses talens ne serviraient point à la cause de la liberté, & qu'il mourrait avant de pouvoir combattre sur les rivages de l'Amérique septentrionale. Le 16 Septembre il entra, accompagné de plusieurs autres cavaliers français, dans un bateau plat pour traverser le Skuilkill & rejoindre l'armée de Washington. Ces bateaux sont des espèces de bacs assez larges pour transporter les chevaux & les voitures. Il montait une jeune jument très-vive, qui ayant parcouru le bateau sans vouloit s'arrêter, se jetta à l'eau. Il dégagea ses pieds des

260 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année 1777.

etriers, & Roger son aide - de - camp se précipita pour le secourir; mais ce dernier n'étant point secondé, se vit contraint de le laisser périr, & ne put le retrouver. Pendant que les officiers qui étaient venus avec lui d'Europe lui donnaient quelques regrets, le bac acheva son trajet, & d'autres événemens sirent bientôt oublier ce malheur *.

^{*} Ceci rappelle l'accident que le Spectateur Anglais raconte dans un de ses Discours. Deux jeunes cavaliers fervaient, dit-il, dans le même escadron, & paraissaient liés d'une étroite amité. Un soir qu'ils devaient passer une rivière, l'un d'eux entra dans le bac avec plusieurs personnes, pendant que son camarade attendait sur l'autre bord. Bientôt après on entendit du bruit causé par un cheval qui venait de sauter dans l'eau avec son cavalier. Là-dessus celui qui se trouvait à terre, cria à haute voix, hola! ho, qui s'est noyé? On lui répondit aussi-tôt : votre ami, Henri Trompson. A quoi il réplique fort gravement : le pauvre diable! il avait un cheval bien fougueux. Une si courte épitaphe prononcée d'un ton sec, & sans y ajouter le moindre mot, me donna, dit le Spectateur, une affez méchante opinion de l'amitié que se jurent la plupart des camarades d'armée. Uniquement occupés des périls qui les menacent eux-mêmes, ils deviennent insensibles à tout autre objet; le premier qu'ils rencontrent leur est aussi bon que celui avec qui ils auront passé la moitié de leur vie. C'est aux gens de ce caractère, ajoute-t-il, à qui la désolation des

Ce n'était point assez d'avoir gagné une = bataille, il arrivait de tous côtés des renforts de milices à l'armée de Washington: Howe voulait éviter toute espece de combat. Le fleuve Skuilkill restait à traverser, & les Américains en gardaient les passages. Imitant la conduite que Washington avait tenue à Trenton, il parvint à traverser le Skuilkill pendant la nuit, & évita une seconde baraille. Il fit le soir une marche feinte sur les bords de ce fleuve ; forçant ensuite le pas jusqu'à minuit, il le traversa à quatre lieues de l'endroit où Washington l'attendait sur la rive opposée, & ce ne fut qu'au point du jour que l'armée américaine fut informée de cet événement.

Les Anglais marcherent, sans s'arrêter; droit à Philadelphie, & ils y firent entrer

villes, des bourgs & des campagnes, la misère des habitans; les cris ou le morne silence des malheureux, ne font aucune peine. The Spectator, tom. 2, Difc. 33.

La ressemblance du nom, de l'accident, & même des circonstances, est fort singulière.

Année 1777. une brigade le 30 Septembre : la ville était abandonnée. Le Congrès en était forti le 25, & avait transféré le lieu de ses assemblées à York-Town, d'où il continua ses délibérations. Tous les habitans qui prenaient part à la guerre s'étaient retirés; il ne resta dans la ville qu'un grand nombre de Quakers, déterminés à tout souffrir plutôt que de prendre les armes, mais toujours amis de la liberté, toujours soutenant sa cause par l'argent & par les vœux. C'était un spectacle bien intèressant pour la Philosophie, qu'une ville remplie de guerriers farouches, vendus à la cruauté d'une cour corrompue; de barbares, achetés dans le nord de l'Europe pour verser le sang des peuples; & de sages paisibles, exerçant par habitude & par principe toutes les vertus cheres à l'humanité. J'ai cru qu'il était du devoir d'un historien sidele de prendre d'exactes informations sur la conduite des troupes de Howe dans Philadelphie, & lorsque j'interrogeais les témoins de l'invasion de cette ville, où le bonheur avait si long-temps régné, je

craignais que la douceur, la patience des Quakers, n'eussent pas contenu l'inso-Année lence du vainqueur; je me félicite de pouvoir assurer aux nations, que la vertu obtint dans cette occasion l'hommage qu'elle doit recevoir en tous temps : elle fut respectée du foldat fanguinaire & de l'Allemand sans pitié. L'audace & l'orgueil se changerent en admiration, tant est grand le pouvoir de la sagesse & des mœurs, même fur les cœurs les moins accoutumés à leurs douces impressions.

Howe était maître de la ville ; Washington possédait le pays. Ce dernier plaça des respective des Anglais corps de troupes considérables, de manière & des Amés à augmenter la défense des forts, & des chevaux de frise qui empêchaient les vaisseaux de remonter le fleuve.

Putnam, averti du mauvais succès des armes du Congrès à Brandiwine, s'était porté, par une marche prompte, à Elisabeth - Town. Ce Général, quoique déjà très-âgé, n'avait encore rien perdu de sa force; elle lui devint nécessaire en cette conjoncture; il y eut même un moment

Riv

Année 1777.

de découragement, tel que les jeunes gens eux-mêmes refusaient de retourner à l'armée. Putnam se rendit dans les villages, & leur remontrait avec toute la véhémence républicaine, la honte & le danger qu'il y avait dans leur défection. Naturellement simple & sans éloquence, on dit que sa colere patriotique l'élevait au - dessus de lui-même, & qu'il entraînait par la franchise de ses discours courageux, les cœurs les plus timides. Ce devait être une chose vraiment digne d'admiration, que de voir un vieillard plein de bravoure & couronné de lauriers, rendre le courage à des hommes foibles & fugitifs, & faire passer parmi eux les sentimens dont il étoit animé.



LIVRE ONZIEME.

BATAILLE de Germantown. Le colonel Stark, à la tête des milices de Newhampshire, combat & défait les Anglais au village de Bennington. Burgoyne attaque l'aîle gauche de l'armée américaine; il est vaincu par Arnold & Lincoln, qui s'emparent de ses lignes, & le forcent de se retirer au camp de Saratoga: Environné de tour côtés par les troupes américaines, il se rend prisonnier avec toute son armée.

L'Angleterre voyait avec déplaisir le féjour du docteur Franklin, de Deane, & Année d'Arthur Lée en France, & l'ordonnateur La Cout des bâtimens de Georges III, meilleur commence à prendre courtisan que Physicien, sit ôter de dessus des inquiéle pavillon que le Roi habitait ordinaire-les intenment l'été, les pointes électriques qui en france. détournaient le tonnerre. La considération dont le philosophe américain jouissait à

266 Essais HIST. ET POLIT.

- Paris; l'attention de cette capitale fixée Année depuis quelque temps sur la guerre de l'Amérique; les armemens qui se faisaient pour Boston dans les ports de la Virginie & de la Caroline, faisaient ombrage aux ministres de Londres, & tandis qu'ils affectaient dans le Parlement une grande sécurité sur les dispositions de la France & le rétablissement de sa marine, leur ambassadeur à Versailles témoignait fréquemment des inquiétudes. Tantôt il demandait avec fierté qu'on lui déclarât le motif des armemens que l'on préparait dans les ports du Roi. Tantôt il priait en suppliant que l'on ne donnât aucun secours à l'Amérique révoltée. Il ne parlait que de paix, & la cour de France pensait que le moment de la rompre n'était pas encore arrivé. Mais le ministère anglais craignait sérieusement qu'il ne se formât des liaisons étroites entre la Cour de France & le Congrès continental, & mettait une grande importance à n'en rien laisser pénétrer à la nation. Il aurait consenti volontiers à l'abaifsement de la gloire du royaume & à la

réduction du commerce national, pourvu qu'il eût été satisfait sur cette soumission absolue qui avait déjà coûté tant d'argent & de forfairs.

1777.

au contraire sur des hommes enflammés de ce patriotisme, qui rarement s'éloigne de la vertu. Un des membres du Congrès général confidérant la perfidie des Ecossais, leur correspondance & leur liaison avec les ennemis de l'Amérique; enfin, l'abus qu'ils avaient fait de la neutralité qui leur avait été accordée dans les différentes Colonies au commencement de la guerre, proposa de traiter avec rigueur les hommes de cette nation, qui avaient été faits prisonniers depuis le commencement de la

campagne. Ils se plaisent, disait-il, dans les calamités qui affligent les peuples. Ils y trouvent leur avantage, ils ont été dans la Virginie & la Caroline les plus cruels agens de Dunmore, de Campbell & de Martin. Un des députés de la Caroline répondit à cette motion. Il déclara que malheureusement pour l'humanité, les faits allégués

Le falut des Etats américains reposait Délibération du Congrès fur la pers fidie des Ecoffais.

268 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année 1777.

contre le caractère & la conduite des Ecossais étaient vrais; que lui-même il représentait une colonie, dans laquelle ils avaient demandé la neutralité, & l'ayant obtenue, ils avaient pris les armes contre leurs concitoyens, aussi-tôt que l'ennemi avait paru. Que leurs mauvais desseins ayant avorté, on leur avait accordé une seconde fois clémence & pardon, & qu'ils en avaient encore abusé dans toutes les occasions; mais qu'on n'avait exercé contr'eux aucune autre rigueur, que de les obliger à quitter une colonie, contre laquelle ils avaient donné tant de preuves de haîne. N'oublions pas, ajouta-t-il, que nous sommes engagés dans une guerre générale, non pas contre les Ecossais, mais contre les Etats britanniques. Le choix des victimes annoncerait plutôt des motifs de vengeance particulière que des raisons de justice publique. Nous combattons pour la cause la plus noble, la plus digne d'élever le cœur humain: que la grandeur de nos procédés réponde à la dignité de l'objet qui nous arme. La motion fut aussi - tôt rejettée.

La conduite des Anglais était bien difsérente : ils promettaient à ces mêmes Ecossais de leur distribuer les terres des Américains, pour prix de la perfidie & de la cruauté, & l'on en avait eu la preuve dans l'engagement anglais montré par un soldat Ecossais, qui était sur un des bâtimens de transport, pris par les Américains.

La saison s'avançait : Washington était sollicité par le Congrès & par les officiers de Gerétrangers qui servaient dans son armée d'engager une action. Ayant été informé que le général Howe avait détaché une partie de ses troupes dans le dessein d'attaquer les forts sur la Delawarre, il jugea cette occasion favorable pour déloger les corps qui étaient cantonnés à Germantown ou dans les environs. Il assembla ses officiers généraux le 3 Octobre, & il fut résolu que l'attaque se ferait le lendemain. Les divisions de Sullivan & de Waine soutenues par la brigade de Conway devaient entrer dans la ville, tandis que le général Armstrong, à la tête des milices de Pen-

270 ESSAIS HIST. ET POLIT.

filvanie, se porterait sur l'aile gauche & Année. les derrières de l'ennemi. Les divisions de Green & de Stephens soutenues par la brigade de Mac Dougal devaient faire un circuit pour attaquer l'armée anglaise; & les milices du Maryland & de Jersey devaient tomber sur les derrières de l'aile droite. Le lord Stirling commandait un

corps de réserve.

Toutes ces dispositions au premier coup d'œil paraissent formidables, & la supériorité du nombre semblait assurer aux Américains une victoire décidée; mais le chevalier Howe, averti des mouvemens de l'armée américaine, accourut au secours de Germantown avec tout ce qui lui restait de troupes. C'était ce que Washington avait prévu : si son plan de bataille avait entièrement réussi, l'armée Anglaise aurait été perdue, & il ne lui serait resté d'autre parti que de mettre bas les armes. Au lieu que le plus mauvais succès ne pouvait produire rien de décisif, il hasardait peu de chose, & pouvait détruire son ennemi. Mais, quoique ce motif paraisse assez puissant

pour l'avoir déterminé à adopter les_ projets d'attaques compliquées que je viens Année de retracer, il ne devait point oublier que de semblables projets n'étaient pas calculés sur le genre de capacité des troupes qu'il avait à conduire. Devait - il écouter des officiers dont rien n'avait signalé les noms en Amérique, & les croire sur leur parole plus éclairés que ceux qui avaient conduit les peuples de succès en succès, & protégé la révolution? Tous ceux à qui l'on ne peut disputer le genre de mérite qui tient à la longue expérience & aux connoissances de la guerre, avaient senti que pour combattre avec avantage des troupes disciplinées, il ne fallait pas employer les peuples à des évolutions & des contremarches, qu'ils exécuteraient toujours moins bien que leurs ennemis. Ils avaient loué le Général Washington d'avoir, pour ainsi dire, réduit cette guerre à des combats. particuliers, à des affaires de postes, dont le succès est toujours sûr contre un ennemi qui ne peut se recruter que par les renforts qui lui viennent de la mer. Dans ces combats

Année 1777.

fans nombre, où l'homme peut disposer de toutes ses facultés, & où l'intérêt personnel agissant presqu'autant que celui de la patrie, double pour ainsi dire ses forces. De jeunes gens, qui n'avaient point encore vû le feu, se comportaient en héros. Quand on conduit à la guerre des stipendiaires, tirés du limon de l'esclavage, il faut qu'ils soient maintenus par la disciplice & les combinaisons de la tactique; car en leur ôtant cet appui il ne resterait que de l'inertie; mais parmi des républicains armés pour la défense de leur pays, animés par la vengeance & les mouvemens d'une juste indignation, il restera toujours la force, la bravoure personnelles, & ces qualités leur affurent d'autant mieux la victoire, qu'ils attaquent leurs ennemis par le côté qui leur est le plus étranger.

L'armée américaine se mit en marche le 3 Octobre à 7 heures du soir, & le lendemain matin au levé du soleil un parti avancé de la brigade de Conway attaqua le piquet des Anglais campés à Germantown, qui plia sur le champ. Germantown est une

espece de bourg où il n'y a qu'une seule rue, qui se prolonge des deux côtés du grand 1777. chemin pendant près de trois quarts de lieue. Le corps qui y était campé était d'environ quatre mille hommes, & le camp était à l'extrêmité de la ville.

Le général Sullivan, qui commandait La colonne de droite, ayant attaqué l'infanterie légere & les autres troupes campées près du piquet, les chassa de leurs postes, où elles laisserent leurs bagages à l'abandon, & les tentes toutes dressées. Aucun Américain ne s'arrêta pour piller; ils traverserent le camp, laissant les maisons sur la gauche & pénétrerent dans la ville, où ils furent arrêtés par des troupes qui défendaient la place du marché. Le corps de réserve, qui attendait l'arrivée de la colonne de gauche, marchait par la grande rue; mais les Anglais avaient jetté des soldats dans une maison de pierres, que sa position rendait difficile à forcer. Ils pouvaient, en tirant par les fenêtres, incommoder les Américains; mais ils ne devaient pas espérer d'arrêter leurs progrès. Les

1777-

Année Américains auraient pu se dispenser d'attaquer cette maison & poursuivre plus loin, en bravant le feu de mousqueterie qu'on aurait fait fur eux; ils auraient pu s'emparer d'une maison située de l'autre côté de la rue, à la vérité moins élevée d'un étage, mais d'où ils auraient du moins balancé l'avantage de la position, & détourné le feu qui s'opposait au passage des troupes; ils s'obstinerent à vouloir forcer les Anglais dans cette maison, & n'y réussirent point. En vain le chevalier du Plessis Mauduit & le jeune colonel Laurens s'emparerent d'une grange remplie de paille, & allerent sommer les Anglais de se rendre, en les menaçant de mettre le feu à la maison, déjà environnée par les troupes Américaines. Cet excès de témérité ne produisit aucun effet, on ne leur répondit que par une grêle de coups de fusil, auxquels ils échapperent par un hazard aussi rare que leur audace. Alors Washington envoya en parlementaire un officier américain avec un tambour, mais les Anglais, sans égard au signal de paix sur l'Amérique septentrionale, 275

ANNÉE 1777.

qu'ils avaient arboré, & dont on a inventé l'usage pour diminuer quelquesois les horreurs de la guerre, les tuerent tous deux à bout touchant. L'artillerie de campagne était d'un trop faible calibre pour faire brêche à cette maison; des boulets de quatre livres laissaient à peine une trace légere dans des murs de grès de trois pieds d'épaisseur; on essaya inutilement de l'incendier, les slammes ne pénétrerent point au delà des portes du rez-de-chaussée: il fallut y renoncer.

Pendant ce temps - là l'attaque de la colonne de la gauche, sous les ordres du général Green, avait été d'abord heureuse; les Anglais avaient été attaqués, rompus & repoussés, mais l'armée anglaise qui avait quitté le camp du Skuylkill pour secourir Germantown, ne tarda pas à arriver, & sit tout changer de face. Un brouillard épais s'étant élevé, les différentes colonnes de l'armée américaine étaient restées dans l'ignorance de leurs mouvemens respectifs; elles ne purent ni se déployer, ni agir de concert. Les divisions trop multipliées qui

276 Essais Hist. ET Polit.

A N NÉ E

devaient entourer Germantown & l'armée anglaise, se croiserent, & se prirent réciproquement pour des corps d'ennemis. Le Général Cornwallis arriva de Philadelphie avec les grenadiers & les chasseurs, sans rencontrer d'obstacles, & le chevalier Howe, qui s'apperçut promptement de la confusion de l'armée américaine, prosita du désordre occasionné, tant par les méprises des troupes, que par le siége infructueux de la maison de pierres, pour rallier son armée & repousser les Américains, qui se retirerent à quatre milles de Germantown, dans une position avantageuse. C'est ainsi que fut renversé le grand projet de battre en un même jour le corps avancé des Anglais, ensuite leur armée, & de s'emparer de Philadelphie; ainsi doivent échouer presque toujours les entreprises militaires auxquelles on veut donner trop d'étendue. Elles manqueront sur-tout dans un pays coupé de montagnes & de rivières, & lorsqu'on n'a pas des corps nombreux de cavalerie qui puissent se porter rapidement vers les aîles de l'armée, & fondre avec impétuosité fur les flancs de l'ennemi.

Cette affaire générale devint la cause ANNÉE d'un combat particulier entre deux officiers généraux de l'armée de Washington. Thomas Conway, chevalier de Saint-Louis, élevé depuis peu par le Congrès au grade de Général, ne s'était pas fait aimer dans l'armée. Des discours désavorables furent répandus contre lui; il crut que ces bruits étaient fomentés par le général Cadwallader, & dit publiquement qu'il lui donnerait des coups de bâton. Cette menace ne tarda pas à être rapportée à l'officier Américain, qui se borna à assurer que cela n'arriverait pas. Mais comme on lui représenta qu'en pareil cas l'usage des nations policées exigeait que l'on cassat la tête ou perçât les flancs de son ennemi, il se détermina à se rendre sur le pré avec le général Conway, & lui tira dans la tête une balle, qui ayant passé par la mâchoire droite, fortit derriere le col. Celui-ci n'en mourut pas, mais bien-tôt après il quitta l'armée américaine, & rentra au fervice de France, où il jouissait de la réputation d'un bon officier.

278 Essais Hist. ET Polit.

Année 1777.

Après les combats de Germantown, il ne s'était trouvé du côté des Américains que sept cens hommes tués ou blessés. Le général Nash, de la Caroline septentrionale, avait été blessé mortellement, & expira peu de jours après. La perte des Anglais était plus considérable; un officier général, deux colonels & le jeune sils du général de Heister, surent tués. Le baron de Kniphausen, général des Hessois, sur blessé à la main, & ils eurent plus de mille hommes tués ou blessés.

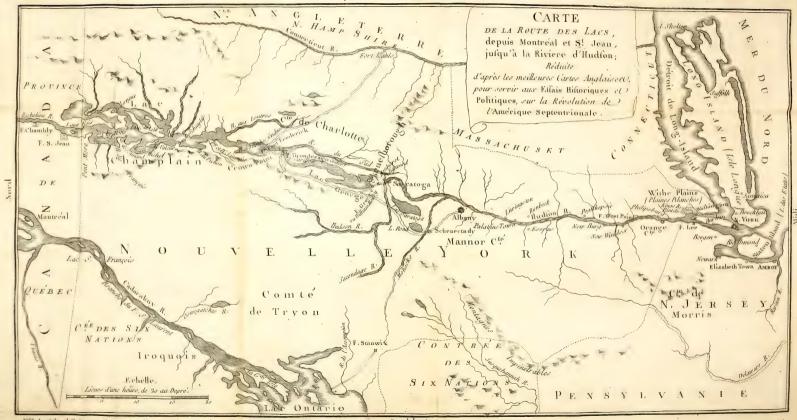
De semblables victoires annéantissaient l'armée de Howe, qui n'avait aucun moyen de se recruter. Aussi les ministres de Londres employaient-ils d'autres démarches, & faisaient parvenir au général Washington & au Congrès, des lettres qui supposaient des intelligences entre l'armée du Roi & ceux des chefs américains qui avaient les plus grands droits à la consiance de leurs compatriotes. La cour espérait se procurer à l'avenir, par les intrigues & les ruses, plus de ressources qu'elle n'en avait trouvé jusqu'alors dans la violence & la force.

278 Essais Hist. ET POLIT.

Année 1777•

Après les combats de Germantown, il ne s'était trouvé du côté des Américains que sept cens hommes tués ou blessés. Le général Nash, de la Caroline septentrionale, avait été blessé mortellement, & expira peu de jours après. La perte des Anglais était plus considérable; un officier général, deux colonels & le jeune sils du général de Heister, surent tués. Le baron de Kniphausen, général des Hessois, sur blessé à la main, & ils eurent plus de mille hommes tués ou blessés.

De semblables victoires annéantissaient l'armée de Howe, qui n'avait aucun moyen de se recruter. Aussi les ministres de Londres employaient-ils d'autres démarches, & saisaient parvenir au général Washington au Congrès, des lettres qui supposaient des intelligences entre l'armée du Roi acceux des chefs américains qui avaient les plus grands droits à la consiance de leurs compatriotes. La cour espérait se procurer à l'avenir, par les intrigues a les ruses, plus de ressources qu'elle n'en avait trouvé jusqu'alors dans la violence & la force.



Nº Le Colonel S. Leger, Commundant l'avant-garde de l'armée de Burgoyne, partit de Aontréal pour foire le riege du Fort Stanwix; mais il fut obligé de le lever, et de reprendre la même route. Occident



Nta Le Colonel S. I faire le siège du Fer

Elle cherchait à semer des divisions, des = haînes parmi le peuple, dans les affemblées ANNÉE provinciales & dans le Congrès. Les généraux employaient les Torris les plus actifs à leur lever des recrues dans l'Amérique; mais le nombre de ceux qui s'enrôlaient était si petit, qu'il remplaçait une faible partie des soldats que la désertion enlevait aux troupes royales.

LE général Arnold avait joint l'armée du nord avec cinq mille hommes & douze canons de fonte, & les soins que l'on avait la tête de employés pour rassembler les corps dispersés des garnisons de Ticonderago & du Une divifort Edouard avaient réussi. L'armée, après mée anglail'arrivée d'Arnold, se trouva formée de dres du cotreize mille hommes, dont six régimens lonel Saintde chasseurs. La réputation de ce guerrier forcée de avait rappellé sur ses pas un grand nombre retourner à de combattans, qui avaient laissé reposer après avoir leurs armes tant qu'il avait cessé de commander : sa cupidité, sa véhémence lui avaient suscité beaucoup d'ennemis, mais son courage intrépide lui avait acquis beaucoup de partisans. Il était l'idole de

Arnold campagne à cinq mille fion de l'arfe, aux or-

280 Essais Hist. ET Polit.

Année 1777.

marche du Kennebeck, & dans ces jours de travail où périt Mongommery. Tous les corps étaient déterminés à s'opposer de tout leur pouvoir aux progrès de Burgoyne, & étaient en état de lui couper le passage. Ce général, ensié de ses premiers succès, ne s'arrêta point à s'assurer des postes circonvoisins, ni à combattre les détachemens de milice qui se rassemblaient aux environs. Pressé d'arriver à Albany, il pénétra dans l'intérieur du pays, malgré les obstacles naturels qui le retarderent & qui l'obligerent d'employer seize jours à faire six lieues.

Il avait fait prendre une route plus facile à l'aîle droite de son armée, commandée par le colonel Saint-Leger, qui, sous la conduite des sauvages, devait traverser le lac Ontario & le pays de Mowack, pour le venir joindre à Albany. Le fort Stanwix sur la rivière Mokawk, était le seul obstacle qui pût arrêter ce détachement, & Burgoyne était persuadé qu'il était facile de s'en emparer. Il ne calculait point les dangers qui pouvaient l'assaillir si quelques événemens empêchaient la jonction de ce

détachement, ou le forçaient à la retraite; mais il apprit bien-tôt qu'il ne fallait plus Année compter sur cette partie de son armée. Saint-Leger avait été abandonné des sauvages qui avaient commencé la campagne avec lui; il avait été forcé de lever le siege de Stanwix, après avoir été battu par le colonel Alkerman, & s'était vu réduit à retourner sur ses pas jusqu'à Montréal.

JOHN Burgoyne reconnut trop tard qu'il Burgoyne s'était imprudemment avancé dans le pays attaque, le ennemi. Des corps de milice qui étaient tembre, le furvenus entre Ticonderago & son armée, nold; il est s'emparaient de plusieurs postes voisins. repoussé & Ils détruisaient les bateaux, enlevaient les prisonniers, & coupaient toute communication avec les magasins & les subsistances qu'il avait laissé derriere lui. En retournant fur ses pas, il perdait tout le fruit de ses rudes travaux & des dépenses de la cour; il entreprit de forcer ses ennemis, en leur passant sur le ventre en rase campagne, & de risquer une action d'éclat.

19 Sep-

Le 19 Septembre il attaqua les cinq mille hommes commandés par Arnold. Dans cette attaque dont il ne pouvait se

282 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année 1777.

promettre aucun avantage décisif, puisque l'armée de Gates était encore au-delà, il perdit trois cens hommes, & une grande partie de son artillerie. Il ne voulut point cependant retourner à Ticondérago, il ne fit même aucun effort pour rétablir la communication avec cette place, il aima mieux se porter en avant, & faire une tentative fur Benington, où il savoit que les Américains avaient rassemblé beaucoup d'approvisionnemens. En pénétrant vers Albany, il se rapprochait du général Clinton, qui, de son côté, remontait la riviere d'Hudson, & s'apprêtait à attaquer le fort Mongommery, dont la prise lui ouvrant tout le pays, pouvait réduire le général Gates à diviser ses forces, & assurer aux Anglais la supériorité & le succès d'une campagne qui leur avait coûté tant d'argent, de fatigue & de sang.

Heft abanfauvages.

Son nom était abhorré dans ce canton. donné des Des Sauvages de son armée étaient venus, lors de la prise de Ticondérago, y faire des incursions, & avaient massacré, avant que les milices fussent rassemblées, tout ce qui s'était trouvé sur leur passage. Faut-

il rappeller ici la fin déplorable de miss == M.º Rea, la fleur de cette contrée; elle Année n'avait que seize ans, elle était fille unique d'un riche négociant de New-York, qui, après la prise de cette ville, s'était retiré sur ses habitations dans le comté de Manor, à environ dix lieues d'Albany; cette jeune demoiselle avait fait connaisfance à New-York avec un officier Anglais; à qui elle avait donné son cœur. Cet officier était passé depuis dans l'armée de Burgoyne. Elle partit de l'habitation de son pere, accompagnée de ses domestiques, pour aller épouser son amant : elle approchait du camp de Burgoyne, elle se croyait heureuse; mais ce camp était gardé par des Sauvages impitoyables. Ils s'emparerent de la jeune victime, l'entraînerent dans les bois, la dépouillerent de ses habits. Après avoir exercé sur elle tout ce que la fureur & la brutalité peuvent suggérer, ils lui enleverent le peri-crâne, & furent montrer sa longue chevelure au milieu de l'armée anglaise, aux yeux même de son amant, qui ne se tua pas.

Glorieux de leurs exploits, ces barbares

284 ESSAIS HIST. ET POLIT.

1777.

ANNÉE allaient à Montréal recevoir la récompense promise pour chaque tête d'Américain, & se promenaient par les rues, portant en trophée de longues perches, où pendaient enfilés jusqu'à soixante crânes d'Américains. Ils s'arrêtaient devant les maisons & demandaient que l'on payât de quelques vieux habits les preuves de leurs affreuses victoires. Le desir d'éloigner un spectacle si révoltant, & la crainte qu'inspirait le pouvoir qui armait les mains de ces hommes innocens & cruels, leur faisaient obtenir des habitans effrayés, tout ce qu'ils demandaient, & doublaient la gratification que le gouvernement leur donnait. Ils retournaient joyeux dans leurs nations; & comme ils n'aimaient point la cruauté pour elle-même, mais seulement à cause des récompenses qu'on y attachait, Burgoyne en fut abandonné aussi-tôt qu'il voulut les assujettir à sa discipline. Non - seulement tous ceux qui étaient dans la division du 'colonel Saint - Leger, s'étaient enfuis devant le fort Stanwick, il n'en restait presque plus dans le gros de l'armée. Burgoyne fut tout - à - coup privé du secours de ceux du lac Ontario; de ces Année Sauvages dont la vélocité, la vue per- 1777. cante, l'habitude de parcourir les bois, de gravir les rochers, avaient fait pour ainsi dire les flambeaux de son armée. Ils se brouillerent même avec leur chef nommé Saint-Luc. Cet homme féroce était né en France, & avait fervi dans les troupes employées au Canada. Après avoir passé sa jeunesse à faire massacrer les Anglais, il se piquait, disait-il, de réparer cette barbarie en exterminant les Américains. Mais, voyant que Burgoyne touchait au moment de sa perte, il sit offrir ses services au général Gates, qui les refusa avec indignation.

BURGOYNE envoya contre Benington un Victoire détachement de quinze cens hommes; ils remportée furent attaqués & battus deux fois par le fur les Ancolonel Stark, vieux militaire du comté niagten par le vieux code New-Hampshire qui commandait une lonelStark. brigade de milice. Stark s'était distingué à Trenton & à Princetown. Il avait été oublié par une fatalité singuliere dans la distribution des grades. Schuyler lui avait ordonné d'évacuer Benington, mais il avait refusé de se conformer à ses ordres, &

286 ESSAIS HIST. ET POLIT.

s'était obstiné à vouloir défendre ce poste.

Il avait même obtenu du Congrès une permission d'agir seul, & en chef avec sa brigade. Les troupes anglaises s'étaient retranchées, & crurent devoir ouvrir un siége régulier, mais Stark les attaqua dans leurs retranchemens & les en chassa. Les suites de la victoire qu'il remporta sur ce détachement devinrent sunesses pour l'armée anglaise; il tua ou prit environ neus cens hommes.

CETTE armée était diminuée de plus Burgoyne livre une d'un tiers depuis son départ du Canada; bataille le 7 Octobre mais sir Henry Clinton agissait de son côté, Il réunit ses efforts con- & remontait la riviere d'Hudson.'11 s'emtre l'aîle para le 6 Octobre du fort Mongommery. gauche de Parmée a-Le terrible Waughan marchait en avant méricaine, méricaine, à la tête de quatre mille hommes, & mepouffé & naçait la ville d'Esopus. Il ne fallait plus vaincu par Arnold qu'un effort pour achever la jonction si Lincoln. desirée entre l'armée septentrionale & celle de la Nouvelle-York. Burgoyne se résolut à une action décisive, & attaqua le 7 Octobre le camp du général Gates; il réunit tous ses efforts contre l'aile gauche de cette armée. C'était là qu'Arnold

combattait, soutenu par le brave Lincoln, Anné E de la province de Massachusett. Arnold voyant que ses troupes souffraient beaucoup du feu de cinq pieces de canon, que Burgoyne avait avantageusement placées, se mit à la tête de deux cens hommes de bonne volonté, qui, marchant droit à la batterie, l'emportèrent l'épée à la main. Le sixieme régiment d'infanterie anglaise qui défendait cette batterie fut taillé en pieces. Les deux officiers généraux américains furent blessés dans cette action, mais la blessure d'Arnold le rendait plus redoutable encore, il ne voulut point quitter le combat. Le fer & le plomb volaient de part & d'autre comme la grêle tombe dans la campagne pendant un orage. L'armée anglaise fut repoussée jusques dans ses lignes, & les Américains y entrèrent en vainqueurs; ils enleverent en entier le bagago d'un des régimens allemands : le général Frazer qui commandait sous Burgoyne fut tué; ils s'emparerent des malades & des blessés, & forcerent enfin les vaincus à se retirer dans une espece de camp fortifié auprès de Saratoga. Le colonel

288 Essais HIST. ET POLIT.

Année 1777.

Morgan, secondé par le chevalier de Kermorvau, l'un des officiers français passés des premiers en Amérique, se distinguerent dans cette journée à la tête des Rislemen, en tournant la droite de l'ennemi par une marche prompte, & hâtant la victoire par un feu soutenu, qui tua beaucoup de soldats, & ne permit pas au genéral anglais d'exécuter une manœuvre habile qu'il avait préméditée pour rentrer dans les lignes & garder le terrein.

fuivi à Saratoga par torieufe.

Ilest pour. BURGOYNE arrivale 10 au camp de Saratoga. Gates le poursuivait en bon ordre; alors l'arméevic voyant que les chasseurs harcelaient continuellement l'arriere-garde & les flancs de son armée, & interceptaient ses provisions; que ses troupes harassées, & épuisées par le service le plus rude, étaient prêtes à succomber sous le fer de l'ennemi, & qu'il ne leur restait de vivres que pour environ douze jours, il assembla un conseil de guerre. Ses officiers, dont plusieurs lui avaient représenté depuis long-temps la témérité de ses projets, le déciderent à un mouvement rétrograde, devenu d'autant sur l'Amérique septentrionale. 289

plus nécessaire que la saison était fort avancée. Burgoyne dans les censures qu'il ANNÉE avait faites à la cour de la conduite des autres généraux, avait fait sentir combien les marches rétrogrades étaient satales au pouvoir du Roi, parce qu'elles augmentaient, disait-il, l'audace des rebelles. Il se serait trouvé heureux dans ce moment de pouvoir dérober à son ennemi la connoissance de celle qu'il était pressé d'entreprendre pour regagner le lac George.

treprendre pour regagner le lac George.

IL avait écrit au général Clinton, & lui Le généavait demandé des conseils; il n'en reçut ne peut lui point de réponse : elle tomba entre les donnet de

point de réponse; elle tomba entre les donner de mains des Américains. L'espion qui en était de conseils. porteur ayant été arrêté & souillé, on ne lui trouva d'abord aucune lettre, ni rien qui pût donner des éclaircissemens; mais comme on avait de fortes indices contre lui, on prit le parti de lui faire avaler de l'eau chaude, & il rendit une olive d'argent, dans laquelle était rensermé un billet du général Clinton. « Je ne puis, lui disait » ce général, prendre sur moi de donner » aucun avis, ni de rien ordonner : je

Tome II. Sec. Part.

T

190 Essais Hist. et Polit.

Année 1777:

« souhaite que vous puissiez vous en tirer». Mais déjà l'armée anglaise était environnée : un corps d'Américains commandé par le colonel Brown, parut à la tête d'un défilé qu'il fallait passer pour sortir du camp de Saratoga. Ignorant la force de ce détachement, qui était de six mille hommes de milices, le général anglais n'osa faire aucun mouvement, & passa toute la journée du 13 dans l'incertitude & les délibérations. Le lendemain l'armée principale du général Gates parut de l'autre côté du camp; alors il ne lui resta plus d'autre parti à prendre que de se rendre prisonnier de guerre avec toutes ses troupes. Il employa deux jours à dreffer les articles de la capitulation. Elle fut intitulée, convention entre le général Burgoyne & le major - général Gates : elle fut signée le 16. Les troupes anglaises, au nombre de six mille quarante hommes, sortirent du camp le 17, à trois heures après-midi, avec les honneurs de la guerre & leur artillerie, & marcherent jusqu'à l'endroit où était l'ancien fort de Saratoga, sur les bords de la rivière. Là

elles laisserent trente-sept canons de cam-

pagne, qui composaient leur artillerie, & Anné les foldats mirent leurs armes en faisceaux. Les officiers garderent leurs chevaux; on ne visita point leurs bagages, on leur laissa même leurs épées. Ils ne se séparerent point de leurs soldats pendant la marche : les Canadiens, matelots, ouvriers & autres, eurent la permission de retourner au Canada. On donna des passe-ports à trois officiers pour porter les dépêches du général Burgoyne au chevalier Howe, au gouverneur du Canada, & à la cour de Londres. Tout le reste de l'armée, sous une escorte nombreuse, prit la route de Boston, d'où les officiers & les foldats devaient être renvoyés à Londres, à condition de ne plus porter les armes contre les Colonies confédérées, tant que dureraient les

Le général Burgoyne demanda que son nom ne sût point compris dans la capitulation. Les papiers publics ont attribué cette particularité à un excès d'orgueil, mais l'humilité de la priere d'un général vaincu, qui demande à son ennemi qu'on ne le

hostilités.

Tij

292 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année

nomme point, doit lui faire pardonner le motif mal entendu d'une telle demande. Que John Burgoyne ait été nommé ou non dans la capitulation de Saratoga, l'avenir saura qu'il a mis bas les armes avec toute son armée, devant les troupes des Provinces confédérées de l'Amérique septentrionale, commandées par Horatio Gates. Ce général ne contesta point à son ennemi défarmé une fatisfaction si frivole. Il écrivit seulement en apostille, que le général Burgoyne, quoiqu'il ne fût pas nommé dans la capitulation, n'en était pas moins tenu à l'exécution de tous les articles.

Gates envoie le reprendre du féroce

HORATIO Gates était né en Angleterre, voie le vieux colo- dans le comté de Derby; il avait servi en nel Starck Amérique dans la guerre contre la France, Ticondera-en qualité d'aide - de - camp du général go, & valui-même déli- Monkton; & à la paix il s'était marié & vier les fixé à New-York. Profitant de la victoire, del'Albany il envoya le brave Starck avec un détache-&delaNou-velle-York ment de quatre mille hommes, reprendre des ravages Ticonderago, & lui-même, avec le reste Waughan. de son armée, se porta vers les bords de la rivière d'Hudson, qui étaient désolés

par un brigand anglais, appellé Robert Année Waughan. Le Congrès lui fit faire des remercimens publics, & fit frapper, en mémoire de cet évènement, une médaille d'or, qu'il lui fit présenter au nom des Etats-Unis; il arrêta pareillement qu'il ferait fait des remercimens publics à Arnold & à Lincoln de leurs braves & heureux efforts pour soutenir l'indépendance de ces Etats.

Ce fut à cette époque que John Hancock, après avoir travaillé sans relâche pour assurer la liberté de son pays, crut pouvoir prendre quelque repos avec fécurité; il quitta alors la place de président du Congrès, dans laquelle il avait succédé à Peyton Randolph, & fut remplacé par Henri Laurens, vice-président de la Caroline méridionale. Voici le discours qu'il adressa au Congrès, le 31 Octobre, en remettant le fauteuil à son successeur.

«Il y a eu, Messieurs, vendredi dernier » deux ans & cinq mois que vous m'avez » fait l'honneur de m'élire pour occuper » cette chaire. Comme je n'ai jamais pen-

294 ESSAIS HIST. ET POLIT.

ANNÉE » sé que votre choix procédat de l'idée que » vous aviez conçue de mon habileté, » mais seulement de la connoissance que » vous aviez de mon attachement aux liber-» tés de l'Amérique, je me suis trouvé » dans la plus forte obligation de remplir » les devoirs de cet office, & je l'ai » accepté avec la plus ferme résolution d'en » remplir toutes les fonctions, le mieux » qu'il me serait possible. Tout a conspiré à » me mettre dans un jour éclatant, & j'ai » tâché, du moins par mon travail & mon » attention, de remplacer ce qui me man-» quait d'ailleurs.»

« Ce n'est pas à moi de parler de ma » conduite dans l'exécution des affaires » publiques, au Congrès & hors de cette » assemblée; vous en êtes les meilleurs » juges: mais je crois que vous me pardon-» nerez de dire que je n'ai épargné ni dé-» penses, ni peines, ni veilles, pour satis-» faire vos desirs & remplir les vues de » mes concitoyens. »

« Ma santé étant très - dérangée, il est » nécessaire que je prenne quelque relâche,

» après une application aussi constante, & = » j'implore votre indulgence pour me per- Année » mettre de m'absenter pendant deux » mois.»

» Je ne puis, Messieurs, m'éloigner de » vous fans vous exprimer mes remerci-» mens de tout ce que vous m'avez fait » éprouver d'agrémens, & il m'est impossi-» ble d'en faire mention sans que mon cœur » tressaille de plaisir. Mais si dans un aussi » long période que celui pendant lequel » j'ai eu l'honneur de vous présider, il » m'est échappé quelqu'expression qui ait » pu offenser quelqu'un des membres de » cette assemblée, je désire que sa candeur » veuille bien me la pardonner, parce » que ç'a été certainement contre mon » intention. »

« Puisse toute sorte de félicité vous ré-» compenser sans cesse, & comme membres » de ce Congrès & comme particuliers! » Je prie le ciel que l'unanimité & la per-» sévérance puisse toujours aller de main » en main dans cette assemblée, & que » tout ce qui pourrait tendre à distraire ou 296 Essais Hist. ET POLIT.

» diviser vos conseils, soit banni pour ja-

Je me plais à rapporter ce discours, parce qu'il porte l'empreinte du caractere de John Hancock; de ce caractere simple & bon, qui dit naïvement du bien de foimême, devant les témoins de sa conduite, & qui, sans employer la politesse européenne, fait bien sentir la droiture & l'urbanité du cœur. Le Congrès voulut d'abord adresser des remercimens à John Hancock, pour fon attention continuelle & l'impartialité constante dont il avait donné les preuves en remplissant les fonctions variées & difficiles de la place de président du Congrès; ce fut Samuel Adams, son ami, qui s'y opposa. Républicain toujours inflexible, toujours règlant sa conduite sur les modeles éternels des grands personnages de la Grece & de Rome *, il repré-

^{*} Le chevalier de Chatchux a peint dans son Journal le caractere de Samuel Adams, avec cette légereté & ces graces de l'esprit qui sont particulieres aux Français. « On » lui reproche, dit-il, de passer toujours par les Grecs & leg » Romains, avant d'en venir aux Wighs & aux Torys.»

fenta qu'il était déplacé de remercier aucun Annés président d'avoir rempli les devoirs de son office; que ce ferait un usage dangereux qui dégénérerait un jour en flatterie, & que si l'on accordait cet hommage à ceux qui auraient bien mérité de la patrie, ceux qui seraient disposés à s'en rendre moins dignes, seraient en même temps les plus empressés à vouloir l'usurper. Alors on fut aux voix, & la proposition d'Adams sut décidée à l'assirmative.

Le cruel Waughan, qui conduisait quatre mille Irlandais & Allemands, avait emporté plusieurs passages fortisiés, & remonté la rivière d'Hudson. Sir James Wallace, le même qui l'année précédente avait inutilement tenté d'incendier le bourg de Conanicut, l'accompagnait fur des galeres à rames armées de canons, & qui portaient les bagages. Ils parvinrent, dans la soirée du 15 Octobre, devant la ville d'Esopus, & tandis que Wallace mettait le feu aux navires & aux bateaux qui étaient à l'ancre, Waughan entrait dans la ville qui n'était pas fortifiée, & livrait tout au

1777.

298 Essais Hist. ET POLIT.

Année 1777. pillage. Les habitans surpris, coururent aux armes, & voulurent quelques momens défendre leurs foyers ; mais après s'être convaincus de leur impuissance, ils jetterent leurs armes & demanderent quartier; ne pouvant l'obtenir, ils se résugierent tumultueusement dans leurs maisons, qu'ils regardaient encore comme un asyle contre la férocité de leurs ennemis. Alors Waughan fit mettre le feu aux maisons, rien ne fut épargné, & lorsqu'il ne resta plus d'autres vestiges de la ville d'Esopus que ceux que le pillage avait mis entre les mains de ses soldats, il continua sa marche, enlevant les bestiaux, pillant les villages, égorgeant les habitans défarmés & dispersés dans la campagne, mettant le feu aux chaumieres & faisant la guerre aux fermiers, aux semmes, aux troupeaux. Il surpassait les fauvages eux-mêmes, par sa maniere féroce de traiter les prisonniers, les estropiant à coups de sabre après qu'ils s'étaient rendus à discrétion. Ses soldats s'abandonnaient à l'envi à tous les excès & à toutes les abominations dont l'histoire craint de

se souiller, & qu'elle rejette sur les temps Annés fabuleux, pour que l'humanité ne conçoive pas une trop juste horreur d'elle - même *. A leur approche, les sombres asyles des forêts devenaient la retraite d'un sexe timide, que les bêtes farouches effrayaient moins que l'iniquité des hommes. Le nom de Waughan était devenu en peu de temps l'indignation & l'effroi de l'Amérique entiere; mais ses troupes se disperserent aussitôt qu'elles apprirent que Burgoyne avait mis bas les armes, & que Gates s'approchait.

La joie fut universelle dans toute l'Amérique à la nouvelle de l'heureux évène-fances des ment qui venait de précéder la fin de la cains; attacampagne. Il y eut des illuminations à Boston, à Charles-Town, & dans plusieurs villes. On applaudissait sur-tout à la modération, avec laquelle le général Gates avait

Réjouifque du fort

^{*}On dit qu'à la ferme de Lancev ils retirerent de la tombe le corps d'une jeune & belle personne nouvellement inhumée, & que pendant plusieurs jours le spectacle de ses appas flétris, amusa leur curiosité barbare.

300 Essais Hist. ET POLIT.

Anné e

conditions honorables à fon ennemi. C'était la premiere fois qu'on voyait une armée entiere forcée de mettre bas les armes, & de se rendre à la merci des vainqueurs, sans pouvoir se délivrer, ou fauver du moins son honneur dans les hasards d'une bataille.

Le général Howe projettait depuis un mois l'attaque du fort de Redbanck, l'un des forts du Delawarre destiné à appuyer la gauche des chevaux de frise, & qui couvrait Fort-Island; le 22 Octobre fut le jour qu'il choisit pour mettre ce projet à exécution; l'armée américaine avait appris la veille l'évenement de Saratoga, & célébrait les victoires de Gates & d'Arnold par des réjouissances. Howe s'était persuadé que dans ce moment il surprendrait la garnison de Redbanck au milieu de l'yvresse & hors d'état de se défendre. Il envoya un détachement considérable de troupes Hessoises; mais le vin de la joie & de la liberté n'avait fait qu'ajouter au courage des Américains. Le colonel Gren

commandait le fort, & il était accompagné du chevalier Duplessis Mauduit. Tout à la Année fois ingénieur & officier d'artillerie, ce jeune français s'était hâté de réduire les ouvrages trop étendus que la garnison n'aurait pu défendre, & y avait substitué un bon rempart en terre fraisé à la hauteur du cordon, un fossé, & un abatis en avant du fossé. Les Hessois parurent dès le matin à la portée du canon au nord de Redbanck; ils établirent de ce côté une batterie, & firent un feu très-vif, auquel l'artillerie du fort répondit constamment. A quatre heures après-midi ils marcherent au premier retranchement. Ignorant les changemens que le chevalier de Mauduit avait faits aux ouvrages, & trouvant ce retranchement abandonné, ils se crurent vainqueurs, & s'avancerent vers la redoute, en dedans de l'ancien retranchement, laissant la Delawarre sur la droite. Ils étaient déjà parvenus à l'abatis, mais comme une partie de la courtine de l'ancien retranchement subsistait encore, & formait un angle saillant, le chevalier de Mauduit imagina d'y jetter

302 Essais Hist. ET POLIT.

Année 1777.

quelques fuilliers qui, prenant en flanc la gauche des ennemis, les tiraient pour ainsi dire à coup-sûr. Les officiers Hessois voulant rallier leurs foldats, & remarchant ensuite à l'abatis, tombaient morts avec eux au milieu des branches qu'ils s'efforçaient de couper. On vit bientôt le colonel Donop, remarquable par l'ordre dont il était revêtu, par la noblesse & la beauté de sa figure, & sur-tout par son courage, tomber comme les autres. Alors les Hessois consternés & repoussés essayerent de changer l'attaque, & se porterent sur la rivière du côté de l'escarpement; mais le feu des galeres qui en défendaient l'approche leur tua beaucoup de monde, & à la fin du jour ils se retirerent en désordre. Le colonel Gren défendait le côté du sud qu'une autre colonne attaquait en même-temps. D'abord plus heureuse que la première elle passa l'abatis, & ne fut arrêtée que par la fraise, mais elle n'en fut pas moins repoussée & obligée de se retirer. Le chevalier de Mauduit sortant du fort après la retraite de l'ennemi pour visiter les endroits

sur l'Amérique septentrionale. 303

de l'abatis qui avaient besoin d'être réparés, == découvrit une vingtaine de soldats Hessois Ann qui, avant eu le courage de parvenir jusqu'au parapet, n'avaient pu s'en retourner, & se tenaient cachés. Il les sit prisonniers. Bientôt contemplant, autant que le permettait l'obscurité de la nuit, l'horrible spectacle des morts & des mourans entassés les uns sur les autres, il entendit, au milieu des gémissemens, une voix s'écrier en anglais: qui que vous soyez, tirez-moi d'ici! c'était la voix du colonel Donop; il le fit transporter, & l'accompagna dans la maison d'un Quaker, qui demeurait à peu de distance du fort. Ce colonel allemand y mourut au bout de deux jours. Avant de mourir il voulut écrire une lettre à son ami le comte de Saint-Germain, alors ministre de la guerre en France, pour lui recommander son vainqueur. « Je suis content, lui écrivait - il, j'ai la consolation d'expirer entre les bras de l'honneur même. »

Le fort Missin, voisin de celui de Redbanck, sut attaqué peu de jours après. Le lieutenant-colonel Smith y comman-

Année 1777-

304 Essais Hist. Et Polit.

dait; les affaillans furent repoussés comme à Redbanck, mais l'attaque & la défense furent moins opiniâtres, il y eut moins de fang répandu.

Tandis que les forts étaient attaqués du côté de la terre, la flotte s'efforçait de remonter la rivière pour pénétrer jusqu'à la ville. Mais les passages surent si bien désendus par les galeres, les batteries, & par les chevaux de frise, que pour y parvenir il en coûta à l'Angleterre deux vaisseaux de guerre qui surent entierement détruits. Quatre autres surent contraints de se retirer, & toute la flotte su désemparée.

Le Congrès arrêta qu'il serait présenté une épée au colonel Gren, une autre au lieutenant-colonel Smith, & une au commodore Hazlewood en récompense de leur bravoure. Le chevalier de Mauduit sut oublié, mais Washington, toujours juste, écrivit au Congrès. « La conduite brave de » ce jeune gentilhomme à Brandiwine, à Ger-» mantown, & ses services distingués au » fort Mercer, où il réunissait les sonc-» tions d'ingénieur à celles de commandant

» de l'artillerie, lui donnent des titres parti-» culiers au souvenir du Congrès: il a fait des

» changemens utiles dans les travaux du » fort de Redbanck, & a montré une

» grande habileté dans la défense de ce

» fort; & lorsque dans la suite on a été

» obligé de l'évacuer, il a trouvé les moyens

» de fauver la meilleure artillerie & les

» provisions, & a entrepris comme volon-

» taire l'opération périlleuse, de faire sauter

» les magasins sans aucun des appareils que

» l'on employe ordinairement dans de telles

» occasions. Mais ce qui ajoute à son éloge,

» c'est qu'il possède un degré de modessie

» qui se rencontre rarement parmi les

» hommes qui ont fait des actions aussi

» brillantes. » Lettre de Washington au Congres, datée du 13 Janvier 1778.

Les promotions nombreuses des officiers français, qui avaient passé les premiers en Amérique, & la maniere peu satisfaisante dont la plupart avait répondu à cet encouragement, avaient excité, parmi les officiers américains, des murmures qui empêchaient l'avancement

Tome II. Sec. Part.

306 Essais Hist. ET Polit.

de leurs compatriotes, & le chevalier de ANNÉE Mauduit n'obtint pour récompense que le 1777. rang de lieutenant-colonel.

Le général Burtemps aul'habitation principale.

Après la capitulation de Saratoga, goyne passe Schuyler se chargea de conduire lui-même pluheurs John Burgoyne dans l'intérieur du pays, le général pour lui procurer des logemens, & voulut dont il a- que les aides-de-camp de ce général le vait, peu de fuivissent. Il avait fait bâtir, à peu de dis-Paravant, tance de Saratoga, une maison qui lui avait coûté dix mille livres sterlings. Burgoyne, alors dans sa prospérité, la détruisit, sous le prétexte que ne pouvant la faire occuper par ses troupes, elle aurait pu servir de retraite aux rebelles. Devenu prisonnier, il lui sit des excuses de la nécessité où il avait été de brûler sa maison. « Vous n'avez rien fait de blâmable, lui » dit Schuyler; en pareille circonstance j'en » aurais fait autant, & pour ce qui me » regarde, c'est un léger sacrifice en com-» paraison de ceux que je serai toujours » prêt de faire à la liberté de mon pays.» Ils partirent, & Burgoyne, suivi du général Philips, de ses aides-de-camp & de

sur l'Amérique septentrionale. 307

quelques autres officiers, s'étonnait de la longueur de la route. Schuyler s'excusait Annés sur la difficulté de trouver dans ce canton reculé, des asyles convenables. Après une marche affez longue, le général anglais se trouva, à son grand étonnement, chez Schuyler lui-même, où la femme & les filles de cet Américain le reçurent avec tous les égards qu'il aurait pu prétendre dans sa plus haute fortune.

Comme ils s'entretenaient des affaires de l'Europe & des circonstances de la guerre: racontez-nous, lui dit Schuyler, les malheurs de l'Angleterre & les intrigues de la cour de Londres. Occupés du labourage & du foin de nos troupeaux, nous ignorons en ces lieux écartés ce qui se passe dans cette capitale, qui naguère régnait sur toutes les parties du monde & est devenue pour lui un sujet de pitié. Nous ignorons même les desseins qui ont fait armer contre nous la moitié de nos compatriotes, & ont causé la mort de tant de braves gens. Nous ne savons que les faits publiés dans les gazettes qui peuvent

parvenir jusqu'à nous. Je n'ai point été à ANNÉE Londres depuis la fin de la guerre contre la France. Pitt était alors à la tête des affaires; je l'ai vu, ce grand ministre, j'ai été admis à ses audiences particulieres; il s'informait de la richesse & de la force de nos provinces, du nombre des hommes, de la fécondité des mariages & des différentes branches de commerce & d'industrie que l'on pouvait établir. Alors l'Angleterre faifait l'étonnement & l'admiration de tous les peuples : il suffisait d'être Anglais pour sentir la dignité des prérogatives de l'homme, & inspirer du respect aux nations.

Récit de Burgoyne chez le général Schuyler.

1777.

Quel temps me rappellez - vous, lui répondit Burgoyne, je ne puis, sans qu'il m'échappe des larmes, comparer ces jours fortunés à ceux qui viennent éclairer ma défaite. Le gouvernement est devenu corrompu, & les sujets sont devenus rebelles au gouvernement. O Schuyler! deviez-vous céder à ce funeste exemple, & prendre les armes contre votre Roi? S'il est injuste, ou s'il se laisse aller aux mau-

sur l'Amérique septentrionale. 309

vais conseils de ses savoris, êtes-vous dispensé pour cela du serment que vous aviez sait de désendre sa couronne? Pour moi, dans mes malheurs, il me reste du moins cette consolation, que je n'ai point suivi d'autre parti que celui de mon devoir. Le généreux Américain, qui connaissait les égards que l'on doit aux malheureux, garda le silence, & Burgoyne reprit ainsi.

Vous favez que le comte de Bute conferve l'ascendant qu'il a pris sur le Roi depuis la jeunesse de ce Prince. George III est attaché à ses amis comme à sa famille; on ne peut voir un Prince plus humain pour ceux qui l'environnent, plus reconnaissant envers ses domessiques, dont les mœurs soient plus douces & plus pures, qui soit meilleur mari, meilleur pere; mais il est faible, il croit aisément ce qu'on lui dit; il est d'ailleurs d'une opiniâtreté invincible, & quand il se trouve engagé dans quelqu'opinion, rien ne saurait l'en saire revenir. La Princesse de Galles * s'était

^{*} The Princess of Wales.

Année 1777.

appliquée à lui persuader de donner aux Ecossais la préférence de tous les emplois à sa nomination. Ils sont siers, lui disaitelle, mais obéissans; courageux, mais ils aiment le faste. Ils ont été de tout temps les favoris & les défenseurs des Rois; c'est eux que vous devez opposer sans cesse à la fluctuation des volontés britanniques, c'est eux qui affermiront votre trône : les moyens dont vos ancêtres se sont servis pour s'y placer, ne sont pas ceux qu'il faut choisir pour augmenter votre puissance. Elle lui représentait le parlement comme un vain appareil, qui ne sert qu'à conduire plus sûrement les peuples selon les vues de la cour, & les opposans comme une troupe mêlée d'ambitieux, qui attendent que les graces & les emplois viennent leur imposer silence, & de fanatiques, qui entraînent par des déclamations fausses & frivoles, une vaine multitude sans force & sans appui. Elle & le comte de Bute *

^{*} Presque tous ceux qui sont au fait des affaires d'Angleterre, connoissaient les lettes de Bolinbroke à Caleb d'Anvers,

lui faisaient croire qu'il pouvait se rendre Annés plus réellement monarque que les rois de 1777. France & d'Espagne, parce que dispensateur des graces & des emplois, il s'assurait par là le plus grand nombre des voix dans le parlement; mais ces graces étant devenues insuffisantes, la corruption a fait de rapides progrès, elle est maintenant à son dernier degré. Ce système de corruption exigeait des mains plus habiles que celles du comte de Bute; il se forma un conseil secret de ceux que l'on appellait les amis du Roi. Ils placerent & déplacerent les ministres, & dirigerent toutes les affaires. L'écoffais Mansfield, chefjuge, & l'un de nos meilleurs orateurs, y jouait le premier rôle ; il dictait les harangues des ministres, il provoquait la volonté du Roi, il rédigeait les bills &

dédiées au ministre Walpole, & les lettres fameuses de Junius au comte de Bute, au Roi, au chef de justice Mansfield, &c. On y trouve de grandes leçons sur le caractere des hommes & l'art de gouverner; c'est d'ailleurs ce qui a été écrit de plus éloquent depuis la destruction de l'Empire Romain.

Année 2777.

les soutenait dans la chambre des pairs,
par la force de son éloquence *. Né vain
& voluptueux, tant d'occupations ne l'empêchaient point de se livrer au faste &
aux plaisirs. Le duc de Richemond était
son contradicteur ordinaire, & ce Seigneur
ne dissimulait pas sa haîne contre la junte
ministérielle. C'était assez qu'il sit quelque
proposition pour que tout le parti de la
cour réunît ses essorts pour la faire rejetter.

^{*} Lorsque William Pitt, rentré dans le ministère, se vit forcé de l'abdiquer, & qu'il annonça sa retraite au parlement, il dit en se tournant vers Mansfield & le désignant avec la main : « il est dans ce royaume un pouvoir supé-» rieur à celui des ministres, à celui du Roi lui - même; » j'ai vu changer du soir au lendemain les résolutions prises » avec moi dans le conseil, & cela par l'intervention d'un » seul homme, d'un homme qui sacrisse tout à son ambi-» tion, à ses desirs secrets de renverser la constitution bri-» tannique. Dans de telles circonstances pourrais-je rester » plus long-temps ministre? Je vois chacun de vous déjà » prêt à me reprocher des actes qui tôt ou tard tourneront » au détriment public, que ma conscience désaprouve, & » qui ne sont pas mon ouvrage. Le premier principe de n notre constitution, est que les ministres sont comptables au n peuple de tout ce qui se fait sous leur administration : je » ne puis plus l'être. »

Les actes les plus nécessaires à la prospérité de l'Angleterre ont été écartés de cette maniere, & le peuple, qui supportait ce malheur, ne pouvant concevoir ce qui faisait prendre à chaque instant des résolutions contre sa félicité, attribuait à l'aveuglement de la cour, ce qui était l'effet de l'inimitié, de l'esprit de discorde & de vengeance.

George III n'était encore que Prince Royal, lorsqu'il devint éperduement amoureux de la sœur du duc de Richemond. Malgré la loi, qui ne permet plus aux Rois d'Angleterre de choisir une épouse parmi leurs sujettes, il lui avait promis dans sa passion de l'épouser; il avait promis au duc de Richemond de résister à cette loi, qu'il appellait barbare, de placer la couronne sur la tête de celle qu'il aimait, & de vaincre tous les obstacles. Né dans la Grande - Bretagne, la nature semblait l'autoriser à choisir une femme de ce royaume. Des souverains nés dans d'autres pays avaient pu s'assujettir sans peine à épouser des Princesses étran-

314 ESSAIS HIST. ET POLIT.

1777.

Année geres; mais George était depuis la révolution le premier Prince anglais destiné à porter la couronne dans le pays qui l'avait vu naître. Il jurait à son amante de ne jamais souffrir d'autre lien que celui que l'amour avait formé pour eux; cependant tous ses projets de résistance s'évanouirent à l'instant où il fut environné de l'éclat de la royauté. La raison d'Etat prévalut, il trahit ses sermens & plaça la couronne sur le front d'une Allemande. Le duc de Richemond ne pouvait renfermer le chagrin d'un pareil outrage. Ses talens & ses lumieres lui fournissaient les moyens de s'en venger, autant que le peut un sujet : il contrariait dans le parlement tous les desseins de la cour. Sa réputation venait d'éclorre, lorsque George fut entraîné à ces actes de rigueur, qui ont révolté l'Amérique. Alors on le vit paraître & s'élever tout-à-coup comme un nouveau Démossinenes; son éloquence, semblable à ces torrens rapides qui renversent tout ce qui s'oppose à leur passage, entraînait les opinions. Jamais le parti de l'opposition n'eut un plus grand nombre

de voix, & si l'intérêt personnel n'avait pas enchaîné la majorité des membres du parlement dans le parti de la cour, il n'y aurait point eu de guerre en Amérique. Le destin en a autrement ordonné, il a permis que la discorde secouât ses slambeaux dans toute l'étendue de l'empire britannique.

Anné E 1777 •

PARDONNEZ-MOI, lui dit Schuyler, de vous rappeller un souvenir importun, mais lui - même informez-nous par quelles fatigues inouies de fa matjusqu'à présent, vous avez osé parvenir route des dans l'intérieur du continent, à la tête de dix mille hommes, par la route pénible & dangereuse des lacs. Un des priviléges de l'homme libre, est de rendre justice à ses ennemis, & d'admirer leur courage. Hélas! dit Burgoyne, il n'est point d'entreprise militaire où le général ait sait de plus grands efforts, & qui ait été plus malheureuse. Tout ce que pouvaient la force, l'expérience & le courage des hommes, s'est anéanti devant les obstacles formés par la nature. *

^{*}Les détails qui suivent sont tirés des Lettres & des Mémoires du général Eurgoyne, imprimés en Angleterre.

Année 1777.

Avant de partir d'Angleterre j'avais fait faire cent bateaux plats pour transporter par les rivieres, l'artillerie, les munitions & les bagages de l'armée; & l'on construisait au Canada trente bâtimens armés pour traverser les lacs. J'avais fait faire pour les foldats de doubles équipemens, afin qu'ils pussent supporter le froid. Les approvisionnemens étaient complets pour une campagne d'un an. J'emportais une provision immense d'armes, d'eau-de-vie, d'habits & de présens pour distribuer aux Sauvages, & les engager dans le parti du Roi; & l'on avait destiné une forte somme d'argent pour suppléer à tout ce qui pouvait rester imprévu. L'embarquement d'une armée de dix mille hommes, & de tous les sujets nécessaires à l'entretien du service, avait exigé l'armement de plusieurs bâtimens de guerre & de cinquante vaisseaux de transport. Parvenu après une longue & pénible navigation à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, j'ai été forcé d'attendre pour remonter ce fleuve, que les glaces laissassent aux vaisseaux un libre

passage. Le débarquement des troupes, des chariots, des provisions, des bateaux nous a retardés plusieurs jours. Nous avons traversé le Canada par une marche pénible & lente, transportant une partie de nos bagages fur les chariots, tandis que l'autre remontait les rivieres. Parvenus sur les lacs, les foins continuels de charger & décharger les chaloupes, les transports & les bateaux ont accablé les troupes de fatigues, & ont causé des maladies qui, en affaibliffant l'armée, augmentaient nos embarras. La perte de chaque soldat qui mourrait était inapréciable, à cause des sommes qu'il en avait coûté pour l'amener jusqueslà, & de l'impossibilité de le remplacer. J'avais à la vérité un assez grand nombre de Canadiens à la suite des troupes, mais je ne pouvais compter sur eux, & je ne trouvais pas dans leur zèle les secours que j'en avais attendu. Les Sauvages accouraient vers nous par troupes, mais après avoir reçu de nous des armes, des habits, & avoir consommé nos vivres, ils désertaient presque tous, ils ne tardaient pas à être remplacés

= & imités par d'autres, les difficultés aug-Annés mentaient à mesure que j'avançais dans l'intérieur du pays. Je n'avais d'autre route à fuivre que des rivieres bordées d'arbres élevés, qui se courbent & se joignent en forme de voûte, des pluies continuelles se répandent sur leurs branches, dont l'étendue & l'épaisseur interceptent la clarté du jour ; nous ne voyions au - dessus de nous que des arbres qui percent les nuages, & audessous que des rochers, sur lesquels nos bateaux fragiles étaient prêts à se briser à chaque instant. Ces rivieres, dont le courant est très-rapide & difficile à remonter, n'avaient cependant point assez d'eau pour entretenir nos bateaux à flot. Interrompus dans notre marche par des rochers & des gués, notre armée s'avançait lentement; & souvent la crainte d'être attaqués dans une position si désavantageuse par des Sauvages ennemis, ou par des détachemens américains ajoutait à nos peines. Il fallait alors faire les plus grands efforts pour cacher mon inquiétude, & ranimer par mon exemple le courage des soldats. Je ne pro-

nonçais que les noms pompeux de fêtes, de plaisirs, de triomphe & de gloire, tandis que mon cœur était cruellement déchiré, & que je souffrais considérablement de la fatigue & de l'intempérie du climat. J'avais des troupes excellentes & remplies de bonne volonté. Au milieu des plus rudes travaux, si on leur donnait l'espoir de la licence & du pillage, tous leurs maux étaient oubliés. J'étais obligé de me faire rendre compte chaque jour de l'état où se trouvaient les approvisionnemens, les bagages, l'artillerie, les instrumens pour le service des ingénieurs & de la navigation. Un grand nombre d'ouvriers était sans cesse occupé à disposer, ou à réparer les choses nécessaires. Des accidens forçaient souvent une partie de l'armée de s'arrêter; alors il fallait recommencer de nouveau les préparatifs de la marche; retirer les chaloupes, les mortiers, les canons & les affuts ensevelis sous les neiges. Malgré la légèreté des bateaux plats on était souvent obligé de tout débarquer, & de saire passer ces bateaux à force de bras par-dessus les ro-

320 ESSAIS HIST. ET POLIT.

1777.

chers, les troncs d'arbres & les bancs de Année fable, en s'exposant à mille dangers. Les bateliers & les soldats, presque toujours dans l'eau jusqu'à la ceinture, tombaient malades. Ces difficultés n'étaient rien encore en comparaison de la nécessité de transporter souvent sur les chariots, nonseulement les munitions, les bagages, mais même les bateaux pour éviter la rapidité des écueils; alors il fallait abattre les arbres pour ouvrir un chemin aux chariots, & quelquefois l'inégalité du terrein obligeait de faire de grands circuits. Les Américains avaient encore augmenté nos embarras, en coulant dans plusieurs endroits des chaloupes défoncées, & croisant au milieu des passages des arbres abattus; il fallait aussi traverser des marais d'une grande étendue, & y établir des routes solides. Un siècle entier s'écoulera avant que les traces de mes travaux en ce genre soient entièrement effacées.

> Tels font les obstacles qui ne m'ont pas permis d'arriver avant le mois de Juillet à Ticonderago. Alors la campagne était trop avancée

sur l'Amérique septentrionale. 321

avancée pour pouvoir espérer de m'emparer d'Albany, si le général Clinton ne Anné E venait point à mon secours. Les ennemis avaient eu le temps de se fortisser, & moi j'avais perdu un tiers de mon armée. Je voyais avec effroi approcher le moment où je manquerais de provisions, il fallait presser les instans; ensin, après avoir fait tout ce qui devait paraître le plus difficile, & m'attirer l'estime des hommes de guerre; parvenu pour ainsi dire au terme désiré tout m'a trompé, tout m'a manqué en même temps, tout a semblé concourir à ma perte. Il ne fallait plus qu'un effort, & il m'est devenu impossible. Quoique je n'aye aucun reproche à me faire, je ne puis me défendre d'un mouvement de désespoir, quand je résléchis que l'Angleterre eût été victorieuse, si, de son côté; le général Clinton avait remonté jusqu'à Albany.

Lorsqu'il eut achevé, l'on avoua que malgré le mauvais succès, cette campagne était mémorable, & que la réputation du général en deviendrait plus brillante aux

Tome II. Sec. Part.

X

322 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année 1777. yeux de la postérité. Pendant qu'il avait parlé, les silles de Schuyler se regardaient, & disaient entr'elles : Europe! pays de nos ancêtres! Est-il possible que vous nourrissez des hommes capables d'entreprendre de si grands travaux en haine de la liberté? Burgoyne de son côté ne pouvait s'empêcher de les contempler sans cesse, il ne pouvait s'empêcher de suivre des yeux les traces de leurs pas; il passa plusieurs jours au milieu de cette aimable famille : il s'arrachait avec peine de ces heureuses campagnes, où la douce hospitalité lui offrait la paix, & les plaisirs dont il avait été privé si long-temps.

A peine fut-il arrivé à Boston, qu'il déclara qu'il ne se croyait pas obligé de tenir une capitulation faite avec des sujets en rébellion contre leur Souverain. Alors le Congrès résolut qu'il serait retenu en Amérique jusqu'à ce que la ratification du roi d'Angleterre y sût arrivée.

Traité TANDIS que tous ces évènemens se pour le tabac de Vir-passaient en Amérique, les députés amérinie, entre ricains faisaient toujours des progrès utiles les Améri-

à leur pays: ils firent à Paris, avec les fermiers-généraux, un traité pour le tabac Année de la Virginie; & la durée en fut fixée cains & les à sept, quatorze & vingt-un ans, sous la fermiers-genéraux clause expresse que l'Etat de Virginie ne de France. fournirait point de tabac à d'autres acheteurs, avant d'avoir rempli chaque année son marché. Cet accord qui ne pouvait être fait sans l'agrément du ministre des finances, annonçait les dispositions du gouvernement, & devait naturellement précéder d'autres traités.

LE lord Howe faisait les plus grandes tentatives pour couper les chevaux de frise respective des armées & remonter le fleuve Delawarre. Washing-aux enviton fut prendre ses quartiers d'hiver sur les ladelphie, bords du Skuylkill à Walley-Forge, & en-dans l'hiver de 1777. voyait continuellement des partis qui enlevaient toutes les provisions destinées pout les troupes anglaises. Il détacha un corps de rislemen & de milices sous les ordres du général la Fayette, pour aller reconnaître les dispositions de l'ennemi dans le Jersey. Ce détachement ayant rencontré le 25 Octobre 1777 un corps de Hessois, &

324 Essais HIST. ET POLIT.

1777.

ANNÉE plusieurs piquets anglais sous le commandement du lord Cornwallis : le combat s'engagea avec la plus grande chaleur; les Anglais avaient la supériorité du nombre & l'avantage de la discipline; mais que ne peut pas le courage, quand il est excité par l'exemple du chef? Les Anglais furent dispersés & défaits. Le marquis de la Fayette n'avait sous ses ordres dans ce combat d'autre colonel continental, que le marquis de la Rouërie, autrefois officier aux Gardes-Françaises, & connu en Amérique sous le nom du colonel Armand. Il feconda avec intelligence & valeur les efforts de son illustre compatriote, & prouva combien il serait à regretter qu'un désespoir amoureux l'eût retenu plus longtemps parmi les sectateurs pénitens de l'Abbé de Rancé. C'est à la gloire seule qu'il appartient de consoler les guerriers des chagrins de l'amour, & les Français la connaissent trop bien, pour ne pas la préférer à l'inutilité de la vie monastique.

Howe fit hiverner ses troupes à Philadelphie: les subsistances y parvenaient avec

la plus grande difficulté: deux vaisseaux Annés de transport s'étaient brisés sur les chevaux de frise, & la plupart des vivres & des provisions ne pouvaient passer que sur des bateaux plats. Des galères américaines qui avaient remonté la rivière audessus de la ville, empêchaient que rien ne pût arriver par eau, tandis que les troupes légères écartaient tout ce que l'armée anglaise entreprenait de se procurer par terre. Telle fut la position respective des deux partis pendant tout l'hiver, l'armée de Clinton dans la Nouvelle-York ne pouvait rien entreprendre, les troupes envoyées à Rhod-Island empêchaient le général Pigot de sortir de ses retranchemens, & la frégate la Sirene de trente-deux canons ayant échoué sur cette côte, avait été brûlée par les Américains.

Depuis que le général Burgoyne s'était Manque rendu prisonnier, il avait donné au Con-de foi, & persidie de grès plusieurs sujets de plainte. Cette as-Burgoyne. semblée eut bientôt à lui reprocher un manque de foi. Le général Gates lui avait accordé, par le dixième article de la capi-

XIII

Année 1777.

tulation, la permission d'envoyer trois officiers porter ses dépêches aux généraux Anglais en Amérique, & à la Cour de Londres, & lui avait promis sous la foi publique qu'elles ne seraient point ouvertes. Burgoyne abusa de cette promesse dans les lettres qu'il écrivit au général Howe & à l'amiral son frère. Les bâtimens de transport expédiés par ce dernier, pour embarquer les troupes prisonnières qui étaient cantonnées à Cambridge, vinrent mouiller à Boston, & déjà le Congrès avait donné des ordres pour qu'elles se missent en marche, lorsque l'on découvrit que ces bâtimens contenaient six mille fournimens cachés à fond de cale. Le projet concerté entre le général prisonnier & le général Howe, était d'armer les soldats aussi-tôt qu'ils seraient en mer, & de leur faire tenter, la nuit en rentrant dans la baye, un coup de main qui devait réussir à la faveur de la surprise. On se hâta de contremander les prisonniers, & de les renvoyer dans leurs cantonnemens. On enleva les fournimens, & les vaisseaux de transport s'en retournèrent à vuide.

On accorda néanmoins au général Burgoyne la permission de partir, pour remplir en Angleterre ses fonctions de représentant Burgoyne au parlement dans la session d'hiver, mais retourne à sous la condition qu'il repasserait en Amé- sous serrique au premier ordre du Congrès qui le Roi refuse rappellerait. L'infâme Saint-Luc crut trou-de le voir. ver un moyen de fortune en le suivant pour l'accuser, & fut bien accueilli des ministres qui firent refuser au général d'être admis dans la présence du Roi.

A la nouvelle de ce qui s'était passé dans le nord de l'Amérique, on proposa dans le parlement les plus vives résolu-Pitten fations. Le lord Chatam vint à la chambre patrie; il des pairs, & s'opposa à la motion du duc lui coûte la de Richemond, qui tendait à ce que le parlement reconnût sans restriction l'indépendance de l'Amérique, il était si faible qu'on eût dit qu'il touchait à son dernier moment. La présence de ce grand homme d'état rappellait encore à la nation ses fautes, ses malheurs, mais il semblait ne plus exister que pour lui faire un éternel adieu, en difant comme un autre grand

Dernier

homme: * Dieux, sauvez mon pays, & Année 1777. que je meure.

> A peine eut-il commencé de parler qu'il fut obligé de s'arrêter pour prendre haleine, & tandis que le Duc de Richemond se préparait à lui répondre, on le vit s'évanouir; les secours qu'on lui donna ne pouvant réussir à le rappeller à la vie, on l'emporta dans l'appartement du greffier de la chambre, d'où il ne put être transporté chez lui que le lendemain.

Grands honneurs qui accompompe funebre:

IL mourut quelques jours après: son grand âge avait préparé le peuple à cette perte, pagnent sa néanmoins sa mort causa une consternation générale. Il fut enterré à Westminster; les plus grands honneurs furent rendus à fa mémoire, mais l'histoire de son siécle est le plus beau monument de sa gloire. Il avait donné à sa patrie une puissance jusqu'alors inconnue, la fouveraineté de l'univers; & jusqu'au dernier soupir il a défendu le vaisseau de l'Etat contre les

^{*} Cobham.

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 329

Hots ennemis qui s'élevaient pour le Année

briser.

Tots ennemis qui selevalent pour le Anné.

Il avait obligé son fils à quitter les armes, pour qu'il ne trempât point ses mains dans le sang des Américains.

C E grand homme, qui avait rendu tant L'Etat de services à son pays par les plans les pension plus vastes & le choix des plus habiles perpetuelle officiers, qui avait ouvert des sources de mille. commerce inconnues, & en avait dirigé les canaux vers l'Angleterre, qui avait enfin, par ses conseils, élevé la nation à un degré de gloire où elle n'était jamais parvenue, & dont elle n'avait point d'idée, mourut pauvre comme Aristides; mais Aristides ne laissait qu'une fille, & le lord Charam laissait une nombreuse famille sans aucun établissement. Son désintéressement avait été si grand qu'il avait négligé jusqu'au revenu de ses places, & cet argent, resté sans emploi, avait été dépensé pendant les ministères suivans, au service public. Les vertus du pere devinient la richesse des enfans, & le parlement accorda à la famille du lord Chatam,

à titre d'annuité perpétuelle, les quatre mille livres sterlings dont il avait joui à titre de pension pendant sa vie.

Marlborough avait été jusqu'alors le seul dont les services eussent obtenu une pareille récompense. La prééminence du mérite du lord Chatam, ministre d'état, éclata tellement dans le parallele qu'on en sit avec celui de Marlborough, négociateur & guerrier, que le Roi & ses courtisans se virent forcés de réunir leurs suffrages à ceux du parti de l'opposition, pour ne pas aliéner entièrement l'esprit de la nation.

Le peuple LA chambre des communes arrêta que veutencore se charger le Roi serait supplié d'accorder en outre de payer ses une somme de vingt mille livres sterlings gré la ré-pour payer les dettes du seu lord, & sistance des courtisans. que la chambre allouerait cette somme; mais le chancelier, le duc de Chandos & l'archevêque d'York protestèrent contre cet acte glorieux de la reconnaissance publique, & les officiers de l'armée de Howe, dans l'yvresse de la sête écossaise le jour de la Saint André, renversèrent

en Amérique la statue du lord Chatam, persuadés qu'ils faisaient la chose la plus Année agréable à la cour.

Dans le même temps, les négocians Débats au du Canada ayant présenté un mémoire au fujet de la gouvernement pour obtenir la révocation de l'acte de de l'acte de Québec, les débats s'étaient renouvellés dans le parlement. Le parti de l'opposition demandait avec instance la révocation de l'acte, & faisait craindre de nouveaux soulevemens dans le Canada. Les ministres justifiaient cet acte, en disant que c'était la meilleure loi pour faire aimer des Français la domination anglaise, puisque c'était le gouvernement civil de France, uni au droit criminel d'Angleterre. L'acte de Québec n'en paraissait pas moins à tout Anglais une loi cruelle & tirannique, qui établissait le gourvernement arbitraire & militaire dans le Canada, & faisait craindre le même sort à toutes les autres provinces. La nation était dans l'agitation & le deuil ; les courtisans étaient incertains; le peuple demandait qu'on rappellât les troupes de l'Amé-

332 ESSAIS HIST. ET POLIT!

rique : le parti de l'opposition s'écriait Année qu'il n'était plus temps d'espérer une heu-1777. reuse réconciliation.

La cour prend la tardive de travailler à une réconciliation.

Dans ces circonstances le lord North prend la résolution promit d'osfrir des conditions qui ne seraient point déroger l'Angleterre, & que l'Amérique serait contrainte d'accepter.

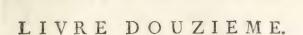
> Les ministres faisaient tous leurs efforts pour rassurer le peuple sur les craintes d'une guerre contre la France & l'Espagne; le premier commissaire de l'amirauté annonçait que la marine anglaife était en état de résister à ces deux puissances. Le lord North ne tarda pas à proposer un bill conciliatoire; cependant le lord Shelburne ne cessait de faire envisager que tout donnait lieu de croire qu'il existait un traité entre la France & les Etats-Unis de l'Amérique. Le Duc de Richemond insistait pour que l'on reconnût l'indépendance.

Bargoyne Burgoyne, de retour à Londres, était nepeut par-venir à faire pour le public un objet de curiosité: les entendre la uns le maudissaient, les autres le traitaient

avec plus d'indulgence; il ne put parvenir, ni à se faire donner un conseil de guerre, Année ni à forcer les ministres de mettre au jour justificales instructions qu'ils lui avaient données, tion de sa ni à obtenir audience du Roi, ni à faire dans le parexaminer sa conduite dans le parlement. Ses changeidées avaient bien changé depuis son mal- opinions heur. Les moyens de défense à employer, militaires. si la France tentait une invasion, ayant été discutés dans la chambre des communes, il soutint que cette invasion n'était point à craindre, & que dût-elle se faire, il n'en fallait point être allarmé. « J'ai pris, » disait-il, la plus haute opinion du cou-» rage & de la force de la milice d'un » peuple libre, depuis que j'en ai vu & » éprouvé les effets. Comme je connais » actuellement tout ce que peut faire une » milice ardente, je ne suis point effrayé » des suites d'une descente, mais il est » nécessaire de ranimer l'ardeur de cette » milice, & je ne suis que trop persuadé, » s'il est permis d'en juger par le passé, » que la conduite du gouvernement ne sera » jamais propre à la tirer de léthargie. »

Cet aveu est bien instructif, venant d'un homme tel que Burgoyne, en qui tous les généraux de l'Europe reconnaissaient des connaissances militaires, qui avait fait la guerre pendant trente-cinq ans dans les différentes parties du monde avec quelque sorte d'éclat, & que le malheur ramenait à la vérité.





Dispositions de la France. Etat de l'Angleterre. Projets inutiles de réconciliation. La France reconnaît par un traité l'indépendance des Etats - Unis de l'Amérique. Considérations sur les suites de ce traité.

Après tant de succès, il ne manquait Année aux Américains que d'avoir en Europe des 1777. alliés puissans, pour aider la faiblesse de Nécessité leur marine militaire, contre les flottes vaient les redoutables de l'Angleterre : tant que ces cains, de flottes ne seraient point détournées pour contracter combattre des ennemis étrangers, elles ce avec une pouvaient empêcher les Anglo-Américains Puissance maritime. d'étendre leur commerce dans les marchés européens, & les priver par conséquent de toute la prospérité qu'ils attendaient des suites d'une révolution entreprise avec tant de courage, & conduite avec tant de fermeté. Leurs agens auprès des Cours de

336 Essais Hist. et Politi

ANNÉE 1777.

France & d'Espagne croissaient en crédit & en considération, à proportion des avantages remportés par leurs armées. L'agitation était générale dans toutes les Cours: on voulait abaisser l'Angleterre, & la réduire à n'être désormais qu'une puissance du second ordre dans la hiérarchie politique de l'Europe. Le peuple de France se rappellait tout ce qui avait précédé la paix de 1763; il se montrait ardent pour la guerre, & semblait être pressé du desir de la vengeance; le même esprit fermentait à la Cour.

Ce qui s'était passé jusqu'alors relativement aux les Améri-cains desiraient contracteravec la France.

Le Roi avait d'abord refusé de reconnaître la qualité de commissaire, que le Congrès avait donnée à Silas Deane, & liaisons que s'était borné à lui accorder la même protection, dont jouissent les étrangers qui habitent le royaume. Cette conduite toute modérée qu'elle était ne satisfaisait point la Cour de Londres; elle l'avait regardée comme une infraction des traités, & avait chargé le vicomte de Stormont, son ambassadeur en France, de réclamer Deane comme un sujet rébelle, ou d'insister au moins sur l'Amérique septentrionale. 337

moins fur son expulsion des Etats de Ann Sa Majesté. Cette démarche orgueilleuse n'avait point eu de succès, la réponse du Roi avait justifié l'opinion que les peuples commençaient à prendre de son caraclère & de son gouvernement.

Bientôt la Cour de Londres multiplia ses plaintes, & demanda que le Roi défendir à ses sujets toute espèce de relation & de commerce avec les Américains; qu'il défendit sur - tout de vendre à ces rébelles, des armes & des munitions de guerre; qu'il empêchât les corsaires américains de vendre leurs prises, & que les traitant comme des pirates; il leur interdît l'entrée de ses ports. La plupart de ces demandes furent admises, & les corsaires américains n'obtinrent la permission de demeurer dans les ports du Royaume que le temps prescrit par le traité d'Utrecht. Les ordres du Roi furent exécutés avec tant d'exactitude, que plusieurs Américains qui avaient voulu les enfreindre, furent arrêtés & punis, malgré les représentations des divers agens que le Congrès

Tome II. Sec. Part.

Année 3777.

entretenait en Europe. Ils porterent leur mécontentement en Amérique, où l'on désespérait assez généralement alors de voir s'établir aucune liaison avantageuse avec la France.

Les An-

LE ministere avait doublé les garnisons de glais for-Saint - Domingue, & avait envoyé des de France, troupes dans toutes les Antilles; mais cette par des hos-tilités, de précaution pouvant avoir un autre objet que se préparer les approches de la guerre, on ne se hâta point d'envoyer des vaisseaux dans les mers de l'Amérique ; les ports de Saint-Domingue, d'où il fortait depuis quinze années plus de richesses que n'en a jamais produit le Potose, resterent sans gardes & tous ouverts à l'ennemi. Ils ne tarderent pas à être insultés par les chaloupes des frégates anglaises qui croisaient depuis Portorico jusqu'au canal de la Jamaïque. Les navires infurgens qui cherchaient un asyle contre des ennemis supérieurs, y furent poursuivis : on les brûla fur la côte.

Les frégates anglaises le Maidstone & le Squirel ayant fait échouer un bâtiment américain dans la baie de Jean Rabel,

tirerent à boulet sur un corps-de-garde & sur des cases de pêcheurs: trente hommes ANN placés dans une chaloupe firent un feu continuel de mousqueterie sur le corps-degarde. Voyant qu'on ne répondait point à leur feu, & certains de ne point rencontrer de résistance sur cette côte, où l'on vivait dans la paix & dans la sécurité, ils descendirent à terre, renverserent les canons des batteries, s'avancerent dans les terres à la poursuite des Américains, & ne se rembarquerent qu'après avoir vu brûler emièrement le bâtiment échoué. Une semblable audace dans les circonstances où l'Angleterre se trouvait, doit étonner tous ceux qui n'ont pas une juste idée de l'arrogance anglaise.

Les mêmes excès se commettaient aux isles du Vent. Les frégates anglaises venaient croiser jusques sous les forts, & il y avait presque tous les jours des violations de territoire; dans le même temps où le Maidstone & le Squirel insultaient les batteries de Jean Rabel, une frégate chassa & prit un bâtiment américain sur

340 Essais Hist. ET Polit.

Année les atterrages de la Guadeloupe, & envoya des hommes à terre à la poursuite d'une partie de l'équipage, qui s'était fauvée dans la chaloupe. Un bâtiment français, armé à la Martinique, fut poursuivi & canoné par une frégate anglaise, jusques dans un des ports de Sainte-Lucie, où il fut pris par les Anglais, qui envoyerent des chaloupes couper les cables & l'enlever au mouillage. Enfin les officiers de la marine anglaise n'agissaient pas avec plus de réserve dans les mers de l'Europe. Vingt-deux navires américains furent pris à l'entrée de la rivière de Bordeaux : les vaisseaux français eux-mêmes étaient souvent arrêtés. Le Navire la Providence, sortant du Cap Français, le Traiteur, sortant de Jean Rabel, & vingt autres bâtimens furent pris & conduits à la Jamaïque, où ils furent confisqués & vendus, sous prétexte qu'ils étaient chargés de marchandises pour les Américains. Une multitude de navires, destinés pour les isles françaises, furent arrêtés en pleine mer, par le seul motif qu'ils avaient des marchandises qui auraient pu convenir aux Américains.

Ces offenses, les examens & les visites injurieuses que l'Angleterre faisait subir aux bâtimens français, les forçant d'amener à coups de canons chargés à boulets, faisant enlever les capitaines à main armée, maltraitant & pillant les équipages *, devaient hâter une démarche que la raison d'état aurait seule justifiée, quand même l'Angleterre n'aurait pas été la premiere à violer la paix. Cependant le conseil du Roi balançait encore; mais la cour de Londres avait plus d'un moyen de fixer son irrésolution; elle accumulait ses plaintes sur les prétendus fecours que les Français donnaient aux Américains, & accusait le gouvernement de France d'avoir souffert que les Américains eussent établi, dans le sein du Royaume, une place d'armes d'où leurs associés expédiaient des vaisseaux pour croiser jusques sur les côtes d'Angleterre : le lord Stormont renouvellait périodiquement

^{*} Il existe dans les amirautés, tant des ports de France que des Colonies, cent trois déclarations de Capitaines qui constatent ces traitemens hostiles.

Année 1777.

ces griefs. Le 8 Juillet 1777, il s'était exprimé avec une chaleur si peu convenable, que le comte de Vergennes avait été obligé de l'interrompre, en lui observant que si ce qu'il venait de dire était l'objet de sa mission, il allait en rendre compte au Roi, & que la cour de Londres devait être trop éclairée sur la dignité des Souverains, pour ne pas pressentir la réponse de Sa Majesté. Cette sermeté inattendue le frappa, & il pria le ministre de regarder comme non avenu ce qu'il venait de proférer. Il s'apperçut avec étonnement peutêtre, que le temps n'était plus où les Anglais bravaient impunément les grandes puissances de l'Europe.

Le calme ne pouvait pas être de longue durée; & les plaintes ne tarderent pas à se renouveller de part & d'autre. L'Angleterre était toujours exigeante, & la modération de Louis XVI devait avoir un terme. Les ministres de Londres s'étaient flattés d'amener les choses au point que les Américains, convaincus qu'ils n'avaient rien à attendre de la France, & au contraire tout à re-

douter d'elle, croiraient ne pouvoir trou- Anné g ver leur falut que dans la clémence de George III. C'étoit pour remplir l'objet de cette politique insidieuse, qu'ils avaient fait inférer dans les papiers publics de la Nouvelle-York, avec autant d'affectation & d'exagération que d'éclat, toutes les contrariétés que les Américains éprouvaient en France, & les témoignages de complaisance & d'amitié du Roi de France envers la cour d'Angleterre. Nouvelles plaintes de l'Ambassadeur de cette cour le 3 Novembre 1777; nouvelles demandes; mais il y fut répondu que Sa Majesté croyait avoir rempli à l'égard du Roi d'Angleterre, tout ce que sa justice & son amitié pouvaient lui permettre, & qu'elle attendait en retour que ce Prince donnât de son côté des ordres précis pour prévenir & arrêter des excès qui devenaient trop fréquens de la part des officiers de sa marine.

Les choses en étaient à ce point quand les nouvelles de la défaite du général Burgoyne vinrent changer tout-à-coup les dispositions & les desseins de la cour d'An-

344 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Anné e 1777.

gleterre. Ne pouvant plus espérer de soumettre les Américains, elle désira se réconcilier avec eux pour déclarer la guerre
à la France. Elle employa d'habiles agens
pour rechercher & sonder les commissaires
Américains qui résidaient à Paris, & leur
proposer la paix, à condition que le
Congrès réunirait ses efforts à ceux de
l'Angleterre contre la maison de Bourbon.
Il faut, leur disait-on, cesser d'être dupes
de la France, il faut se rallier avec la cour
de Londres, pour tomber sur cette puissance, notre ancienne ennemie, & qui est
la cause premiere de nos querelles.

Alors il ne restait plus de temps à perdre pour garantir la France des projets de la cour de Saint-James; cette cour, résolue de faire la guerre, avait envoyé d'avance des ordres aux Indes orientales pour attaquer les établissemens Français. Il était temps que Louis XVI prévînt les desseins de ses ennemis; il s'agissait de l'intèrêt de son peuple autant que de sa propre gloire : il n'en fallait pas moins pour le déterminer à prendre en considération les ouvertures qui

lui étaient faites de la part du Congrès. IL était naturel que les nations eussent Année plus de confiance dans les Américains que Raifons dans la vieille Angleterre. Toutes les com-qui pouparaisons étaient en faveur des premiers, gager les tant pour les facultés & le crédit que pour l'Europe à les emprunts intérieurs; ils réunissaient la faire des solidité des fonds aux espérances d'un les Amériaccroissement dans leurs biens; la prudence cains. dans les affaires, à la bonne foi & l'exactitude dans l'acquittement des dettes; & depuis leur insurrection, ils avaient eu la probité de payer une grande partie de ce qu'ils devaient aux particuliers de l'Angleterre.

Dès le 16 Décembre Conrad - Alexandre Gerard, secrétaire du conseil naire du raité avec d'Etat, se rendit chez les plénipotentiaires la France. du Congrès, & les informa par ordre du Roi, qu'après de longues & mûres délibérations dans le conseil sur leurs affaires & leurs propositions, il était décidé que Sa Majesté très-chrétienne pouvait regarder l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique comme existante, & conclure avec eux

346 Essais HIST. ET POLIT.

Année 1777.

un traité d'amitié & de commerce; que dans ce traité, on ne tirerait point avantage de leur situation actuelle, pour obtenir d'eux des conditions qui, dans d'autres circonftances, pourraient ne point leur convenir; Sa Majesté désirant que le traité une fois conclu, fût durable, & que l'amitié respective des deux nations subsissat éternellement; ce qu'on ne pouvait espérer qu'autant que le même avantage qu'elles auraient trouvé l'une & l'autre à former cette alliance, les engagerait encore à la continuer; que l'intention de Sa Majesté était que les articles du traité fussent tels que les Etats - Unis pourraient les souhaiter, si depuis long-temps établis, ils jouissaient de toute la plénitude de leur force & de leur puissance, & qu'ils sussent de nature à les satisfaire également quand ce temps serait venu.

Que le Roi très-chrétien était bien déterminé, non-seulement à reconnaître l'indépendance des Etats-Unis, par tous les moyens qui seraient en son pouvoir; qu'en agissant ainsi, il ne se dissimulait point,

que le royaume serait peut-être bientôt engagé dans une guerre, & dans toutes Annés les dépenses, risques & pertes qui l'accompagnent ordinairement; que cependant Sa Majesté n'attendait de la part des Etats-Unis aucun dédommagement pour cet objet; qu'elle ne prétendait pas non plus faire entendre que ce fût uniquement leur intèrêt qu'elle avait en vûe, puisque, indépendamment des avantages réels qu'elle procurerait à eux & à leur cause, il était notoirement de l'intèrêt de la France que le pouvoir de l'Angleterre fût diminué par la séparation de l'Amérique d'avec cette puissance; que de plus Sa Majesté trèschrétienne, si elle s'engageait dans une guerre avec l'Angleterre à ce sujet, n'entendait pas même exiger que les Etats-Unis ne fissent point une paix séparée dans le cas où on leur ferait des propositions utiles & avantageuses; que la seule condition requise par Sa Majesté très-chrétienne, & sur laquelle elle comptait, était que dans aucun traité de paix avec l'Angleterre, les Etats-Unis ne renonceraient à leur indé-

348 Essais HIST. ET POLIT.

pendance pour retourner sous l'obéissance de ce gouvernement.

Conclusion du traité 6 Février 1778.

D'APRÈS ces propositions préliminaires d'alliance; Conrad Gerard, porteur des pouvoirs du Roi, datés du 30 Janvier 1778, & Benjamin Franklin, Silas Deane & Arthur Lée, signèrent à Paris, le 6 Février suivant, un traité d'amitié & de commerce entre la Couronne de France & les Etats-Unis de l'Amérique. Les députés du Congrès insistaient pour obtenir en même temps une alliance offensive & défensive, par laquelle le Roi s'engagerait, non-seulement à reconnaître purement & simplement l'indépendance des Etats-Unis, mais aussi à la garantir & à la défendre les armes à la main: ce traité fut refusé. Le Roi pouvait bien regarder l'indépendance des Colonies comme existante, mais il ne voulait point la juger; il ne pouvait par conséquent la garantir, ni entreprendre une guerre pour la foutenir: néanmoins comme il paraissait que la Cour de Londres avait un dessein formé d'attaquer la France, le Roi crut devoir faire avec les Etats-Unis une al-

alliance éventuelle & purement défensive.

IL fut convenu par l'article premier que l'article principales conventions d'un guerre entre les Etats-Unis & l'Angleterre, fecond traité consa Majesté très-chrétienne & les Etats-ditionnel.

Unis feraient cause commune, & s'aide-traient mutuellement de leurs conseils & de

raient mutuellement de leurs conseils & de leurs forces, selon la nécessité des circonstances, ainsi qu'il convient entre de bons & fidèles alliés. On déclarait par l'article second que l'objet essentiel & direct de l'alliance était de maintenir efficacement la liberté, la fouveraineté & l'indépendance absolue & illimitée des Etats-Unis, tant en matière de gouvernement que pour l'objet du commerce. Enfin le Roi s'engageait, dans le cas où la guerre se déclarerait entre la France & l'Angleterre, à ne poser les armes qu'après que l'indépendance & la souveraineté des Etats-Unis de l'Amérique auraient été reconnues de la Grande-Bretagne.

Ce traité n'était alors qu'un être de raison qui n'empêchait point les Colonies de traiter avec l'Angleterre sans le concours A NNÉE 1778.

de la France, aussi long-temps que la guerre n'était engagée que vis-à-vis d'elles seules, &il laissait le Roi & le Parlement d'Angleterre maîtres absolus de la guerre ou de la paix. Il n'a acquis de réalité que par les hostilités commises de la part de l'Angleterre, qui faisait assiéger Pondichery avant même que ce traité fût conclu. Il demeura secret, parce qu'au moment de sa conclusion il n'avait encore aucune valeur, mais le traité de commerce fut notifié à la Cour de Londres par le comte de Noailles, ambassadeur de France, le 13 Mars 1778. Le jour même de cette notification, le lord North déclara au Parlement qu'il regardait la guerre contre la France comme inévitable.

Le docteur Franklin parut devant le Roi; il lui fut présenté dans la galerie par le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères; il était accompagné & suivi d'un nombreux cortège d'Américains & de particuliers de tous les états que la curiosité avait attirés. Son âge, son extérieur vénérable, la simplicité de ses habits en

une telle cérémonie, tout ce qu'il y a= d'heureux & de singulier dans la vie de Annés cet Américain, augmentait l'attention publique. On battait des mains, & tout annonçait à l'entour cet enivrement d'imagination dont les Français sont plus susceptibles qu'aucun autre peuple, & dont leur politesse & leur douceur augmentent encore les charmes pour celui qui en est l'objet. Sa Majesté lui dit : « Assurez de mon ami-» tié les Etats-Unis de l'Amérique, je suis » très-satisfait en particulier de la conduite » que vous avez tenue dans mon royaume.» Lorsque le nouvel ambassadeur traversa les cours pour se rendre chez le ministre des affaires étrangères, la multitude l'attendait au passage, les acclamations publiques le suivirent, & le même accueil dura quelques temps à Paris.

Le traité d'amitié & de commerce était le seul qui parût alors; il sut notifié à la Cour de Londres par le Marquis de Noailles, ambassadeur de France: cette notification

fut le signal des hostilités.

Au moment où toutes ces choses se Divisions

352 ESSAIS HIST. ET POLIT.

passaient en Europe, l'esprit de division ANNÉE 1778. que, & difpolitions à l'égard de la France.

s'était introduit parmi les chefs de la en Améri- Nouvelle-Angleterre: on commençait dejà à reprocher au général Washington de ne des peuples s'être jamais montré victorieux dans les batailles rangées. La Cour de Londres entretenait des émissaires adroits qui, paraissant zèlés pour la cause de l'Amérique, travaillaient à la renverser, & fomentaient des dissentions entre les chefs des conseils & de l'armée. Des hommes secrètement ennemis de la France, cherchaient à inspirer de la défiance pour le gouvernement français, & de la haîne pour les particuliers. Quelques avanturiers qui se décoraient du titre d'officiers de France, avaient favorisé par leurs désordres & leurs dérèglemens tout ce que l'on disait de leurs compatriotes. On avait aussi cherché à répandre des doutes sur les succès du docteur Franklin; on refusait d'employer des sujets choisis parmi les meilleures troupes de France qu'il avait adressés au Congrès; on attendait même fort peu du commerce de la France, soit à cause des inexpériences passées sur l'Amérique septentrionale. 353

passées de l'administration dans cette partie,

Année
ou par d'autres raisons; car dans un pays dont le commerce est la vie, & qui tient au premier rang parmi les citoyens, ceux qui le font avec succès, la franchise & la droiture sont la base des négociations, au lieu que dans les pays où le commerce ne fixe pas principalement l'attention publique, le marchand est nécessairement rusé; s'il vend un tonneau d'huile, il triple la quantité du plâtre qui ne devrait servit qu'à empêcher le coulage, si c'est une barrique de vin il double l'épaisseur du jable; enfin il réduit en coupons les toiles & les draps qu'il doit vendre à la pièce. Ce n'est point le tarif de la consommation, ce n'est point la valeur primitive, ni la conséquence des retards & des frais qui fixent le prix des objets, c'est le besoin pressant de ceux qui achètent. Le commerce des monarchies se propage difficilement dans l'univers, qui au contraire s'est plû dans tous les temps à se voir tributaire des républiques, & même de celles à qui la Tome II. Sec. Part. Z

354 Essais Hist. ET POLIT.

Année nature de leur sol n'offrait presque rien 1778. qu'elles pussent échanger.

Troisieme CEPENDANT la Cour d'Angleterre se hâdépart précipité des tait de saire partir des commissaires avec commissai- des pouvoirs étendus pour offrir la paix à res de la cour de l'Amérique, & rétablir l'union telle qu'elle Londres. existait en 1763. Le traité avec la France

avait été conclu le 6 Février, les bills conciliatoires ne furent arrêtés au parlement que le 17 du même mois : mais on espérait qu'en faisant partir les commissaires sur le champ, ils arriveraient assez tôt pour faire dans les esprits une heureuse diversion, & empêcher que le Congrès ne ratifiât le traité fait à Paris avec ses députés. Le lord Carlile, homme d'un esprit doux & adroit, le gouverneur Johnstone, ci-devant gouverneur de la Floride, qui s'était fait aimer en Amérique par sa franchise, ses lumières & son humanité, & William Eden, sous - secrétaire d'Etat, auparavant gouverneur du Maryland, furent chargés de cette mission délicate.

Opinions Plusieurs Anglais se persuadaient que de quelques Au- le Congrès avait usurpé l'autorité qu'il

sur l'Amérique septentrionale. 355

exerçait sur les peuples; ils savaient que la décla ation d'indépendance n'avait pas été résolue unanimement, & pensaient qu'il serait facile de gagner un assez grand nombre des membres de cette assemblée pour entrainer la pluralité.

ANNÉE 1778. glais fur L'autorité du Congres.

LA cour avait envoyé à Paris des négociateurs secrets pour tâcher de traiter avec le docteur Franklin, de le tromper ou de de France le compromettre. Il n'était plus temps. Silas Deane avait quitté Paris pour aller s'embarquer à Toulon sur la flotte du comte d Estaing. M. Gerard partait sur la même flotte, en qualité de ministre pie apotentiaire auprès du Congrès.

Départ d'un Ama baffadeur auprès des Unis.

Le lord Abingdon avait protesté avec Raisons raison contre les bills conciliatoires. La qui de-Cour de Londres n'ayant point rappellé ses pêcher le armées, ayant au contraire continué les bills concin pouvoirs des freres Howe pour agir de liatoires. concert avec les trois commissaires, qui n'étaient par conséquent que leurs adjoints, il y a lieu de croire que le Roi ni ses ministres n'avaient pas l'intention sérieuse de traiter de bonne foi avec les Américains,

356 Essais Hist. ET Polit.

mais seulement de les engager à rompre le ANNÉE traité qu'ils avaient conclu avec la France, 1778. de gagner, s'il était possible, une partie des membres du Congrès & les présidens des provinces. On se proposait de profiter du moment où ils auraient perdu leurs alliés pour les réduire au plus dur esclavage.

Moyens de corrup- à la cour d'Angleterre, & sur-tout la tilement en

ployés inu-bonne foi; les commissaires firent tous Amérique. leurs efforts pour séduire plusieurs membres du Congrès, & ensuite pour susciter des divisions entr'eux, en les faisant soupçonner de corruption. Le gouverneur Johnstone, qui avait été l'ami du célebre Hume, & à qui ce philosophe avait recommandé en expirant de défendre dans le parlement la cause des Américains; le gouverneur Johnstone qui s'était distingué dans le parti de l'opposition, parut luimême avoir changé de caractère aussi-tôt qu'il fut employé par le gouvernement. Mais n'attribuons pas sans examen ce changement rapide aux vices de son cœur; il

Toutes les vertus semblaient anéanties

écrivait à des amis respectables, qu'il ne pouvait s'empêcher de devenir l'enne-Anné pouvait s'empécher de devenir mi des Américains; du moment où ils s'alliaient avec la France, une haîne patriotique & héréditaire lui faisait oublier ses amis, & la recommandation d'un grand homme. Il disait que le traité avec la France lui paraissait être un cas imprévu, & qui devait briser tous ses premiers liens. Ainsi raisonnait son patriotisme, car les vertus elles - mêmes ont aussi leurs égaremens. Celui de Johnstone fut si grand qu'il devint le plus zélé des corrupteurs, & qu'il se compromit par des lettres particulieres, dans lesquelles il abaissait son caractère jusqu'à employer la séduction & la flatterie, & qui en lui faisant perdre l'estime de ses amis, enleverent à sa mission tous les avantages qu'il aurait pu retirer de la considération dont il jouissait, & du poids de son nom. Il oublia ce qu'il devait à lui-même & à l'amitié d'un sage, jusqu'à employer les intrigues d'une femme, pour faire proposer à un des principaux membres du

358 Essais Hist. ET POLIT.

Congrès cent mille écus & les graces du Année Roi.

Quoique dans de telles circonstances les opinions fussent partagées, l'arrivée prochaine d'une flotte puissante & d'un ministre plénipotentiaire auprès du Congrès, devait fixer tous les esprits.

Le sentiment public de l'Europe sur les propositions conciliatoires du lord North était qu'elles ne réussiraient point en Amérique, & que la mission des commissaires Serait inutile. En effet, Henry Laurens, président du Congrès, interrompit la lecture de la commission pour le rétablissement de la paix, parce qu'elle contenait des termes injurieux à la couronne de France. On l'accusait d'une interposition insidieuse, & d'avoir fait des offres aux Américains sur la connoissance des projets d'accommodement conceriés en Angleterre. Accusation bien fausse puisque ce n'avait été que le 15 Février que les ministres avaient communiqué au Parlement quelques projets de réconciliation, & que dès le 6 du même

mois le traité de l'Amérique septentrionale avec la France était effectué. La Année lecture de la commission ne sut point achevée ce jour-là, & si dans les séances postérieures elle fut prise en considération, le Congrès déclara par un arrêté que ce n'était dans aucune autre vue que d'épargner, s'il était possible, l'effusion du sang. Cette assemblée ne voulut donner aucune discussion publique aux propositions de la cour de Londres; mais aucun de ses membres ne se laissa tromper. Informés du peu de considération dont les représentans de l'Ecosse jouissent au Parlement, chacun prévoyait avec raison que les représentans américains y joueraient un rôle trop petit pour que leur pays pût retirer quelques avantages de cette représentation, & les agens que le Parlement se réservait d'envoyer aux affemblées continentales auraient été des surveillans dangereux. On n'offrait à l'Amérique qu'un commerce limité, & il était de l'intèrêt de toutes les provinces que leur commerce fût illimité. D'ailleurs, de quelque chose que le Congrès & les

Ziv

360 Essais hist. Et Polit.

Année 1778.

commissaires fussent convenus, cette convention ne devait avoir aucun effet jusqu'à ce que le Parlement l'eût confirmée. C'était donner trop d'avantage à la métropole, en ce qu'elle aurait sçu ce qu'aurait fait le Congrès, & trop de désavantage au Congrès, puisqu'il ne pouvait pas savoir ce que le Parlement confirmerait : cette inégalité mettait un obstacle insurmontable à l'accommodement. Dailleurs, l'Amérique septentrionale, trop grande pour ne pas constituer par elle-même un empire, ayant une fois joui de la liberté, aurait cherché sans cesse à en jouir de nouveau. Après avoir agrandi son pouvoir par les armes, elle n'aurait fait que croître en forces & & en moyens tendans à l'indépendance. Si d'un côté ses succès lui avaient inspiré plus de confiance & plus de desir d'être indépendante; d'un autre coté, l'expérience l'aurait rendue soupçonneuse sur les intentions de la Grande-Bretagne; ainsi le plus petit évènement aurait rompu avant peu d'années, le faible fil par lequel on se serait proposé de tenir l'Amérique sous la domination

anglaise. Qui pourrait ne pas s'appercevoir, Année disait Samuel Adams, que la cour d'An-1778. gleterre offrant aux Américains de leur accorder tout, excepté l'aveu de leur indépendance, une domination aussi vague ne paroîtrait pas (si cette offre était sincere) assez importante pour que le resus qui en serait fait, exigeât la continuation de la guerre & des dépenses qu'elle entraîne?

Les commissaires ne tarderent pas à recevoir une réponse définitive, & le Congrès leur déclara qu'il ne pouvait écouter aucune proposition avant le rappel des forces de terre & de mer, & la reconnaissance de la souveraineté des Etats-Unis?

L'alliance avec la France étant déjà publique, le général Washington prévoyait que les Anglais ne tarderaient pas à évacuer Philadelphie; il était campé à Walley-Forge. Comme il était important dans une telle occurrence de veiller fur les démarches des ennemis, il détacha de fon camp le général la Fayette avec deux mille hommes d'infanterie, cinquante dragons & quelques Sauvages pour paffer le

362 ESSAIS HIST. ET POLIT.

1773.

Année Skuylkill, & prendre poste sur une hauteur appellée Baren Hill, à quatre lieues de Philadelphie; cette position était dangereuse, & trois chemins pouvaient y conduire. Le marquis ne confia qu'à lui-même la garde du chemin le plus direct, le fecond fut surveillé par un corps de milices, & le troisième qui était le plus détourné, était éclairé par des patrouilles. Le général Howe crut alors avoir trouvé une occasion facile de surprendre le jeune guerrier, & d'entourer sa faible armée. Il sortit de Philadelphie avec toutes ses troupes, & les divisa en trois colonnes. Il prit le commandement de la première, le général Grey conduisait la seconde, & le général Grant commandait la troisième. La première côtoyant le Skuylkill marchait droit à Baren-Hill; la seconde prit le grand chemin de Germanton, & devait se porter sur le flanc gauche du détachement de la Fayette; la troisième prenant le chemin de Francsort, & tournant ensuite sur Oxford, était destinée à s'emparer du seul gué que les Américains pussent traverser dans leur suite,

& à leur ôter tout espoir de retraite. La perte du marquis de la Fayette paraissait ANNÉS assurée, & les colonnes anglaises parties de grand matin étaient avancées dans leurs marches respectives, lorsque deux officiers partis du camp pour se rendre dans les Jerseys, ayant rencontré successivement deux colonnes ennemies, prirent le parti de revenir promptement sur leurs pas, en traversant les bois : à peine avaient-ils prévenu le général américain du danger qui le menaçait, que déjà la colonne de Howe attaquait les postes avancés. La Fayette vit dès - lors qu'il était tourné, & conservant une prudence dont bien des anciens généraux se trouveraient dépourvus en pareil cas, il jugea que la colonne qui marchait à lui ne l'attaquerait pas la première, & qu'elle attendrait que l'autre fût arrivée. En conséquence il sit sur le champ un changement de front, & saisit la meilleure position qu'il put trouver vis-à-vis de la seconde colonne, ayant devant lui l'église de Baren-Hill, & derrière lui le débouché qui devait lui servir de retraite,

364 Essais HIST. ET POLIT.

1778.

Année mais à peine eut-il occupé cette nouvelle position, qu'il apprit que le général Grant marchait vers le gué du Skuylkill, & qu'il en était déjà plus près que lui. Il fallait donc se retirer, mais le seul chemin qu'on pouvait suivre rapprochait de la colonne du général Grant, & exposait à être attaqué en tête par cette colonne, tandis que celles de Grey & de Howe attaqueraient la queue: à cette nouvelle son fang froid ne l'abandonna point, il marcha dans un ordre si tranquille & si régulier qu'il trompa le général Grant, & lui fit croire qu'il était soutenu par toute l'armée de Washington. Six coups de canon d'allarme qu'il avait fait tirer à l'armée, sur la première nouvelle de cette attaque, confirmèrent le général Anglais dans cette erreur, & servirent à lui persuader que toute l'armée américaine avait marché. D'un autre côté Howe arrivant sur la hauteur de Baren-Hill, avait pris le change à la première manœuvre du marquis de la Fayette, ne rencontrant point son ennemi à l'endroit où il se croyait sûr de le trouver,

il crut que c'était le général Grey qui s'était emparé de cette position, & perdit Année les instans à envoyet le reconnaître, le général Grey en perdit aussi à attendre les colonnes de droite & de gauche : le marquis de la Fayette profitant de toutes ces méprises se retira, & passa la rivière avec son artillerie sans avoir perdu un seul homme. Je n'ai rien embelli, j'ai raconté les faits; c'est d'après eux seuls que l'avenir jugera si le marquis de la Fayette à vingt-quatre ans était digne de sa réputation. Mais, après avoir servi nos alliés, que de devoirs il lui reste à remplir! quelle dette immense il a contractée envers sa patrie! quand on est homme de guerre dans l'âge, où les jeunes gens savent à peine réfléchir, il faut égaler Turenne à quarante ans. *

^{*} Le Chevalier de Chalellux, dans le journal qu'il a fait de son voyage en Pensilvanie, dans la Nouvelle - York & dans le Nouveau-Jersey, raconte cette affaire d'une maniere agréable & plaisante. Il prétend que le général Howe croyant tenir le Marquis de la Fayette, avait invité des dames pour le lendemain, mais ses préparatifs ne servirent

366 Essais Hist. et Polit.

1778.

LE général Howe partit pour Londres ANNÉB peu de jours après l'attaque de Baren-Hill, & le chevalier Clinton le remplaça. Was-Evacuation de Phihington attentif aux mouvemens que celuiladelphie ; bataille de ci pouvait projetter pour sortir de Phila-Montdelphie, réfolut de lui livrer bataille, & mouth-Courtd'empêcher sa retraite. L'armée anglaise House. apprenant la prochaine arrivée de la flotte française aux ordres du comte d'Estaing, sortit de Philadelphie le 18 Juin, & dès le lendemain les Américains étaient en marche: les milices du Jersey reçurent ordre de s'opposer au passage de l'ennemi, de détruire les ponts & d'encombrer les routes. Arrivé à la hauteur de Princetown le 23, il envoya un nouveau détachement fous les ordres du Marquis de la Fayette pour harceler l'ennemi dans sa marche, mais ce détachement étant trop faible, & ne pouvant entreprendre que de légères escar-

à rien. « Après avoir fait, dit-il, buisson creux, il revint à » Philadelphie accablé de fatigue & honteux de n'avoir » rien pris; les dames ne virent pas M. de la Fayette, & » M. Howe arriva lui-même trop tard pour souper. »

:1 Go namin un monform considé !

voussés du point 19. Vashington les à fait attaquer et d'où ils nuit.

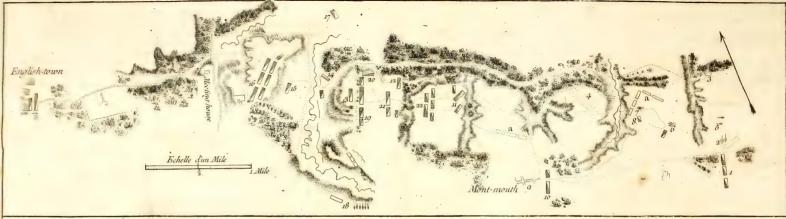
366 Essais Hist. et Polit.

LE général Howe partit pour Londres ANNÉB peu de jours après l'attaque de Baren-Hill, 1778. & le chevalier Clinton le remplaça. Was-Evacuation de Phihington attentif aux mouvemens que celuiladelphie : bataille de ci pouvait projetter pour sortir de Phila-Montdelphie, résolut de lui livrer bataille, & mouth-Courtd'empêcher sa retraite. L'armée anglaise House. apprenant la prochaine arrivée de la flotte française aux ordres du comte d'Estaing, sortit de Philadelphie le 18 Juin, & dès le lendemain les Américains étaient en marche: les milices du Jersey reçurent ordre de s'opposer au passage de l'ennemi, de détruire les ponts & d'encombrer les routes. Arrivé à la hauteur de Princetown le 23, il envoya un nouveau détachement fous les ordres du Marquis de la Fayette pour harceler l'ennemi dans sa marche, mais ce détachement étant trop faible, & ne

pouvant entreprendre que de légères escar-

à tien. « Après avoir fait, dit-il, buisson creux, il revint à » Philadelphie accabié de fatigue & honteux de n'avoir » rien pris; les dames ne virent pas M. de la Fayette, & » M. Howe arriva lui-même trop tard pour souper. »

PLAN de la Bataille de Montmouth où le G. Washington Commandait l'Armée Américaine Et le G. Clinton l'Armée Anglaise, le 28 Juin 1978.



Explication des Chifres

Parition que les Anglais occupaient la veille de l'affaire.

Colonne Anglaise se déployant par sa gauche et d'ou il a été detaché des dragons pour se porter sur la droite des colonnes Américaines qui débouchaient du bois.

Premiere batterie des Anglais qui faisait feu pendant qu'ils se déployment. Débouchement de la 1ººº brigade du détachement du G. Lée qui s'est retirée dans le bois ou le reste du détachement débouchait our 4 Colonnes.

Débouchement des 4 Colonnes.

Seconde batterie des Analais.

6 et - Premiere et Seconde batterie des Americains.

Troupes formers à la droite des batteries 6 et 7 qui ont eu ordre de se retirer sans avoir fait feu.

Village de Mont-mouth ou est Court-house

Troupes formées en avant de Mont-mouth qui se sont retirées sans attendre l'ennemi.

Premiere position occupée par toutes les troupes aux ordres du G. Lée, ou l'on na pas attendo l'attaque, et d'ou l'en s'est jette dans le bois sur la gauche.

12. Attaque tres vive des Anglais sur les troupes jettres dans le bois, pendant la retraite de la position 11.

13: Séconde position occupée par le reste des troupes et d'où elles se sont retirées étant chargées par les dragons Anglais, qui ont ensuite été dispersés par le Colonel Stuart.

14. Point où a debouche un corps d'Anglais qui a fait feu sur le reste des troupes qui occupaient encore la position 13.

15. Position que les troupes privent en se retirant du point is, et d'où le général Washington les sit passer en arrière de la ligne qu'il venait de former au point 16. 16. Position que le G! Washington a fait occuper par les troupes qui arrivaient pour soutenir

le détachement du Général Lee

Colonne Anglaise qui s'avance pour attaquer la gauche et qui se retire après l'avoir reconnue.

Batterie de 6 pieces commandee par le Cheve du Plosois-Mauduit et soutenue par Soo hommes

14). Position occupée par les troupes Anglaises qui s'étaient retirées des point 14 et 17, et d'ou elles ont été repoussées avec grande perte.

20. Terrein occupé par les Analuis après avoir été repoussés du point 10.

21. Nouvelle position price par les Anglais lors que Washington les a fait attaquer et d'où ils ont été également repoussés.

22. Derniere position des Anglais et ou ils ont passe la nuit.

mouches, il fit partir un renfort considé-Ann rable. Le marquis de la Fayette devait con- 1778. server le commandement de ces troupes réunies, qui étaient destinées à suivre les Anglais dans la marche qu'ils comptaient faire pour se rendre à Amboy, & à les arrêter jusqu'à ce que le général Washington fût arrivé lui-même avec le gros de l'armée; mais Charles Lée délivré depuis peu de sa prison, avait rejoint le camp, &, faisant valoir son ancienneté, réclama le droit qu'il avait au commandement. Au lieu de tourner l'armée anglaise afin de lui couper le passage, il se borna à faire un faible mouvement, pour se porter en avant de l'ennemi vers un petit bois situé un peu au dessous du village de Montmouth-Court-House, où l'armée anglaise avait passé la nuit du 27 au 28 Juin. Alors la colonne des Anglais se déployant par sa gauche, détacha un parti de dragons pour se porter sur la droite des Américains, qui débouchaient hors du bois, & sit seu de deux batteries de canon qu'elle avait placées avantageusement; aussi - tôt les troupes

368 Essais Hist. ET POLIT.

américaines commencerent à se retirer, & Année à s'enfoncer dans le bois, d'où ils déboucherent ensuite sur quatre colonnes, à douze cens pas au-dessus de leur premiere position. Ils établirent deux batteries à trois cens pas de celles de l'ennemi : deux corps de troupes se formerent à la droite de ces batteries; mais des ordres timides les obligerent de se retirer avant de faire feu. Les autres brigades qui s'étaient portées en avant du village, se retirerent presqu'aussi-tôt, sans attendre l'ennemi, & s'arrêterent à trois cens pas plus loin, entre deux bois, dans une position qu'elles abandonnerent bientôt pour se jetter dans le bois fur la gauche. Elles y furent attaquées vivement par les Anglais, & se retirerent plus loin encore; laissant derriere elles une position avantageuse, où les Anglais n'auraient pu les forcer sans traverser un ravin profond, dont deux pieces de canon suffisaient pour défendre le passage. On ne sait à quoi attribuer tant de retraites successives, tant de fautes multipliées. Une terreur panique semblait s'être emparée de tout le détachement

détachement du général Lée, ou plutôt de ce général lui-même : enfin Washington parut, & le courage commença de renastre. Les troupes se rallièrent dans une position moins bonne que la plupart de celles qu'elles avaient abandonnées, y soutinrent une décharge de l'infanterie anglaise, & le colonel Stuard, avec deux pièces de canon, dispersa les dragons qui venaient les charger.

Qu'on se représente le courroux de Washinton en apprenant le désordre qui avait précédé son arrivée. Etonné de tant de retraites précipitées, il se hâta de faire passer les troupes qui formaient le détachement du général Lée derrière les deux lignes qu'il venait de former sur une éminence voisine. Voyant que l'infanterie anglaise se préparait à l'attaquer vers sa gauche, commandée par le lord Stirling, il y fit placer une batterie qui tirait avec tant d'avantage, que l'ennemi fut obligé de se rallier à son tour. Le général Green conduisait la droite; une batterie de six pièces de canon, commandée par le chevalier du Plessis-Mauduit, s'établit à cinq cens pas en avant sur la

Tome II. Sec. Part.

Aa

370 Essais Hist. Et Polit.

droite, & prenant les Anglais en flanc; Année les força, après deux heures de feu continuel, de rétrograder une seconde fois, tandis que des corps détachés par le général Washington, les attaquaient de front avec le plus grand succès. Trois fois ils se rallièrent, trois fois ils furent repoussés; ensin ils furent obligés de quitter le combat & de repasser en suyant ce même ravin que le général Lée n'avait pas pu garder. Ils s'arrêtèrent à quelque distance, & présentèrent encore le front ; Washington les poursuivait en bon ordre; il commanda à deux brigades d'avancer sur chacun de leurs flancs : cette dernière attaque réussit comme les précédentes, mais la nuit survint & interrompit la victoire. Clinton profita de l'obscurité, & n'attendit pas les hasards du lendemain; il précipita sa marche vers la route d'Amboy, laissant les Américains maîtres du champ de bataille, couvert de morts & de blessés. Les Allemands avaient été tellement excédés par la fatigue & la chaleur, que plusieurs de ceux qui furent trouvés morts

sur l'Amérique septentrionale. 371

n'avaient reçu aucune blessure. Le colonel Monkton fut tué. On dit que dans sa fuite Annéz Sir Henry Clinton laissa tomber un sac, dans lequel on trouva une lettre adressée au général Washington, pour recommander les blessés à son humanité. Le nombre des Anglais morts dans le combat s'élevait à trois cens, & cette perte était d'autant plus importante, que Clinton avait fait commencer ses attaques par ses grenadiers vétérans & son infanterie légere; mais loin que les projets de Washington fussent accomplis, sa victoire était incertaine. Il voulait empêcher Clinton de passer au-delà de Monmouth, & de se rembarquer; ses desseins étaient avortés, & quoique victorieux, il ne retirait aucun fruit de ses travaux; au lieu que Clinton, vaincu & fugitif, remplissait tout ce qu'il avait pu se promettre. Washington avait fait tout ce que l'on devait attendre de sa valeur & de son habileté; mais le sort de cette journée avait été compromis avant qu'il pût arriver sur le champ de bataille. De grands murmures s'élèverent contre le général

372 Essais Hist. ET POLIT.

Année 1778. Lée; on l'accusait même d'avoir contracté des liaisons avec les Anglais pendant qu'il était leur prisonnier; sa conduite sut examinée par un conseil de guerre, dont la décision, consirmée depuis par un acte du Congrès, le réduisit à quitter le service.

Succès des Américains. Eloge de Washington.

Les Américains étaient enfin parvenus à anéantir peu-à-peu ce grand armement, devant lequel les Ministres de Londres avaient annoncé que toutes les troupes de l'Amérique jetteraient bas les armes. Washington avait su se tenir pendant trois ans en face d'ennemis redoutables & persuadés que rien ne pouvait leur résister, sans se laisser engager une seule fois dans une affaire décisive. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, mais toujours supérieur aux évènemens, habile à réparer les pertes, & fachant profiter de tous les avantages que lui donnaient la connoissance du terrein & le caractère, l'agilité, l'adresse de ses guerriers; il avait tenu une conduite capable de déconcerter les plus grands généraux de l'Europe. Les quartiers qu'il avait

choisis à Moristown & à Midle-Brook, les Annéz camps de Walley - Forge & de White-Marsh, attestent sa supériorité dans l'art de juger les positions militaires. Autant que la prudence est prétérable à la colère, autant une valeur discrette & prévoyante surpasse un courage téméraire & farouche. Il a fait voir utilement à tous les guerriers, que si les mouvemens compliqués de la tactique moderne peuvent augmenter les moyens de celui qui attaque, celui qui défend ses propres foyers, peut s'en écarter quelquefois, & n'en est que plus à craindre.

Les hostilités commençaient alors entre la ges que la France & l'Angleterre. L'homme sage aime sans doute à contempler les révolutions qui peut, retirer de son augmentent le bonheur de ses semblables, alliance avec l'A-& leur font espérer enfin un asyle pour mérique. la justice & la liberté, mais il redoute les guerres & les adversités qu'elles entrainent: la politique se meut par d'autres considérations. En hâtant la séparation des colonies anglaises d'avec leur métropole, la France mettait pour toujours la marine

Aaiii

Avanta-

France

374 Essais Hist. ET POLIT.

Année 1778.

anglaise dans la dépendance des autres peuples pour ses armemens. Cette séparation entraînera la chûte rapide des manusactures de clincaillerie établies en Angleterre, les forges de ce Royaume ne pouvant sournir la matière première, le ser, à un assez bas prix. Ces avantages doivent indiquer les précautions que la France doit prendre dans la guerre, & diriger utilement ses efforts.

Elle peut espérer de rétablir ses pêcheries, au moyen de son traité. Les productions de l'Amérique septentrionale, en matières crues qui sont nécessaires aux manufactures & au commerce de l'Europe, en grains & en provisions, augmenteront pendant long-tems encore dans la même progression qui a eu lieu jusqu'ici. On peut croire que les productions de l'Amérique suivront dans leur accroissement la mesure de la population, & qu'elles doubleront en vingt années de paix. Les charmes de la vie agricole & pastorale éloigneront encore long-temps les Américains des occupations sédentaires, & concourront à leur faire tirer du dehors toutes les marchandises

manufacturées. Ils ne feront pas par euxmêmes un grand commerce avant cinquante ans, parce que tout commerce étendu suppose la persection des manusactures & de la navigation, & ils en sont encore éloignés. Le seul commerce actif qui leur convienne quant à présent, c'est l'importation des objets de consommation première, des grains, des salaisons, du bois à bâtir, dans les Antilles ou sur les côtes méridionales de l'Amérique. Ce commerce, loin de nuire à nos isles à sucre, les mettrait à portée d'augmenter leurs cultures ; il est possible qu'il produise un effet dissérent dans les colonies espagnoles; mais quoiqu'il en soit, la France ne doit pas perdre de vue que les besoins des Anglo - Américains en marchandises d'Europe, montent plus haut que la valeur locale des objets qu'ils peuvent donner en échange. Ces besoins résultent des dépenses actuelles de la guerre qu'ils foutiennent, de l'augmentation de leur culture, de leur population & de leurs établissemens; par conséquent il est nécessaire de leur faire un long crédit sur une

Aaiv

376 Essais HIST. ET POLIT.

Année 1778.

partie des marchandises qu'ils consomment; mais l'on doit observer que le bénéfice qui se fait sur le retour des objets qu'ils livrent en payement à un prix très-modéré, compense une partie de ce crédit. Les avances qu'on peut leur faire sont d'ailleurs hypothéquées sur le travail d'un grand nombre d'hommes, & sur des propriétés fertiles, susceptibles d'accroissement dans leurs produits. Ils peuvent donner encore en payement une partie des métaux qui proviennent de leur commerce avec les colonies étrangères. Il faut aussi remarquer que quelques provinces peuvent fournir en exportations au-delà de ce qu'elles tireraient d'Europe, & que cet excédent pourrait se repartir fur les provinces moins abondantes, au moyen de la circulation établie entre tous les Etats, tant pour les dépenses communes du gouvernement & de la guerre, que pour leur commerce intérieur. Les importations de la Virginie & du Maryland doivent balancer les importations dont ces deux provinces ont besoin. Celles des deux Carolines excèdent de plusieurs millions la

confommation qui se fait dans ces provinces. Le tabac, les munitions navales, Année les grains, denrées & autres marchandises que l'on peut exporter des treize Etats-Unis, n'excédaient pas en 1776, d'après le mémoire dressé par ordre du Congrès, pour servir au projet d'alliance avec les puissances européennes, la somme de quatrevingt-deux millions tournois; mais ce commerce offre des bénéfices réels, peut employer un grand nombre de vaisseaux, & fait espérer un accroissement considérable.

IL serait par conséquent bien malheu- Ce que la France aureux qu'au moment même d'un traité d'ail- rait pu faire liance & de commerce, la France laissât les denrées de ses alliés s'accumuler dans traité, & leurs magasins, & leur donnât des priva-gouvernetions à supporter. On aurait pu instruire & encourager les négocians de nos ports au moment même du traité, mais la crainte & les approches de la guerre augmentaient la difficulté des armemens, & obligeaient le ministère à refuser des matelots dans le temps même où il aurait fallu donner aux

aufli - tôt après le ce que son ment doit se proposer pour la fuite.

378 Essais Hist. ET POLIT.

armateurs de grands encouragemens; il ne Année 1778. s'est point fait d'expéditions proportionnées aux besoins pressans de l'Amérique. Il serait à désirer que cette négligence sût enfin réparée, & que la France montrât à ces peuples son pouvoir & sa prospérité. Elle doit s'appliquer à augmenter sa navigation; car en conservant ces nouveaux comptoirs, elle trouve l'occasion d'augmenter par de nouvelles branches de commerce le nombre de ses matelots, & c'est du nombre des navigateurs que dépend absolument la puisfance maritime. Si le gouvernement sait profiter du commerce qui lui est ouvert avec l'Amérique septentrionale, ce commerce doit occuper pendant plusieurs géné-

merce, ou dans telle autre liaifon qu'elles puissent former. Ce serait sur tout pendant la guerre que ce commerce prendrait des racines profondes.

prejugés

CES affertions paraîtront sans doute bien

rations un plus grand nombre de navires & de mariniers français qu'il n'en peut être employé par les puissances maritimes de l'Europe, dans tout autre com-

extraordinaires à ceux que les préjugés & Annéz l'habitude entraînent. Comment, diront-li778. ils, fournir des matelots à ce commerce des Franque lucratif, tandis que nous ne pouvons pas même en accorder aux corfaires qui font armés dans nos ports, que nous en refusons aux navires en chargement pour les Antilles, lorsqu'ils n'emportent pas dans ces isles des vivres ou des munitions pour le compte du Roi, & qu'ensin le commerce de ces riches colonies, qui intèresse tant de maisons du royaume, est languissant par le désaut de protection & de matelots?

Cessez d'enchaîner l'activité des parti- Idées de culiers par la servitude des classes, laissez l'Auteur. Subsisser cet établissement à l'égard des matelots actuellement classés, & jusqu'à la fin de la guerre seulement, mais conservez la liberté aux nouveaux mariniers qui s'embarqueront pour le commerce de l'Amérique septentrionale, & accordez par chaque armement un ancien matelot classé sur dix novices. Donnez à chaque armateur le droit de patronage sur ses matelots,

380 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année à la charge d'en fournir le dénombrement chaque année; obligez tout matelot d'avoir un patron, à peine de rester engagé sans terme pour le service du Roi. Demandez ensuite à chaque armateur le cinquième des matelots qui seront sous son patronage. Annoblissez tout négociant qui sera dix ans de suite patron de mille matelots, mais à condition de continuer son commerce. Laissez ensuite faire au peuple : il connaît mieux ses intèrêts que vous. Vous aurez bientôt une marine formidable, & qui vous sera garantie par les plus riches particuliers du royaume; ils fauront indemniser leurs matelots par un service lucratif de celui qu'ils auront été obligés de faire pour l'Etat; ils feront servir chaque matelot à son tour. Après une campagne de deux ans, le même sujet ne sera pas forcé de se rembarquer pour une nouvelle campagne. Vous ne remplirez vos vaisseaux que d'hommes robustes & sains. Accordez une protection spéciale à tout fils ou petit-fils de négociant annobli qui entrera dans la marine

royale. Loin que son origine lui cause une Annés mauvaise honte, qu'il en tire un sujet de 1778. gloire & d'illustration; avec quelle ardeur les matelots n'obéiront-ils pas à ceux dont les pères les auront nourris toute leur vie ? Votre marine sera bientôt remplie d'hommes valeureux qui défendront jusqu'à l'extrémité la plus héroïque, les fortunes de leurs parens & de leurs amis. - Eh! que deviendra l'ancienne noblesse? & bien elle fe mêlera comme elle fait avec la nouvelle, mais d'une manière dont elle n'aura point à rougir, & tous les sujets n'auront qu'un point de ralliement & une seule ambition : l'utilité réciproque, la force de l'Etat. Alors quelques puissent être les évènemens politiques, la France conservera toujours la place qui lui est dûe parmi les puissances de l'univers, en raison de la situation de ses côtes, de la fertilité de son sol, de la variété & de l'excellence de ses productions, de sa grandeur territoriale, de la bravoure & de l'urbanité de ses habitans. Alors ces derniers acquéreraient bientôt les choses qui leur manquent, la connaissance

382 ESSAIS HIST. ET POLIT.

1778.

de leurs forces, la confiance dans la patrie; Année l'énergie, la liberté, les sentimens d'une véritable grandeur, enfin la prospérité qui serait la récompense de leurs vertus. Les vieillards béniraient auprès de leurs foyers l'heureuse révolution dont ils auraient été témoins, ils apprendraient à leurs enfans à jouir de leur bonheur, on n'entendrait plus les gémissemens s'élever de la cabane du pauvre, & accuser les cieux impuisfans aux approches du collecteur. On ne verrait plus le courage & le génie réunis à la misère. Déjà les lumières pénètrent de toutes parts: un Roi juste saisit tous les moyens de réparer les anciennes playes du gouvernement, & une douce expérience nous avertit chaque jour que nous pouvons tout espérer de ses soins & de ses bienfaits.

Les Anglais tiraient leurs munitions na-Ce que la déclaration vales de l'Amérique septentrionale, leur d'indépendance des fer, vingt-cinq millions de potain, le riz, colonies de une grande partie de leur biscuit pour les l'Amériéquipages, la moitié de leurs salaisons. que fait perdre à L'Angleterre n'a plus d'objets d'exportal'Angleterre.

sur l'Amérique septentrionale. 383

tion, il ne lui reste que quelques isles à fucre qui soutiendront difficilement la con- ANNÉE currence des Colonies françaises.

TELLES sont les vicissitudes de la gloire, Résexions sur tout ce de la puissance & des richesses. Il est pos- qui présible que l'Angleterre périsse & qu'elle perde sa liberté. Rome, Lacédémone & Carthage ont bien péri; &, s'il en faut croire les prédictions du président de Montesquieu, cet empire est près de sa ruine. « Il périra, dit-il, lorsque la puissance lé-

» gislative sera plus corrompue que l'exé-» cutrice. * » Mais il reste à l'Angleterre des hommes éclairés & braves, un gouvernement à la vérité corrompu, mais à qui le malheur est utile, & dont l'excellente constitution peut régénérer toutes les parties en peu de temps; ils possédaient encore dans l'Amérique en 1778, au nord: le Canada, l'Isle Royale, Terre-Neuve & la Nouvelle-Ecosse; au sud: les deux Florides; un établissement, qui pouvait devenir considérables près de l'embouchure du Mississi;

^{*} Esp. des L. liv. II. chap. 6.

384 Essais HIST. ET POLIT.

Année 1778.

plusieurs isles à sucre dans les Petites-Antilles; celles de la Grenade & de Tabago, qui leur ouvraient un commerce d'une grande ressource sur la côte espagnole, dans le golfe de Paria, & à l'embouchure de l'Orénoque; la riche colonie de la Jamaïque; une vaste étendue de pays à la côte des Mosquites, sur laquelle ils prétendent faire de grands établissemens. Ils avaient un commerce florissant dans l'Inde; le Bengale était pour eux une source intarissable de richesses; les directeurs de leur compagnie orientale donnaient des ordres à treize gouvernemens, & ils possédaient Gibraltar & Minorque, Jersey & Guernesey; ils avaient une navigation soutenue au Levant, dans la Baltique & dans tous les ports de l'Europe; enfin des flottes puisfantes qui ont balancé jusqu'au moment où j'écris, les forces réunies, les armemens combinés de la France & de l'Espagne, & contenu les vaisseaux neutres de toutes les nations dans le respect & l'asservissement.

Les récits & les faits que j'ai recueillis Année dans cette histoire prouvent eux - mêmes 1778. combien il reste de grandeur & d'activité dans cette nation : la vigueur & la force des Colonies qu'elle-même a formées ajoutent à sa gloire, en même temps qu'elles font hair les conseillers. de George III, mépriser de mauvais ministres, & de jeunes lords corrompus par seize années de paix avec la France. C'est ainsi que les jeunes patriciens de Romo changèrent leur courage & leur fermeté pour le luxe & la mollesse asiatiques. Nous avons affaibli nos ennemis par la contagion de nos plaisirs & de nos gouts, puissions-nous dans l'avenir les étonner par nos grands travaux & la supériorité de nos mœurs!

Nous révoquons en doute la plupart des harangues que les historiens de Rome & énergie des de la Grece ont placées dans la bouche sujets bride leurs héros; nous les attribuons à l'élo-leur éloquence des écrivains & au desir qu'ils avaient litique. de faire briller leurs talens; il n'en est pas ainsi dans cette histoire. Les mêmes dis-

Tome II. Sec. Part.

386 Essais Hist. ET POLIT.

Année 1778. cours que j'ai transcrits * ont été tenus par les Généraux à leurs soldats, dans les circonstances difficiles, faits dans le Congrès, ou prononcés au parlement de Londres : tels étaient les hommes en Angleterre à l'époque que j'ai voulu célébrer. La bravoure, les sciences & les talens étaient au plus haut degré dans cet empire; mais la corruption était extrême, & avec elle les peuples perdent bientôt le souvenir du mérite & de la vertu. William Pitt passera peut-être un jour en Angleterre pour le héros sabuleux des écrivains politiques.

Traits de valeur.

L'ANGLETERRE était remplie d'hommes courageux. J'ai loué l'héroisme du capitaine Morris à l'attaque de Sullivan; plus récemment un autre officier de marine a mieux aimé périr que de se rendre après un combat de quatre heures, à ce brave du Couedic, qui n'a pas recueilli les fruits de sa victoire, & qui est mort au milieu des éloges & des regrets de la France.

^{*} Tous ces discours ne peuvent qu'avoir perdu de leur mérite dans mes traductions.

Les Américains, moins puissans sur les mers, donnaient les mêmes exemples de ANNÉE. fermeté, & sans parler de la bonne con- Patrioduite d'Hopkins, des prodiges de valeur tisme amé-& d'habileté de Paul Jones, de Cunningham & de tant d'autres, ils ont fourni encore des leçons de ce désespoir patriotique plus rare aujourd'hui parmi les hommes que la bravoure. Le capitaine Anderson voyant qu'il ne pouvait échapper au vaisseau le Roëbuck & à deux frégates qui le poursuivaient dans la rade de Lewistown, s'était fait sauter avec son vaisseau, après avoir envoyé à terre une malle dont il était chargé pour le Congrès général, & l'avoir confiée au jeune Armand, Marquis de la Rouërie, qui se trouvait passager sur son bord. Allez, lui dit-il, vous pouvez être utile à mon pays, ne demeurez pas témoin du dernier service que je puisse lui rendre.

Des hommes d'un grand mérite s'étaient Grands élevés parmi eux dans les confeils : Samuel Amérique. & John Adams, Peyton Randolph, le Docteur Franklin, Henri Drayton, Henri

388 Essais Hist. ET Polit.

Année 1778.

Laurens, John Ruttlege, président de la Caroline, & un grand nombre d'autres. Dans la chaire, le sage Cooper & l'honnête Duché. * Dans l'armée, Washington, Mongommery, Gates, Putnam, Missin & le général Sullivan.

Fermeté patrioti que.

Un des commissaires de la cour de Londres voulait engager un des plus riches habitans de Pensilvanie à se servir de son crédit pour lui procurer des liaisons dans le pays; les promesses & les flatteries ne pouvant rien obtenir, il employa les menaces, & lui dit que le général Clinton enverrait le lendemain un détachement d'Allemands & de Sauvages pour incendier ses habitations, enlever ses troupeaux, & que son fils unique, alors prisonnier des Anglais, serait envoyé en Angleterre pour y être jetté dans un cachot. Le ciel, lui répondit ce ferme républicain, peut permettre qu'une force supérieure détruise

^{*} C'est ce dernier qui a prononcé devant le Congrès, dont il était le Chapelain, l'oraison funebre de Mongommery.

nos villes, dévaste nos compagnes, que des barbares me privent de ma femme & Annér de mon fils; mais ces violences n'effaceront jamais de mon cœur les sentimens que la nature elle-même y a gravés, l'amour de la liberté & le desir de la vengeance.

CES preuves de constance, de vertu, d'unanimité parmi les habitans de l'Amé-lation de rique septentrionale, sont pour les Philo-que septensophes un grand sujet de réflexion, car les s'est for-Anglo - Américains ne forment point un mée aux dépens de peuple, ni une nation, c'est un mêlange toutes les de tous les peuples, qui ont même conservé jusqu'à leur langage originaire. Les écoles, les églises, les temples, sont les points de réunion où les enfans d'une même nation, les sectaires du même culte se rencontrent & se distinguent de ceux qui different, soit par leur origine, ou par leurs erreurs religieuses.

La popul'Améritrionale

Beaucoup de personnes pensent encore que l'indépendance de ces peuples n'est pas pendance assurée, & que la révolution ne pourra Grande vépas être regardée comme finie, tant que rité politil'Angleterre persistera à y envoyer des

300 ESSAIS HIST. ET POLIT.

1778.

troupes & à ne point reconnaître ces nou-Année veaux gouvernemens. Pour moi je regarde l'indépendance des Américains comme assurée, & sans vouloir m'arrêter à ce qui peut résulter des secours que la France donne aux Etats - Unis, ni contester les moyens qui restent à une puissance dont je connais les ressources; je me fonde sur la grandeur du pays, sa fertilité, sa population, sa défense naturelle par les montagnes & les rivieres, la situation des villes, l'épaisseur des forêts; sur la forme des gouvernemens, qui n'attribuant à l'état militaire aucun pouvoir dans l'ordre civil, ne donne à l'effort des armes aucun effet dont puisse résulter la soumission du pays, & qui assure l'indépendance des peuples, tant qu'ils pourront conserver leurs loix. Or les loix ne sont point sujettes aux vicissitudes de la force ou de la faiblesse, elles ne dépendent que de l'opinion des hommes, & tant qu'ils les conservent, les guerres ne sont que des maladies politiques, qui ne changent rien à la liberté des peuples, ni à la nature du gouvernement.

Les efforts des Anglo-Américains seront lents, il s'écoulera cent ans peut - être avant qu'ils soient comptés parmi les na- Quelpeux tions puissantes; mais leur gouvernement futur de fera durable, & leur constitution vigou- PAmerique septenreuse, parce qu'il n'est point d'homme, de trionale. quelque nation & de quelque caractère qu'il soit, qui n'adore en secret la liberté, & que les pouvoirs y sont en général trop divisés & les élections trop fréquentes, pour que les entreprises de la corruption ou de l'ambition ayent un grand effet parmi eux. Les passions qui engendrent la corruption dans les Etats, y feront peu de progrès, parce qu'il n'y a point d'hommes qui ne soient employés. Le plus grand nombre cultive les terres, les autres s'occupent à des métiers, à la navigation & au commerce. Rien n'est plus rare qu'un homme oisif. La nature libérale attend & provoque à tout instant la main de l'ouvrier. Ils n'ont point encore de temps à donner à l'oisiveté, à cette inutilité qui rend attentif à des différences insensibles pour les hommes laborieux, qui introduit & maintient les

392 Essais HIST. ET POLIT.

Année 1778.

distinctions frivoles. On n'v voit point comme dans les villes de l'Europe, des hommes curieux, qui vont chercher des nouvelles dans les places publiques, ou s'amusent à contempler les étrangers qui arrivent sur le port. Tandis que les hommes & les jeunes gens se livrent à la culture, ou chargent & conduisent les vaisseaux, les femmes ne cessent point de filer les laines ou le lin, & de se livrer aux soins de leur ménage.

Si l'on ter fur la l'alliance des Américains avec la France & l'Espagne.

JE ne pense pas que leurs alliés aient doit compe lieu d'attendre dans la suite des services durée de bien actifs, de la part de ces peuples, qui ont trop de besoins pour eux - mêmes. D'ailleurs, on présume qu'il s'élevera entr'eux, dans leurs conseils, beaucoup de discussions sur l'objet de leurs alliances & de leur commerce, lorsqu'ils ne seront plus occupés de la grande affaire de la liberté générale. Quand même les assemblées provinciales & le Congrès général auraient des idées différentes de celles du peuple, il faudrait un grand nombre d'années pour faire passer ces idées parmi le

commun des hommes; car ils n'ont abhorré le regne de George III qu'à cause des abus qu'ils se croyent en droit de nous reprocher. On dit enfin qu'il serait difficile & fans exemple qu'il subsissat une longue alliance entre des gouvernemens dont les principes différent entiérement. Un des hommes les plus célèbres a, dit-on, laissé pour maxime, que les républiques & les monarchies ne pouvaient former qu'une alliance monstrueuse & destructive de chaque côté. Cependant cette maxime, sans doute trop générale, peut être combattue par l'expérience & par le raifonnement; & l'alliance ancienne & durable de la France avec les ligues Suisses serait du moins une exception glorieuse.

On aurait tort de prédire que les hommes s'il est à en se multipliant dans ces climats, s'ar-croire que meront bientôt les uns contre les autres. Tout fait espérer la paix. Quand la cains si nature du gouvernement s'oppose au fana-guerre entisme, à l'ambition & à la tyrannie, il n'y a point d'occasions de prendre les armes. La terre ne se lasse jamais de dispenser ses

394 Essais HIST. ET POLIT.

Année 1778.

biens à ceux qui la cultivent; son sein fécond ne peut s'épuiser; plus il y a d'hommes dans une contrée, plus elle devient abondante & heureuse, s'ils sont laborieux. S'ils ne laissent point languir le soc dans une oissveté qui le rouille, quels sujets de discorde & de jalousie pourraient s'élever entr'eux?

Cependant un Français très-renommé vient d'affurer à toute l'Europe, dans un livre fameux, que les provinces de l'Amérique septentrionale ne formeront jamais des Etats puissans, & que leur population ne s'élevera jamais à plus de sept ou huit millions d'hommes. « La population, dit-il, est proportionnée à la fertilité, & les terres de l'Amérique septentrionale ne tarderont pas à s'épuiser; on remarque déjà de la diminution dans les récoltes. -Plusieurs marchands de Londres m'ont tenu de semblables discours. Ils trouvaient une espece de consolation à se tromper euxmêmes. En décriant les possessions que l'Angleterre avait perdue, il leur semblait voir diminuer l'importance de cette perte;

mais M. Raynal devait - il accorder une croyance aveugle à leurs affertions? Il Année n'ignore pas que la plupart des moyens connus & pratiqués en Europe pour entretenir la fécondité des champs, n'ont pas encore été employés en Amérique; lui-même nous apprend que les terres de ces nouveaux climats produisent sans engrais. Il y a lieu de prévoir que ces terres dépouillées des grands arbres dont les feuillages formaient en se pourrissant leur engrais naturel, & restant à découvert, se dessécheront avec le temps, & que les bitumes se détruiront à force de fermenter & de produire; mais lorsque les cultivateurs s'appercevront de cette altération des fols primitifs, les travaux de l'agriculture se persectionneront, & les récoltes redeviendront abondantes. La charrue sera plus difficile à conduire, les bestiaux seront renfermés la nuit dans d'étroites clôtures, & les fumiers entassés s'éléveront jusqu'au toît des étables; mais la population n'en sera que plus nombreuse & plus active. Telle est la destinée des

396 ESSAIS HIST. ET POLIT.

Année 1778.

hommes dans presque toutes les contrées de l'univers, que les champs qui les nourrissent ne sont jamais plus séconds que quand ils sont arrosés de sueurs.

Aussi-tôt que la ratification du traité par le Congrès général fut connue en Angleterre, & que le retour des commissaires eut constaté que l'Amérique ne voulait admettre aucun traité dans lequel la France ne serait point comprise, la plus grande unanimité régna dans le Parlement. Les membres de l'opposition devinrent eux-mêmes les partisans de la guerre. Nous avons été, disaient-ils, les amis des Américains, tant qu'ils ont combattu pour la défense de leurs libertés, mais du moment qu'ils agissent offensivement & s'allient avec la France, nous devenons leurs ennemis. S'ils peuvent oublier leur fang, leurs anciennes amitiés, la terre dont ils font fortis, leur vieille & juste anthipathie contre les Français, s'ils peuvent se réjouir un jour dans le massacre des guerriers, parmi lesquels ils ont combattu, & dont les freres ont plaidé leur cause: alors, disait un orateur

du parlement, alors si je me trouvais sur le Annés champ de bataille, vis-à-vis d'un Améri- 1778. cain & d'un Français, c'est l'Américain que je frapperais de préférence.

Si le destin, disaient des citoyens de toutes les classes, a fixé à cette époque la ruine de l'Angleterre, il vaut encore mieux qu'elle périsse par l'épée que par la plume. Consentir en ce moment à aucun traité, ce serait rendre la Grande - Bretagne un objet de pitié aux yeux de cette France qu'elle a autrefois conquise. Nous sommes malheureux dans nos négociations, même quand nous avons la victoire pour nous. La paix ne peut que nous abaisser, la guerre nous donne de l'espérance. Dès que la nation réunie sortira de son assoupissement, elle sera victorieuse, & l'Amérique recevra avec joie l'amitié qu'elle méprise aujourd'hui. Si le jour est arrivé où le soleil de l'Angleterre doit cesser d'éclairer l'horison, qu'il se couche du moins dans toute sa splendeur.

C'est par de telles pensées, c'est par de tels discours, que l'orgueil national exci-

398 Essais Hist. ET POLIT.

Année 1778.

tait le peuple aux combats, & ranimait l'ardeur patriotique qui lui devenait plus que jamais nécessaire. Il s'était fait un changement inattendu dans le système politique de l'Europe. La France, en réunissant ses efforts à ceux des Américains, semblait vouloir relever avec splendeur le commerce & l'activité de ses peuples. Un ministre laborieux dans tous les temps, capable dans toutes les affaires, & qui, dans tous les emplois, avait eu le talent si rare de réunir l'estime & l'affection du public aux faveurs de la Cour, donnait aux ports & aux arsenaux de ce royaume une splendeur & une puissance jusqu'alors inconnues; Tous les regards étaient tournés vers la marine, mere du commerce & de l'aisance, amie de la liberté. Cet art tour-à-tour bienfaisant & terrible devenait l'objet principal de toutes les spéculations, mais combien de préjugés, de fausses épargnes, d'abus enracinés ne s'opposaient - ils pas à ses progrès?

Campagne du comte CEPENDANT le comte d'Estaing commençait cette campagne mémorable, où souvent

malheureux & toujours infatigable, il força la fortune à le couvrir de gloire. La même ANNÉE énergie s'était communiquée d'un bout de d'Estaing. l'univers à l'autre. Cinquante flibustiers * Prise de la Dominisoutenus de quelques troupes sous les que & de ordres du gouverneur de la Martinique, nade. s'emparaient par un coup de main aussi hardi que bien concerté des fortifications de la Dominique, entrepôt des Anglais dans les isles du Vent, & dont l'importance avait déterminé la chambre des communes à octroyer, peu d'années auparavant, cent mille livres sterling pour la fortisser & y faire des routes. Le comte d'Estaing rendait au royaume une possession que nous avions trop peu regrettée, & dont la perte portait le coup le plus fatal à la richesse & au commerce des Anglais dans les Antilles. C'était à lui qu'il était réservé comme général de conquérir la Grenade, & comme

^{*} Ils avaient à leur tête ce brave Vence, qui s'est distingué depuis à la prise de la Grenade & à Savanah. L'audace de ces aventuriers si précieux dans la guerre, & par terre & par mer, est capable de tout entreprendre, il faut savoir les employer & les récompenser.

400 Essais Hist. ET Polit.

Année 1778.

amiral d'empêcher qu'elle ne fût reprise. La Grenade, la plus fertile & l'une des plus petites des Antilles, & qui, depuis le moment de sa découverte, a été sans cesse le théâtre de toutes les injustices & de toutes les révolutions que peut causer la cupidité; l'une des isles les plus riches par ses productions, & la plus importante peut-être, tant par sa communication facile avec la côte Espagnole de l'Amérique méridionale que par le commerce interlope, mais intarissable & sûr qu'elle ouvre avec cette partie.

Je termine ici cette histoire, qui est celle de la révolution de l'Amérique septentrionale, devenue libre & indépendante; j'écrirai dans la suite l'histoire de la guerre des alliés. Mais les entraves qui s'opposent aux travaux de tout historien contemporain m'arrêteront encore long-temps. J'attendrai pour ordonner qu'on la publie, que quelques hommes ne soient plus, & l'instant où je serai près de mourir moi-même.

Faisons en ce moment des vœux ardens pour le retour de la paix. Victime de la guerre, je sais par une malheureuse expé-

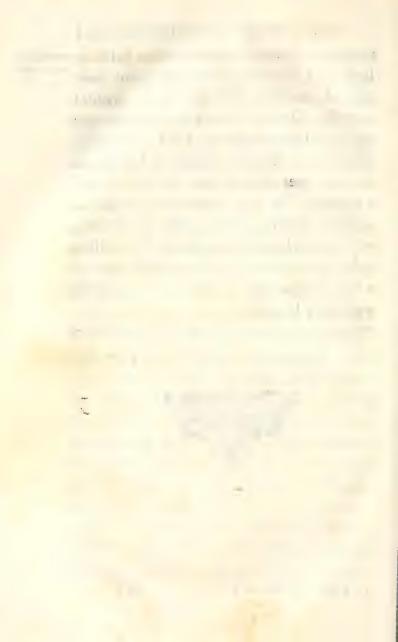
rience

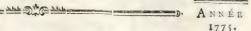
sur l'Amérique septentrionale. 401

rience combien elle cause de maux particuliers. Les longues guerres entrainent après
elles de terribles désordres & de grandes
détresses. De quoi sert-il à un peuple que
son Roi soit victorieux, s'il est beaucoup
d'infortunés sous son règne? « Lorsque la
» guerre met tout en seu, les loix, l'agri» culture, les arts languissent, a dit un
» grand homme, * on tolère la licence,
» & les méchans sont employés. On a besoin
» de récompenser dans le tumulte des ar» mes l'audace des scélérats qu'on punirait
» pendant la paix. »

^{*} Fénelon.







TRADUCTION

LITTÉRALE.

Extrait des Actes du Congrès, le 15 Juin 1775.

LE Rapport du Comité ayant été lu & considéré: Résolu qu'il sera nommé un Général pour commander toutes les forces continentales présentement sur pied, ou qui seront levées dans la suite pour la défense de la liberté américaine.

Alors le Congrès a procédé au choix du Général par scrutin, & GEORGES WASHINGTON, Ecuyer, a été élu unanimement.

Le 16 Juin.

En conséquence de l'ajournement,

Le Président a informé le Colonel Washington que hier le Congrès a fait unanimement choix de lui pour être Général & Commandant en chef des forces américaines, & l'a requis de déclarer s'il

Tome II. Sec. Part. Cc ij

404 Essais Hist. ET Polit.

voulait accepter cet emploi. A quoi le Année Colonel Washington se tenant debout à sa place *, a répondu.

« Monsieur le Président;

Monneur qui m'est fait par cette commission, encore que j'éprouve une grande peine de la persuasion intérieure où je suis que mon habileté & mon expérience militaire ne répondent pas suffisamment à une consiance aussi importante & aussi étendue; mais puisque le Congrès le desire, je remplirai le devoir du moment, & j'emploierai tout ce qui est en mon pouvoir à son service, & pour soutenir la cause glorieuse de la liberté: je le supplie d'agréer mes sinceres remercimens du témoignage distingué qu'il me donne de son approbation. »

« Mais s'il arrive quelqu'évènement malheureux & défavorable à ma réputation, je prie chacun des membres de cette assem-

^{*} Il était alors membre du Congrès.

blée de se ressouvenir qu'aujourd'hui je déclare avec la plus grande sincérité, que ANNÉE je ne crois point avoir des qualités égales à celles qu'exige le commandement dont je suis honoré. »

« Quant au payement, Monsieur, permettez moi d'affurer au Congrès qu'aucune considération pécuniaire ne pourrait me déterminer à accepter cet emploi disficile, & que je n'ai pas l'intention d'en appliquer le revenu à mon aisance & à mes jouissances domestiques, je ne veux en retirer aucun profit. Je tiendrai un compte exact de mes dépenses, je ne doute pas qu'elles ne soient remboursées, & c'est tout ce que je désire.»



Année 1775.

HONNEURS PUBLICS

RENDUS à la mémoire des Généraux qui font morts à la tête des armées, en combattant pour l'indépendance de l'Amérique.

EPITAPHE DE WARREN,

GRAVÉE sur son tombeau, dans la ville de Boston.

In honour of
JOSEPH WARREN,
major general of Massachusett's-Bay.
He devoted his life to the liberties
of his country,
And, in bravely defending them, fell
an Early victim,
In the battle of Bunkers'hill,
June 17, 1775.
The Congress of the United-States,
as an Acknowledgement of his services,
and distinguished merit,
Have Erected this monument
to his memory.

Année 1776.

A l'honneur de JOSEPH WARREN,

Major général de Massachusett's-Bay.

Il a dévoué sa vie aux libertés.

De son pays,

Et en les défendant bravement il est tombé
Victime prématurée

Dans la bataille de Bunkershill,

Dans la bataille de Bunkershill, Le 17 Juin 1775.

Le Congrès des Etats-Unis,
En reconnaissance de ses services,
Et de son mérite distingué,
A érigé ce monument
A sa mémoire.

RICHARD MONGOMMERY.

Acte du Congrès du 25 Janvier 1776.

C'EST non-seulement un juste tribut de la reconnoissance publique envers ceux qui se sont signalés dans la désense glorieuse de la liberté, que de perpétuer leurs noms par des monumens durables érigés en leur honneur, mais encore il est grandement utile d'inspirer à la postérité le désir d'égaler leurs actions.

Cciv

Année 1776.

ALAMÉMOIRE

DE RICHARD MONGOMMERY.

Pour exprimer le souvenir que les Etats-Unis mentretiennent des services importans & signalés de ce brave général, qui, après une suite de succès obtenus masgré les obstacles les plus dissipantes à l'assaut de Québec, capitale du Canada; & pour transmettre aux ges suturs son patriotisme, sa conduite, la harmédiesse de se entreprises, son incomparable persévérance & son mépris des dangers & de la mort, comme des exemples vraiment dignes d'être imités, le Congrès a ordonné que ce monument serait érigé. **

^{*} Le tombeau de Mongommery a été fait à Paris, & transporté en Amérique par les ordres & aux frais des Etats-Unis, & sous la direction du docteur Benjamin Franklin; la décoration en est simple & noble; il en a été fait une estampe, gravée par Saint-Aubin, graveur de la bibliothèque du Roi.



EPITAPHE

Anné e 1777.

EIIIAIIIE

DU GÉNÉRAL MERCER,

Gravée sur son tombeau, à Fredericksburg en Virginie, en exécution de l'acte du Congrès, du 8 Avril 1777.

SACRED to memory of HUGH MERCER;
Brigadier général in the army of

The United-States.

He died on the 12 of January 1777, of the
Woundshe received on the 3 d. of the fame month
Near Princetown in New-Jersey,
Bravely defending the liberties of

The Congress of the United-States,
In testimony of his virtues, and their gratitude,
Have caused this monument to be erected.

America.

Consacré à la mémoire de HUGUES MERCER, Brigadier général dans les armées des Etats-Unis. Il est mort le 12 Janvier 1777 des

410 Essais Hist. ET POLIT.

Année 1776. Blessures qu'il avait reçues le 3 du même mois Auprès de Princetown, dans le Nouveau Jersey,

Et défendant bravement les libertés De l'Amérique.

Le Congrès des Etats-Unis, Entémoignage de les vertus & de leur reconnaissance, A ordonné que ce monument serait érigé.

EPITAPHE

DU GÉNÉRAL WOOSTER,

Gravée sur son tombeau conformément à l'acte du Congrès du 17 Juin 1777.

In honour of

DAVID WOOSTER,

Brigadier général in the army of The United-States.

In defending the liberties of America, And Bravely repelling an inroad,

Of the british forces to Dambury,
In Connecticut,

He received a mortal wound,

On the 27 th day of April, 1777; And died

On the 2 d day of May following. The Congress of the United-States,

As an ack nouledgement of his merit and services, Have caused this monument to te erected.

Année 1777.

En l'honneur de DAVID WOOSTER,

Brigadier général dans l'armée Des Etats-Unis.

En défendant les libertés de l'Amérique, Et repoussant bravement une invasion Des forces britanniques à Dambury, Dans le Connecticut.

Il a reçu une blessure mortelle, Le 27 d'Avril 1777; Et est mort

Le 2 de Mai suivant.

Le Congrès des Etats-Unis, En reconnaissance de son mérite & de ses services, A ordonné que ce monument serait érigé.

EPITAPHE DU GÉNERAL NASH,

mre Sam-

Gravée sur son tombeau dans la Caroline du sud, conformément à l'aéle du Congrès du 4 Novembre 1775.

In honour of
The memory of brigadier général
FRANCIS NASH, who fell in the battle

412 Essais HIST. ET POLIT.

Année 1777. Of Germantown
On the 4 th of October 1777,
Bravely contending
For the independence of his country.

En l'honneur de
La mémoire du brigadier général
FRANÇOIS NASH, qui est tombé à la bataille
De Germantown le 4 Octobre 1777,
En combattant bravement
Pour l'indépendance de son pays.



LISTE

DES OFFICIERS FRANÇAIS

QUI ont servi dans les armées américaines avec commission du Congrès, avant les traités faits entre la France & les treize Etats - Unis de l'Amérique.

27 Février 1776.

MESSIEURS,

Pugan, reçoit une gratification pour fes fervices dans la campagne du Canada, & est recommandé aux généraux de l'armée continentale pour être employé selon sa capacité.

19 Mars.

........... ARUNDEL, appointé capitaine d'artillerie fous les ordres du général Lée.

21 Mars.

LE CHEV. DE SAINT-AULAIRE, employé capitaine d'une compagnie indépendante pour fervir en Canada.

26 Juin.

Antoine-Felix Viebert, recommandé au général Washington, pour éprouver sa capacité comme ingénieur.

414 Essais Hist. ET POLIT.

26 Juin.

Louis Dubois,.....nommé colonel d'un bataillon nouvellement levé pour l'armée du Canada.

16 Juillet.

Le Cheval. De Kermorvan, nommé ingénieur au fervice du Continent, avec foixante dollars ou piaftres fortes d'appointemens par mois, & le rang de lieutenant-colonel, retiré avec rang de colonel le 5 Mars 1778, après avoir fervi à l'armée de Gates, dans le corps des Rifflemen, commandé par Morgan.

20 Juillet.

JACQ.-ANT. DE FRANCHESSEN, chevalier de Saint-Louis, volontaire avec rang de lieutenant-colonel.

23 Juillet.

de lieutenant-colonel.

29 Juillet.

JEAN-ARTHUR DE VERMONET, breveté capitaine, & le
18 Septembre fuivant,
breveté major en considération de ses services
& de sa capacité, & sur
la demande du général
Washington.

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 315

29 Juillet.

FIDELE DORRÉ....., volontaire recommandé par le Congrès au général Washington, pour l'employer selon sa capacité.

Le même jour.

CHRISTOPHE PELLISSIER, nommé ingénieur, avec rang de lieutenant-colonel.

18 Septembre.

JACQUES-PAUL GOVERT, breveté capitaine-lieutenant d'artillerie.

19 Septembre.

MARQUIS DE MALMADY, breveté major.

Même jour.

CHEV. DU PLESSIS MAUDUIT, breveté capitaine d'artillerie, s'est signalé à Germantown & à Redbank,
nommé lieutenant-colonel le 20 Novembre
1777, sur la demande
de Washington; rentré
au service de France en

JEAN-LOUIS IMBERT, employé ingénieur avec rang de capitaine.

CHRÉTIEN DE COLERUS, employé avec rang de major.

JEAN-LOUIS DE VIRNEJOUX, employé avec rang de capitaine.

7 Octobre.

Pierre-François de Boys, breveté major à la suite de l'armée.

416 Essais Hist. ET POLIT.

5 Novembre.

MAT.-AL. DE LA ROCHEFERMOY, appointé brigadier général des armées continentales, a donné fa démission le 3 1 Janvier. Mort retiré du service.

21 Mars 1777.

LE COMTE DE MONTFORT, envoyé à Washington pour être employé lieutenant.

DE LA NEUVILLE..., breveté colonel, nommé depuis brigadier général en confidération de ses fervices. Retiré le 4 Décembre 1778.

24 Mars.

colonel fans appointemens ni rations.

ARM. MARQ. DE LA ROUERIE, breveté colonel d'un corps indépendant.

12 Mai.

Louis Fleury....., nommé ingénieur, avec rang de colonel; le Congrès lui fait préfent d'un cheval, pour récompense de sa conduite à Brandiwine, le 11 Septembre 1777, breveté lieutenant-colonel le 26 Novembre même année.

13 Mai.

THOMAS CONWAY..., chevalier de Saint-Louis, appointé brigadier général,

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 417

ral, a commandé une division à Brandiwine & à Germantown; retiré major général en 1779.

26 Mai.

MOTTIN DE LA BALME, breveté lieutenant-colonel

de cavalerie, avec appointemens, à compter
du mois de Janvier précédent; le 18 Juillet suivant, nommé inspecteur
de la cavalerie avec rang
de colonel, a donné sa
démission le 12 Octobre.

Aleme jour.

COPPIN DE LA GARDE, recommandé pour quelqu'emploi dans la division du général Sullivan.

16 Juillet.

MARQUIS DE LA FAYETTE, nommé major-général;
nommé au commandement d'une division de
l'armée continentale le
1^{er} Décembre. Le Congrès lui fait faire des remercimens publics le 21
Octobre 1778, & lui fait
présenter une épée, au
nom des Etats-Unis, à
son arrivée en France.

28 Juillet.

lerie avec appointemens.

Tome II. Sec. Part.

Dd

418 Essais Hist. Et Polit.

Même jour.

LE CHEVALIER DU PORTAIL, nommé ingénieur en chef avec rang de colonel; nommé brigadier général le 17 Novembre, élu depuis major-général & chef du corps des ingénieurs des armées continentales.

de lieut. colonel; nommé colonel le 17 Novembre.

Est mort au service.

......... DE GOUVION, ingénieur avec rang de major, breveté lieutenant-colonel le 17 Novembre.

29 Juillet.

BARON DE HOLZENDORF, breveté lieutenant-colonel avec appointemens depuis le 17 Novembre précédent. A donné sa démission le 31 Janvier 1778.

PRUDHOMME DE BORRE, élu brigadier général. A donné sa démission le 14 Septembre 1777.

11 Août.

TRONSON DU COUDRAI, nommé inspecteur général des manufactures militaires, avec rang de major-général; demande à joindre l'armée comme volontaire, avec le simple

sur l'Amérique septentrionale. 419

brevet de capitaine, le 16 du même mois. Se noye dans le Skigkill, le 17 Septembre. Le Congrès a fait inhumer fon corps aux frais publics.

11 Antis.

CHEVALIER DU FAILLY, breveté licutenant - colonel, avec appointemens depuis le 1er Décembre 1776.

Même jour.

.. DES EPINIERES, neveu de M. Caron de Beaumarchais, breveté capitaine, nommé depuis major, parti pour revenir en France le 4 Décembre 1778, mort à Paris en 1782.

15 Septembre.

LE COMTE DE PULASKI, Polonais ayant servi en France, & depuis un an dans l'armée continentale, appointé commandant en chef de la cavalerie, avec rang de brigadier général. Tué à Savanah.

Même jour.

NICOLAS ROGER, aide-de-camp du général du Coudray, breveté ma-

Ddi

420 ESSAIS HIST. ET POLIT.

jor, fait lieutenant-cololonel le 10 Décembre 1778.

Même jour.

pointemens, depuis le 10
Mai précédent. Nommé
lieutenant-colonel de la
légion de Paulaski le 10
Décembre 1778. Mort.

Même jour.

......BARON DE KALB, élu major général des armées continentales.

..........DE VRIGNY, capitaine, a donné sa démission le 21 Octobre 1778.

4 Octobre.

CHEVALIER DU BUISSON, breveté major, retiré en 1781.

16 Novembre.

CHEVALIER DE LA COLOMBE, aide-de-camp de M. de la Fayette, breveté capitaine.

17 Novembre.

CHEVALIER DORSET, lieutenant dans les volontaires passés en Amérique
à la suite de Tronson du
Coudray. Le Congrès
lui accorde une gratiscation pour s'en retourner.

sur l'Amérique septentrionale. 421

17 Novembre.

DE LAUMOI, breveté colonel en considération de ses services comme ingénieur,

Même jour.

DE GIMAT, aide-de-camp de M. de la

Fayette, obtient le rang de lieutenant-colonel en considération de ses services; promu l'aunée suivante au rang de colonel, obtient le commandement d'un régiment de Rifflemen.

1er Janvier 1778.

CHEVAL DE VILLEFRANCHE, ingénieur avec rang de major fous les ordres da général du Portail.

2 Janvier.

Denis du Bonchet, est breveté major en considération de ses services
dans l'armée du nord,
& le Congrès lui accorde
une gratification pour retourner en France à cause
de sa santé.

an Janvier.

FERDINAND DE BRAHM, ayant servi comme ingénieur dans la Caroline du

Ddiij

422 ESSAIS HIST. ET POLIT.

fud, est breveté ingénieur avec rang de major au service des Etats-Unis.

18 Février.

.....DE PONTHIERE, breveté capitaine de cava-

Même jour.

..... DE PONCEAUX, breveté capitaine.

16 Avril.

Capitaine breveté ingénieur à compter du 1^{er} Décembre 1776, breveté major le 5 Novembre.

13 Juin.

nieurs commandés par le général du Portail avec le rang de lieutenant-colonel.

15 Juin.

MARQUIS DE VIENNE, major dans les troupes de France, breveté colonel après avoir servi comme volontaire pendant une campagne, prend congé le 27 Octobre pour revenir en France.

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 423

18 Septembre.

BECHET DE ROCHEFONTAINE, breveté ingénieur avec rang de capitaine.

23 Octobre.

........ DE L'ECLISE, employé dans l'armée du nord avec rang de lieutenant-colonel.

27 Octobre.

fervant comme volontaire en Amérique, ayant eu le bras emporté en démontant une batterie & en enlevant un canon des ennemis. Le Congrès lui donne le rang de colonel & une pension viagère de 30 dollars par mois.

Le même jour.

Fayette, breveté lieutenant-colonel.

Le même jour.

Fayette, breveté lieutenant-colonel.

Dd iv

424 Essais Hist. ET POLIT.

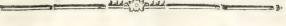
5 Novembre.

...... DE POUGIBEAN, volontaire, reçoit une gratification pour son retour en France.

7 Novembre.

CHEVALIER DE CREMIS, breveté lieutenant-colonel, retiré en 1779.





AVERTISSEMENT.

 $B_{\it EAUCOUP}$ d'officiers français ou américains qui ont servi avec M. le marquis de la Fayette, m'ont envoyé des mémoires qui prouvent la reconnaissance des uns & l'estime des autres pour ce jeune général. Parmi ceux qui sont relatifs à son premier voyage en Amérique, j'ai trouvé toujours des preuves de son courage & de son savoir militaire, & sur-tout de cette conduite étonnante & profonde qui le rendra remarquable à la postérité. Mais presque tous ces mémoires manquent de précision, & contiennent des détails partiels, qui font bien voir que les officiers particuliers ne sont pas toujours à portée de saisir l'ensemble des évenemens auxquels ils assistent. Je n'ai trouvé que celui-ci qui fût digne du public par la clarté, la brièveté & la facilité du style.

M. de la Fayette ayant accordé sa bienveillance à mon ouvrage, j'ai eu quelquesois l'occasion de lui parler des combats ou des affaires politiques, où il s'était distingué, mais l'excès de sa modestie m'a privé de tout éclaircissement de sa part sur les actions qui lui étaient personnelles; il m'a toujours parlé avec plaisir du mérite des autres, en gardant un silence obstiné sur le sien. Il ne faudrait donc

426 AVERTISSEMENT.

pas être surpris, si la partie de l'histoire qui concerne ce jeune seigneur était la moins bien traitée dans mon ouvrage, c'est pour y suppléer que j'ai fait imprimer ce qu'on va lire.

HILLIARD D'AUBERTEUIL.



PRÉCIS

HISTORIQUE

Du premier voyage de M. le Marquis DE LA FAYETTE, à l'Amérique septentrionale.

Les efforts des Américains pour leur liberté étaient à peine connus en Europe, lorsque M. de la Fayette * éprouva le

* M. de la Fayette, né le 6 Septembre 1757, est aujourd'hui le dernier d'un nom depuis long-temps redoutable aux Anglais.

En 1421, Gilbert de la Fayette ayant joint le corps qu'il commandait à un corps d'Ecossais, à la tête duquel était le comte de Bukan, résolut de lever le siège d'Angers que faisait le duc de Clarence, strete de Henri IV, roi d'Angleterre.

Il s'avança jusqu'à Beaugé, entre la Loire & le Loir, où se donna une bataille, dans laquelle les Français comme les Anglais firent des prodiges de valeur.

2500 hommes des ennemis restèrent sur le champ de bataille. Le duc de Clarence sut tué de la main même du comte de Bukan. Le siège d'Angers sut levé. La Fayette desir de partager leur fortune; il communiqua ses dispositions aux agens que cette nouvelle république venait d'envoyer en France, & tout se prépara dans le silence pour le voyage qu'il projettait.

Dans cet intervalle on apprit les défastres de la campagne de 1776. Le général Howe se trouvait à la tête de 27000 hommes. Washington suyait avec 2000, & comme un autre Atlas, semblait soutenir seul le nouveau monde; les Américains ne trouvaient plus en Europe ni crédit, ni protection: il devint impossible d'avoir

[&]amp; Bukan entrèrent en Normandie, investirent Alençon, & furent au-devant de Salisbury, qui accourait au secours de la place, & le forcèrent de se retirer.

Le succès de la bataille de Beaugé prépara l'expulsion des Anglais du royaume de France : cette expulsion sut définitive en 1450 & 1458.

Le comte de Bukan reçut en 1421 l'épée de connétable, & la Fayette fut élevé à la dignité de maréchal de France. C'étoit alors le quarante-huitième.

Le maréchal de la Fayette avait épousé Jeanne de Joyeuse. Il continua de servir le roi dans ses armées & dans ses conseils. Il sut appellé à la sameuse conférence tenue à Arras en 1435. Il est mort en 1463.

un bâtiment pour transporter les officiers qu'envoyaient les agens du Congrès.

Une cause plus florissante eut moins excité l'enthousiasine de M. de la Fayette; il acheta un vaisseau à ses dépens, & relevant par-là le crédit des Américains, il se chargea seul des frais de l'entreprise.

Il est inutile de répéter & les obstacles sans nombre qu'il eut à combattre, & les hazards heureux qui soutinrent son secret.

Les efforts du gouvernement français n'empêcherent pas qu'il ne partît, & le grand nombre des vaissaux anglais qui croisaient devant tous les ports américains, n'empêcherent pas que par le plus grand bonheur, il n'arrivât au mois d'Avril 1777 dans le port de Charles - Town, d'où il partit sur le champ pour Philadelphie.

Arrivé au Congrès, il ne demanda que deux graces, l'une de commencer à servir en la simple qualité de volontaire, l'autre de ne recevoir aucuns appointemens; il reçut le brevet de major-général, & joignit la grande armée quelques semaines avant l'affaire de Brandiwine.

Il n'est pas inutile d'observer que dès le premier jour M. de la Fayette sut accueilli par le général Washington avec cette politesse franche & affectueuse qui caractérise ce grand homme; il y répondit avec la même candeur, & depuis cet instant il regarda le quartier général comme sa propre maison. C'est là que se formèrent cette union tendre, cette consiance sans bornes, qui pendant cette révolution ont attaché ces deux amis, qui les ont si étroitement unis pendant toutes les vicissitudes particulières & publiques.

A la bataille de Brandiwine, M. de la Fayette fut blessé en ralliant une partie des troupes & les ramenant à la charge; il arrêta les fuyards au pont de Chester, & à l'arrivée du général Washington, il se laissa transporter à Philadelphie, d'où il fut bientôt forcé de partir pour un lieu plus sûr, dans les montagnes.

Après six semaines de repos sorcé par la blessure qu'il avait reçue, M. de la Fayette s'empressa de retourner au quartier général : la playe était encore ouverte; mais ayant desiré de suivre le général Green dans un commandement qu'il eut dans le Jersey, il trouva l'occasion favorable pour attaquer un poste du lord Cornwallis, à nombre inégal; il eut le bonheur de le battre; & le succès de cette heureuse témérité sur d'autant mieux reçu, que pendant cette campagne l'armée du général Washington n'était pas accoutumée aux triomphes.

En rendant compte au Congrès de cette affaire, le général Washington lui mande qu'il va donner au Marquis le commandement d'une division. C'est à la tête de cette division qu'il attendit les ennemis à Wite-Marsh, & qu'il suivit l'armée dans son

camp de Valley-Forge.

Cet hiver est peut-être l'époque la plus dangereuse où se soient trouvés les Américains; elle l'était d'autant plus qu'euxmêmes ignoraient leur mal, & qu'il eût été ruineux de les en avertir. Dans ce moment aussi le Congrès a été divisé par des cabales; il s'était formé un parti contre le général Washington, c'est alors que ce général, aidé de quelques amis, soit dans l'armée, soit dans le Congrès, dût réunir aux talens de la guerre, ceux des

négociations.

Les généraux Green & Knox, M. de la Fayette, le colonel Hamilton, son aidede-camp, & dans le Congrès le président Laurens & quelques autres, avaient sa plus intime consiance. L'instant d'une crise approchait, lorsque M. de la Fayette se rendit à York-Town, pour recevoir des instructions relatives à l'expédition du Canada.

Il faut avoir été dans les secrets du Congrès & des principaux de l'armée, pour rendre compte de tout ce qui s'est passé à cette époque : il sussira de dire que le peuple en général n'a pas un instant cessé d'être attaché à Washington, & que s'ill'eût perdu, la désolation, quoique trop tardive, aurait été générale; mais peu de personnes avaient assez de force pour s'opposer à l'intrigue, & assez d'adresse pour frapper dans le vis sans ébranler les sondemens de la révolution.

L'expédition de M. de la Fayette en Canada

Canada, ayant été peu connue, nous en donnerons ici les détails. Elle confissair à passer sur les glaces du lac Champlain, à s'emparer de Saint-Jean, de l'isse aux Noix & de Montréal; mais comme il n'arrive que trop souvent, on s'était occupé du plan fans trop fonger aux moyens. A fon arrivée à Albany, M. de la Fayette ne trouva ni le nombre d'hommes, ni la quantité de vaisfeaux & de munitions qu'on lui avait annoncé. Le temps pressait, & le dégel alloit arriver dans quelques semaines: il prit le parti d'abandonner le projet, & le Congrès reconnut depuis que ce parti pouvait seul lui éviter le funeste sort du général Burgoyne.

Il est impossible de ne pas arrêter un instant son idée sur la position présente où les Américains se trouvaient alors; les frontieres du Canada & l'immense département du nord, défendu par huit ou neuf mille hommes, obligés de se multiplier pour en impofer aux troupes réglées & aux milices des ennemis, ainsi qu'aux incursions toujours renaissantes des sauvages, & d'un au-

Tome II. Sec. Part.

tre côté le général Washington à la tête de quatre mille hommes, dont la moitié avait la petite vérole, faisant face à dixhuit mille hommes de troupes réglées qu'il confine dans Philadelphie, & auxquelles il ôte jusqu'à l'idée de marcher à Valley-Forge.

Vers la fin de l'hiver les recrues arriverent à l'armée, & vers le mois de Mai elle fut en état de se présenter à l'ennemi. M. de la Fayette étant revenu de la grande armée sut chargé d'un corps séparé, sur la rive gauche du Schuylkill. L'inexactitude des milices placées sur la gauche, le sit entourer par toute l'armée anglaise commandée par les généraux Howe, Clinton & Grant; il avait avec lui la fleur de l'armée américaine, dont la perte eût entraîné une ruine générale: il se retira du milieu des ennemis sans avoir perdu un seul homme.

Quelques temps après les ennemis évacuerent Philadelphie, & se retirerent à New-York à travers les Jerseys.

Tout le monde connaît les détails de la

bataille de Montmouth, gagnée par les Américains. M. de la Fayette y commanda successivement l'avant - garde en second, sous le général Lée, ensuite les troupes ralliées par le général Washington, & placées pour arrêter l'effort de l'armée anglaife, enfin lorsque celle des Américains fut en bataille, le général Washington en donna la seconde ligne à M. de la Fayette.

L'armée victorieuse s'étant portée à Whiteplains, devant New-York, on en détacha deux mille hommes pour coopérer avec M. d'Estaing dans l'expédition de Rhod-Island; M. de la Fayette en eut le commandement, & vint se mettre sous les ordres du général Sullivan, qui commandait dans cette partie. Il revint en France après cette expédition. Le Congrès configna dans ses actes le témoignage des services qu'il avait reçus de ce jeune Seigneur, & lui fit présenter, en reconnaisfance, par le docteur Franklin, son ambassadeur à Paris, une épée magnisiquement travaillée.

Son fecond voyage en Amérique n'est

436 PRÉCIS HISTORIQUE.

qu'une suite de travaux & de succès encore plus importans que les premiers; & il va se dérober une troisieme sois à l'empressement de ses amis, & aux louanges de ses compatriotes, pour braver de nouveaux dangers.











